

1766^h L A 73
MORALE

UNIVERSELLE.

CONTENANT

LES ELOGES

DE LA MORALE,

DE L'HOMME,

DE

LA FEMME

ET

DU MARIAGE

Par le Sr. des **COUSTURES.**



A LA HAYE;

Chez JACOB van ELLINKHUYSEN
Marchand Libraire, dans la Hal-
straat, au Dauphin.



Dépot A

Recht 645

N^o inv. 3033

tsststststststststststststststst
s*s*s*s*s*s*s*s*s*s*s*s*s*s*s
s*s*s*s*s*s*s*s*s*s*s*s*s*s*s
stststststststststststststststst

AVERTISSEMENT,

JE n'ai point fait de Préface à cet Ouvrage, parce que les deux premières Réflexions en peuvent servir, & que l'on y voit quel est l'avantage de la Morale sur la Physique.

Cependant le titre montre, qu'il est d'une grande étendue, & qu'il peut renfermer beaucoup de sujets, il est sur tout susceptible

AVERTISSEMENT.

d'une grande variété , ce qui doit être de quelque agrément au Lecteur.

Je commence dès la création du monde , de l'homme , & de la femme ; je fais l'éloge de ce Sexe aimable , parce que beaucoup de Misantropes se sont déclarez ses ennemis.

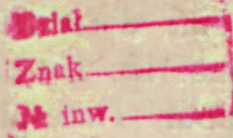
Comme la chute du premier homme assujettit sa postérité à ces mouvemens de l'ame , que l'on a appelé des passions, j'en donne un Traité , parce
que

AVERTISSEMENT.

que ces mêmes passions seront l'ame de cette Morale Universelle.

J'ai travaillé à cet Ouvrage pour me délasser l'esprit de l'application , que demande la Traduction & l'explication de la Genese , que j'ai entreprise. J'espère que la manière , dont j'ai traité ce grand sujet , satisfera les Lecteurs , car elle est nouvelle & étendue , il n'y a point d'inutilitez , & presque rien n'y manquera pour l'interpréta-

AVERTISSEMENT.
 tion du sens littéral , à
 quoi je me suis particulie-
 rement attaché.



LA



LA
M O R A L E
 UNIVERSELLE.

MAXIME PREMIERE.

*Le Monde est l'ouvrage de la main
 toute-puissante de Dieu; les Philo-
 sophes ont erré dans les principes
 qu'ils ont donné à ce grand Tout ,
 ces principes ne sont que les causes
 secondes de la volonté Divine.*

I. REFLEXION.

LEs Philosophes regardent la
 Physique comme la première
 & la plus considérable des scien-
 ces;

A 4

8. LA MORALE

ces ; ils prétendent que la nature a voulu cacher en vain ses mystères ; & que c'est par elle que ses secrets ont été révélés ; ils ont vieilli dans cet orgueil ; quiconque les veut combattre passe chez eux , ou pour ignorant , ou tout au moins pour téméraire.

J'avoue que cette science a ses avantages , mais la Morale n'a-t-elle pas quelque chose de plus excellent ; la Physique se propose une carrière de vaine étendue , elle veut voler au Ciel ? Que peut-elle y connoître ? Elle descend dans les entrailles de la terre sans être beaucoup plus éclaircie , elle cherche le principe des choses. Quel est alors son embarras si la foi n'est son guide , elle veut connoître la fin de tout , ou ne la trouver que dans Dieu qui est ce cercle où tout se vient réunir ; la matière néanmoins que cette partie prend pour le sujet de ses décou-

UNIVERSELLE. 9

découvertes est assurément illustre , mais ces grandes idées surpassent les forces de l'homme , il y rencontre plus souvent le naufrage de sa raison que la certitude des causes.

La Morale au contraire s'arrête dans la conduite de ce qui est une fois établi , elle réforme ce que la nature peut avoir donné de dérèglement , elle est sans curiosité pour ce qui n'est pas de sa dépendance , elle n'est point incrédule sur les choses qu'elle ne doit pas pénétrer , & n'a point enfin l'incertitude de la Physique qui n'est , proprement parlant , qu'un cahos d'opinions différentes dont personne n'a encore pu démêler la vérité.

L'une est toute matérielle & ne reçoit que ce qui est approuvé par les sens : Si sa foiblesse s'oppose à la pénétration , elle décide avec témérité sur ce qu'elle

10 LA MORALE

le ne peut comprendre, & ne veut recevoir aucun dogme s'il n'est, pour ainsi dire, touché au doigt: de sorte que quand la voix de Dieu crie, que toute la nature a été produite de rien, ce rien allarme toutes ses connoissances; & parce qu'il est incompréhensible à ses lumières, elle nie la possibilité de cette création, plutôt que d'avouer son ignorance: L'autre est plus spirituelle & plus sincère, elle ne parle que de la foiblesse de l'homme; elle veut que son génie s'élève, mais qu'il ait de la précaution dans son effort; & lors que la Phisique rejette ce rien, d'où l'immenité des choses est sortie, elle le reçoit avec respect & comprend fort bien, que ce même rien est néanmoins quelque chose de grand & de sublime, puis que dès l'éternité des tems le Souverain Créateur de la nature

UNIVERSELLE. 11

ture avoit déterminé la création de ce vaste univers, & de toutes les parties qui en forment la diversité & l'agrément: & cette détermination est sans doute une réalité, puis qu'elle a eu un effet proportionné à la puissance, à la bonté, & à la sagesse de celui qui est.

II. REFLEXION.

IL faut laisser au Phisicien ses recherches incertaines & téméraires; la vérité à son égard est cette eau que Tantale étoit prêt de boire à chaque instant, & à laquelle il ne pouvoit jamais atteindre: Il se croit avoir du succès dans ses découvertes; & dans le même moment qu'il se flatte d'avoir pénétré les secrets de la Nature, il se trouve dans les nouveaux labyrinthes; elle le fait

12 LA MORALE

aller d'abîme en abîme; elle promène son orgueil dans le vaste sein des choses qu'elle renferme, & lui montre des écueils où il a espéré la fin de ses travaux; de sorte qu'il ne nous rapporte que des ombres pour des réalitez, quoi qu'il ose prétendre qu'on regarde les reliques de son naufrage comme les efforts victorieux de son application.



MAXIME II.

L'homme est l'ouvrage de Dieu, il ne peut être un assemblage fortuit.

I. REFLEXION.

APrès que Dieu eut fait toutes les diverses parties du monde, qu'il l'eût embelli de tout

UNIVERSELLE. 13

tout ce qui en pouvoit faire l'agrément, qu'il eut fait naître l'abondance des fruits & la verdure des herbes, qu'il l'eut peuplé d'animaux différens & de toutes les sortes d'espèces d'oiseaux, qui volent par le vaste de l'air, il voulut finir ses ouvrages par un chef-d'œuvre, à qui il imprima un rayon de sa Grandeur & de sa Majesté.

L'homme fut ce miracle qui partit de sa main toute-puissante; il le forma, quant au corps, du limon de la terre: Et comme le nombre ternaire enferme toute sorte de perfections, & que l'Auguste Trinité avoit travaillé à sa formation, il reçût dans cet instant trois attributs qui faisoient l'état bien-heureux de sa vie: Il fut fait, quant à l'ame, du souffle de Dieu, à son image & ressemblance; il devoit être immortel; & la puissance

14 LA MORALE
fance lui fut donnée sur toute la
nature.

II. REFLEXION.

LE Maître de l'Univers qui ne fait rien sans sagesse pouvoit faire l'homme de rien, de la même manière qu'il avoit formé ce grand Tout ; mais il voulut qu'il tirât son origine de la terre , parce qu'il prévint son orgueil , & que le faisant réfléchir à la matière , dont son assemblage étoit composé, sa vanité seroit humiliée par la bassesse de son extraction.

Il est vrai , quant au corps , que la présomption d'Adam étoit vaine : Mais si l'on considère l'ame , n'avoit-il pas quelque sujet d'applaudir à l'excellence de ses facultez ? Oui sans doute, ce souffle du Dieu vivant lui permettoit

UNIVERSELLE. 15
mettoit de s'élever au dessus de tout ce qui étoit sur la terre , & de se préférer même à tous ces Globes , qui faisoient admirer dans l'air l'éclat de leur lumière ; disons plus, son orgueil étoit raisonnable s'il n'eût pas manqué d'obéissance envers son Créateur à qui il étoit redevable de la naissance , de ses talens & de l'Empire du monde.



MAXIME III.

Dieu prit l'homme & le mit dans un lieu de plaisir afin qu'il y travaillât & qu'il le gardât.

I. REFLEXION.

Dieu dont les richesses sont incompréhensibles, ne met jamais de borne à ses bien-faits ;
après

16 LA MORALE

après avoir tiré nôtre premier père des abîmes du néant & l'avoir enrichi de tout ce qu'il y avoit de plus avantageux à souhaiter dans les facultez du corps & de l'ame, il voulut lui faire voir un dernier effet de sa magnificence, en lui donnant pour demeure un lieu qui devoit faire sa félicité, par le charme des véritables plaisirs.

L'Ecriture Sainte remarque, que ce lieu de volupté, où Dieu établit ce premier des mortels, pour commander à tout ce qui étoit sur la terre, lui fut donné à condition qu'il travailleroit. Je sçai bien que le travail où l'homme a été assujetti, n'est venu que du péché, mais il est néanmoins certain, que l'action est le propre de l'homme : Et comme dans cette naissance du monde la nature étoit fertile, sans qu'elle eût besoin d'aucun secours pour faire

UNIVERSELLE. 17

re éclore ses semences, parce que l'état d'innocence régnoit sur la terre, & que ce premier rebelle à la Loi n'avoit point encore attiré la colère du Ciel sur tout ce qui avoit été mis sous sa puissance, Adam sans doute n'étoit pas alors occupé, comme ont été ses malheureux descendans.

Il ne falloit point que pour subsister il fouillât dans les entrailles de la terre d'où il étoit sorti; son travail étoit plus noble, puis qu'il étoit sans cesse dans la contemplation des beautés de l'univers, ses découvertes étoient sans incertitude, ses pénétrations sans témérité, ses réflexions pleines de plaisir, & ses idées toutes remplies de la puissance de son Créateur; Enfin la félicité consistant dans l'action de l'esprit, il agissoit toujours & se conservoit dans la possession de ce séjour bien-heureux, parce que sa conduite

II. REFLEXION.

Cette réflexion que nous venons de faire est selon le sentiment de quelques Théologiens rapporté par Comestor ; mais ceux qui expliquent autrement ce passage , ainsi qu'il est traduit par saint Hiérôme, veulent qu'Adam travaillât à cultiver ce séjour délicieux, où Dieu l'avoit mis , que ce ne fut pas par nécessité , mais pour s'occuper agréablement.

C'est ici une excellente idée que nous donne Moïse contre l'oisiveté : Adam étoit parfaitement heureux , il jouissoit de tous les charmes de sa félicité , la grandeur de Dieu & l'admiration de ses ouvrages étoient le sujet de ses méditations ; néanmoins le

UNIVERSELLE. 19
travail lui est commandé , Dieu veut qu'il passe de la spéculation de l'esprit , à l'action du corps. C'est un précepte admirable qui est donné à tous ceux qui croiroient se prophaner s'ils s'appliquoient à quelque travail des mains ; il n'est point inutile de se délasser l'esprit par ces sortes d'occupations, c'est lui faire considérer la foiblesse de notre nature à cause de la corruption du péché , & c'est imiter ces pieux solitaires qui joignoient le travail du corps à la ferveur de l'oraison.

Il est même très nécessaire à la santé. Dioclétien se portoit beaucoup mieux lors qu'il cultivoit le Jardin de sa petite métairie , que quand il commandoit à l'univers ; le travail d'ailleurs est d'un grand secours contre les noires vapeurs de la mélancolie , aussi-bien que contre la violence des

des tentations du Démon ; rien n'est plus dangereux qu'une indolente fénéantise, l'esprit, l'ame & le corps en reçoivent de furieuses atteintes : Voulez-vous les éviter ? Imitiez Adam, soyez plus riche que Crésus, & plus noble que les Rois de Perse qui s'appelloient les proches parens des Dieux travaillez, c'est le commandement de celui à qui il est glorieux d'obéir.



MAXIME IV.

L'imposition des noms n'est point un effet de la sagesse d'Adam.

I. REFLEXION.

CE passage a fait naître parmi les hommes l'opinion qui veut que le propre du sage soit

loit d'appeller chaque chose selon sa nature. Platon fait l'Eloge de ce premier inventeur des noms, il lui donne la préférence sur tous ceux qui se sont rendus célèbres par leurs découvertes, & cette invention lui paroît si dicile, qu'il est du sentiment de ces Philosophes qui l'attribuent à quelque chose de plus élevé que l'esprit de l'homme : Il me semble qu'il y a trop d'exagération dans l'opinion de Platon, puis que les noms ne sont que l'effet du caprice, de l'occasion, & de certains termes dont on est convenu pour désigner une chose. Il n'y a point d'Art dans leur invention, il n'y a rien d'extraordinaire, & la plus sublime sagesse ne pourroit point donner un nom qui pût faire concevoir l'idée de toutes les propriétés d'une chose ; ce n'est point par cette expression qu'on les

les pourroit connoître, mais seulement par la chose même, qui étant diverse par la différence de ses parties ou de ses facultez, ne pourroit pas être connue telle qu'elle est en effet, par un certain terme qui lui seroit donné.

Quel nom imposer à un chien afin que cette expression fit voir d'abord qu'elle est sa nature? Comment exprimer par un seul terme sa vitesse, sa fidélité, son ardeur, la subtilité de son odorat, ou bien dans un autre sa paresse, sa timidité, & tant d'autres choses contraires.

Il y a des chiens, pour ne point sortir de l'exemple que nous avons pris, qui sont propres à la chasse, d'autres à la garde des maisons; il y en a dont on se sert en guerre, ainsi qu'ont fait les Espagnols dans les Indes; il y en a de doux, & de timides,

mides, de paresseux, &c. Il a donc fallu un nom différent à ces espèces différentes, & cette diversité de noms n'est point assurément l'effet d'aucune sagesse, le caprice, l'occasion & le consentement de ceux qui étoient en société l'ont fait naître.

Adam donna un nom à tout ce qui respire sur la terre, ce ne fut point assurément pour faire aucune épreuve de sa sagesse: Mais comme il avoit reçu de Dieu un pouvoir absolu sur toute la nature, il commença par cette action à exercer son droit de souveraineté.

Il en est de même des noms des hommes qui sont très-différens entr'eux, & dont un seul nom ne pourroit pas exprimer la nature diverse: Car il y en a, par exemple, de paisible & de furieux, il a fallu désigner ces hommes de tempéramment différent

rent par des expressions diverses, & cela par le discernement du sens commun; & comme il y a eu plusieurs paisibles & plusieurs furieux, il a encore fallu, de toute nécessité, que tels & tels furieux, aussi-bien que tels & tels paisibles, ayent été distinguez entr'eux par des noms particuliers, afin qu'il n'y eût point de confusion parmi les noms, ce qui ne vient d'aucune science, mais du caprice, de l'occasion, & du consentement.

Regardons tous les noms Hébreux, il n'y en a pas un qui désigne la nature de l'homme, ce sont proprement des Epithètes. Eve veut dire la mère des vivans; cela n'explique point ses propriétés, & il ne falloit point être trop habile homme pour appeller mère des vivans la première femme du monde.

Abraham veut dire père de la mul-

multitude; cela ne me fait point connoître la nature de ce Patriarche, mais simplement que sa postérité sera nombreuse. Abdias est comme si l'on disoit serviteur de Dieu, cela peut convenir à plusieurs; & pour mieux prouver que les noms viennent du caprice, de l'occasion, & de la convention, c'est qu'un même nom signifie quelquefois dans l'Hébreu une chose diverse, selon la lettre, & cette lettre n'a eu une telle propriété, que par la manière dont les éléments ont été d'abord placez, pour désigner telle & telle chose; & ainsi Abel par Aleph veut dire affliction, Cité, & par hé dans le commencement du mot, vanité, fils d'Adam: Il n'y a donc pas d'apparence de dire que ce soit là des noms qui expriment la nature de la chose, puis que ces expressions peuvent

26 LA MORALE
être données à plusieurs, dont
la nature est diverse.



MAXIME V.

*Dieu fit la première Loi du monde
lors qu'il exigea d'Adam, qu'il
ne mangeât point du fruit, qui
avoit en soi la science du bien &
du mal.*

I. REFLEXION.

Adam étoit l'ouvrage de Dieu :
Mais comme la bonté de
cet Être suprême, après l'avoir
formé du limon de la terre, l'a-
voit mis hors des atteintes de la
mort, & qu'il l'avoit rendu im-
mortel par la grace, parce qu'il
devoit mourir selon la nature,
il voulut lui faire voir la diffé-
rence qu'il y avoit entre l'ou-
vrier

UNIVERSELLE. 27
vrier & l'ouvrage. La marque
de cette juste dépendance fut la
Loi qu'il lui prescrivit : *Tout ce
qui est dans ce lieu de plaisirs, lui
dit le Seigneur, vous servira de
nourriture* : Voilà la libéralité d'un
véritable père, *mais ne mangez
point du fruit de cet arbre, ajoû-
ta-t-il, si vous ne voulez périr* :
Voilà le caractère du Maître.

Adam avoit tous les avanta-
ges d'une nature excellente. Il
ne pouvoit songer au degré su-
blime de perfection où Dieu l'a-
voit mis, sans être ébloui de ces
grandes merveilles, qui devoient
faire son éternelle félicité : Auf-
si ce même Dieu à qui rien n'est
caché, prévint ce qu'un insolent
orgueil pouvoit faire naître. Il
fit donc voir à sa créature, qu'il
pouvoit la détruire dans l'in-
stant de sa désobéissance ou de
sa présomption : qu'il s'étoit ré-
servé sur elle le droit de souve-
raineté,

raineté, & qu'afin qu'elle eût fans cefle de la fôuiffion aux ordres de fon bienfaïcteur, elle devoit toujours avoir devant les yeux la défenfe qui lui avoit été faite.

II. REFLEXION.

Cette Loi que Dieu prefcrivit à Adam, a autorifé les Souverains, pour donner des Loix à leurs Sujets; ils font les images de la Divinité fur la terre, & par conféquent ils doivent imiter fa bonté & fa juftice, c'eft à dire, récompenser les bons & punir les méchans; s'ils font les pères de leurs Peuples, ils en font auffi les arbitres fouverains.

Ce n'eft point aux Sujets de demander au Prince raifon de la Loi qu'il établit, leur dépendance

dance veut qu'ils obéiffent, c'eft le droit du Diadème, ce n'eft point à eux à pénétrer le fecret du cabinet, ce qui paroît quelquefois fans équité doit faire leur bonheur. Ces grands projets que l'efprit élevé du Prince médite, font au deffus de leurs connoiffances.

Dieu défendit à Adam de manger d'un certain fruit, fans cette défenfe ce même fruit n'eût point été une nourriture criminelle, & n'eût point donné la mort à toute fa poftérité; mais cette Loi étant procédée de la volonté du Seigneur, il n'y a point de pourquoi avec fon Souverain: ainfi la fôuiffion eft le caractère de la fidélité & de l'obéiffance; & quiconque ofe fe révolter contre les decrets de celui que le Ciel établit pour nous commander, eft coupable devant Dieu & devant les hommes;

30 LA MORALE
mes ; cela est vrai selon l'ancien
Testament & selon les préceptes
de l'Evangile.



MAXIME VI.

*Dieu forma la femme de la côte
qu'il avoit ôtée à Adam , parce
que l'homme n'étoit point né pour
être seul.*

I. REFLEXION.

Dieu qui vit que la disposi-
tion de l'homme deman-
doit quelque chose qui lui fût
semblable , pour achever son
bonheur par la société , forma la
femme , qu'on peut assurément
appeller un petit miracle de la
nature.

Je sçai bien qu'on lui repro-
che qu'elle fut la cause funeste
de

UNIVERSELLE. 31
de la disgrâce , que toute la pos-
térité d'Adam partagea avec lui :
mais si le premier des mortels
devint criminel , parce qu'il s'é-
toit laissé séduire à Eve , ses
descendans furent justifiez par le
ministère de Marie , qui avoit
été choisie dès l'éternité , pour
le mystère de l'Incarnation.

Avouons néanmoins que la
naissance de la femme prépara
des scènes bien différentes sur le
grand théâtre du monde , que ce
jour promit bien des plaisirs , &
bien des peines , & qu'il fut
heureux & malheureux tout en-
semble.

Ce grand jour établit l'empi-
re du beau sexe , il donna des
chaînes aux vainqueurs de la ter-
re , & il apprêta de quoi rem-
plir tout l'Univers du pouvoir
de ses charmes. N'a-t-on pas
vu l'expérience de ses effets ? Le
Héros a pâli à la vue d'une beau-

té, le Sage y a fait naufrage, & les plus grands mouvemens des siècles ont été quelquefois l'ouvrage de ce sexe charmant.

Rien n'approche des plaisirs dont on est enchanté dans un commerce permis, l'ame y trouve un délicieux épanchement de ce qu'elle a de plus tendre, la fortune y est méprisée dans ses bizarreries, & sans se laisser emporter au vent de l'ambition, on se laisse agréablement enlever sur les ailes des amours : Que de plaisirs !

Mais hélas ! que de peines, quand on prévoit que le charme de notre union va être troublé par l'inconstance ou par la perfidie ! que ne souffre-t-on point dans ce cruel pressentiment ! Si les momens nous paroissent une éternité de supplices, comment exprimer la douleur qu'on reçoit dans le tems, où

où l'on ne doute plus, que tout ce que l'on aime ne soit volage ou perfide ?

Ces plaintes néanmoins ne sont point tout à fait raisonnables, le beau sexe se corrompt, & reçoit tous ces défauts qu'on lui reproche des premiers séducteurs de son innocence, il trouve dans les hommes des exemples d'inconstance & de perfidie ; il en éprouve tout le caprice & toute la dureté ; son cœur qui brûle d'une flamme sincère, ne trouve pas toujours ce charmant réciproque, dont il est si digne. Un ingrat court à de nouveaux feux, & ce qui devrait être éternel, prend le caractère d'une habitude pleine de langueur. Quelle est donc notre injustice, de ne pas pardonner à la foiblesse du sexe, s'il punit quelquefois l'innocent pour le coupable ?

II. REFLEXION.

Rien n'étoit digne de l'homme, ni d'être formé de la main d'un Dieu, que la femme ; cet être suprême pouvoit perpétuer le genre humain par tant de moyens qui dépendoient d'un seul effet de sa volonté : mais il voulut faire éclatter un rayon de ses beautés dans la production de la femme, ainsi qu'il avoit fait voir dans la formation de l'homme un échantillon de sa puissance & de sa lumière.

J'avoué que la corruption du péché s'étant emparé des cœurs, cet ouvrage admirable n'a pas conservé la perfection qu'il avoit reçu dans sa création ; la nature qui est si réglée par la sagesse de celui qui préside à sa conduite,

duite, a apporté des monstres de tems en tems ; il n'est pas donc étrange, que parmi les femmes il y en ait eu qui ayent dégénéré de la douceur, de la modestie, & de la vertu, qui fait l'agrément de leur sexe. C'est ce qui leur a attiré des ennemis, qui se sont plus à leur rechercher épithètes, selon le caractère qu'on leur donnoit.

Le vent, la foudre, & la renommée, si l'on les croit, n'ont pas tant de légèreté que la femme ; le plus traître des élémens a moins de perfidie qu'elle ; son cœur reçoit de la tendresse, pour le changer ensuite en une violente haine ; elle cache sous la douceur de ses regards une cruelle vengeance, elle accable de caresses celui à qui elle est résoluë d'ôter la vie, elle promène ses charmes parmi le feu & le sang ; enfin tout parle des

36 LA MORALE
scènes tragiques qu'elle a fait
naître.

III. REFLEXION.

SI le beau sexe a eu ses ennemis, il a eu aussi ses panégyristes ; & s'il s'est élevé quelque monstre parmi les femmes, on y a d'autre côté admiré des chefs-d'œuvre & des miracles. Si les envieux lui reprochent des Jezabelles qui ont profané le culte du vrai Dieu, & qui ont fait couler le sang des Prophètes, il montre en même tems des Hélènes qui ont fait triompher la Croix, & des Clotildes qui ont fait régner l'Evangile de JESUS CHRIST, s'il y a eu des Clytemnestres qui ont joint le meurtre à l'adultère ; il y a eu des Sufannes qui ont préféré la mort à la perte de leur hon-

UNIVERSELLE. 37
honneur. S'il y a eu des Tanaquilles qui ont marché sur le corps mort de leur père pour monter au Trône ; il y en a qui parmi l'horreur des prisons, les ont nourri du lait de leurs mamelles ; & d'autres, qui par une valeur héroïque les ont arraché des fers, ainsi que fit Harpalis fille d'Harpalus Roi de Thrace, laquelle fit voir aux Grecs, que leur sexe étoit capable des plus hardies entreprises, puis que malgré leurs efforts elle tira de leurs mains le Roi son père qu'ils emmenotent prisonnier. Enfin, si quelques-unes ont trahi l'objet de leur amour, on en a vu qui ont craché leur langue au visage des tyrans, afin de ne rien dire contre ceux qu'ils aimoient. C'est ce que fit Leana, qui méprisant la fureur des tourmens, n'accusa jamais Harmo-
nius

nus & Aristogiton d'être coupables de la conspiration qui avoit été formée contre Pisistratte ; elle fit voir par cette action surprenante , qu'elle sçavoit se taire : aussi les Atheniens , pour laisser un monument éternel de sa constance , lui érigèrent une statue sous la figure d'une lionne sans langue , parce que *Leona* est un mot Latin qui signifie lionne. On manqueroit plutôt de voix & de paroles , que d'exemples , pour faire l'éloge des femmes.

IV. REFLEXION.

ON a vû chez les Romains une espèce de * Misantropie qui a soutenu , que si le monde étoit sans femme , on ne seroit pas sans la conversation des Dieux , s'il y avoit au con-

* Caton.

traire

traire de la possibilité dans le sentiment de cet homme bizarre ? Que la vie seroit languissante , puis que le commerce honnête du beau sexe fait une partie de son agrément , & que d'ailleurs il est capable , de même que l'homme , des grandes actions qui donnent l'immortalité.

La vertu , comme dit excellemment saint Jérôme , n'est d'aucun sexe : la femme aussi-bien que l'homme , peut recevoir ses belles impressions ; si l'Univers a eu des Héros , il a admiré des Héroïnes , dont la réputation n'a pas été moins fameuse , que celle des plus grands Conquérans.

Tomyris fit trembler toute l'Asie , & vainquit un des plus puissans Rois de la terre ; Semiramis subjuga par la force de ses armées l'Egypte & la Lybie ; elle joignit à la valeur , la sagesse

se

40 LA MORALE
se du gouvernement, & rendit
Babylone une des merveilles du
monde; Debora fut choisie de la
main de Dieu pour juger son
peuple; & les femmes chez les
Gaulois eurent tant de prudence
pour appaiser une sédition qui
alloit faire périr leurs maris, que
les hommes, pour reconnoître
la sagesse & la fermeté de leur
action, ordonnèrent qu'à l'ave-
nir elles assisteroient dans le Con-
seil, & délibéreroient comme
eux sur toutes les affaires qui y
seroient traitées. Judith entre-
prit ce qui auroit étonné les plus
vaillans hommes. Un fameux
Romain eut besoin du courage
de sa femme pour se donner la
mort. Tenez ce poignard, lui
dit l'intrépide Arrie, après se l'a-
tre enfoncé dans le sein, croyez-
moi, Pectus, il ne fait point de
mal. Porcie apprit à Brutus,
qu'elle étoit capable de se taire
&

UNIVERSELLE. 41
& de garder le secret, pour le
salut de la République. Enfin
lisez les Histoires, vous les ver-
rez toutes remplies des faits hé-
roïques du beau sexe.

V. REFLEXION.

Quel progrès n'a-t-il point
fait dans les Sciences & dans
les Arts? Aspasia eut l'éloquence
des plus grands Orateurs, & la
connoissance de tout ce que la
Philosophie renferme dans la vas-
te étendue des sujets qu'elle pro-
pose; c'est ce qui fit qu'étant
l'esclave de Périclès, ce Géné-
ral des Athéniens la tira des fers
où l'injustice de la fortune l'a-
voit mise, & ne crut pas pou-
voir mieux reconnoître son mé-
rite, qu'en la prenant pour sa
femme.

Le Philosophe Aristipe deût
à

à sa mère Arete tout ce qu'il avoit de science ; Mantinée & Axiotée réussirent sous Platon dans les découvertes de la nature ; Lastenie eut tant de passion pour le sçavoir , qu'elle cacha son sexe sous l'habit d'un homme , afin d'entendre ce fameux Grec : & Hiparchie fut si charmée de l'amour des Lettres , qu'elle préféra le Philosophie Cratès , quoi que très pauvre , à tous ceux qui s'imaginoient devoir être distinguez par le bien , par la noblesse , & par les avantages extérieurs du corps.

Proba Flaconia femme d'un Proconsul Romain , eut de si heureuses dispositions d'esprit , qu'elle excella dans les Langues Latines & Greque , aussi-bien que dans la Poésie ; de sorte qu'ayant une grande connoissance des saintes Lettres , elle composa , des vers de Virgile , & de

de ceux d'Homère , plusieurs Livres de l'Ancien & du Nouveau Testament ; Enfin , Sapho chez les Grecs fit admirer par sa poésie la beauté de son esprit ; Sulpice charma les Romains par ses vers , & Corinne de Thebes eut les Muses si favorables , qu'elle surmonta le fameux Pindare.

Si la superbe Rome , & la savante Athenes , ont eu parmi le beau sexe , des esprits qui ont fait l'admiration de leur siècle. La France peut disputer cet avantage à l'Italie , & à la Grece ; l'avenir verra que le règne de Louis le Grand a été merveillex jusques dans ce sexe aimable , & les ouvrages de la Comtesse de la Suze , de Mademoiselle de Scudery , de Madame des Houllières , & de tant d'autres , seront le charme éternel de la postérité.

VI. REFLEXION.

JE ne sçaurois m'empêcher d'être dans les intérêts du sexe ; la Philosophie ne m'a point ôté ce fond de tendresse , que la nature m'a donnée ; c'est beaucoup que ses connoissances ayent un peu modéré son impétuosité. Une femme est un aimable chef-d'œuvre , si on l'appelle l'écueil de la sagesse , que ceux-là qui possèdent cette austère vertu s'en éloignent : la fuite de Lucrece est un remède presque assuré contre les appas du sexe : mais quiconque a la force de fuir n'a plus d'amour , il est devenu un homme de marbre ou de bronze.

Il est donc plus agréable , selon Horace , d'avoir une sagesse moins sévère , il est ridicule
de

de vouloir être plus qu'homme , par ce caractère affecté d'être sans passion ; la société civile a voulu que les deux sexes fussent les délices de la vie , & Dieu même jugea qu'il n'étoit pas à propos de laisser l'homme sans une compagnie qui lui fût proportionnée , ce fut la cause de la naissance de la femme ; pour quoi donc outrager par des invectives cet ouvrage admirable du Tout-puissant , & ne pas reconnoître dans ses beautés celles de son divin Créateur.

Je suis de l'opinion de ce savant Persan qui étoit parmi les gardes de Darius , après la vérité qui est une chose peu connue , rien ne me paroît avoir tant de puissance que la femme.

Il y a plus de cinq mille ans qu'on déclame contre les charmes de ce sexe , on ne parle que de sa faiblesse , & néanmoins la
force

force de l'homme n'y peut résister ; les Philosophes depuis la naissance du monde , ont donné des préceptes pour se soustraire à son empire , sans que son étendue en ait été moins vaste : & ils ont enseigné ce qu'ils n'ont pu pratiquer , puis qu'eux-mêmes ont fait naufrage dans le tems qu'ils avertissoient les autres de prendre garde au péril. En effet , Laïs , cette Courtisane si fameuse par sa beauté , se van-
toit d'avoir parmi les esclaves de ses charmes beaucoup plus de Philosophes , que d'autres hommes.



MAXIME VII.

L'homme abandonnera son père & sa mère , pour s'attacher à sa femme , qui doit occuper sans partage toute sa tendresse & tout son amour.

I. REFLEXION.

Ces paroles , que Dieu protéra , furent l'institution du Sacrement de mariage ; cette union de l'homme & de la femme est , selon saint Augustin , le premier lien de la société civile , elle eût été sans doute la source des plaisirs , si le péché n'eût point fait perdre à Adam son état d'innocence.

Cette chute , qui priva l'homme de l'immortalité qui avoit été

été donnée par une grace spéciale au premier Père, l'assujettit encore à toutes sortes de maux, & il trouva son infortune, où il devoit trouver son bonheur.

L'Histoire est remplie des tristes effets qu'a produit le mariage; on a vu ceux-là mêmes, qui, selon la parole de Dieu, n'étoient qu'une même chair, s'arracher cruellement la vie; on les a vu vivre ensemble avec la fureur des plus irréconciliables ennemis; on les a vu enfin cacher sous une feinte tendresse une détestable trahison.

C'est ce qui a fait regarder le mariage, comme quelque chose de très-opposé à la tranquillité de la vie; & comme la plupart des sages de la terre envisoient cette même tranquillité comme une espèce de souverain bien, ils ont évité cet engagement pour s'adonner entièrement à

à l'étude, ce qu'ils pouvoient faire difficilement dans le mariage, où ils ne croient pas que le calme pût régner; aussi lors que l'on trouva sur le tombeau d'un particulier, qu'il avoit vécu sans aucun embarras, tous les sages jugèrent que l'Enigme de cet Epitaphe ne pouvoit être que le célibat.

II. REFLEXION.

IL n'y a rien si aimable qu'une femme, dont la douceur fait la félicité de nôtre vie: mais que peut-on s'imaginer de plus cruel, que d'être obligé de passer le reste de ses jours avec une personne, dont l'emportement, la bizarrerie, & la méchante conduite, ne donnent point de repos.

Il est facile de dire qu'il faut
C s'ar-

s'armer de patience : tel donne ce conseil, qui auroit bien de la peine à le suivre ; & si l'indolence qu'eut Socrate pour la méchante humeur de Xantipe, l'a fait proposer pour exemple aux maris : on peut répondre que le Philosophe Leon ne fut pas si modéré, puis que dans une harangue qu'il fit aux Athéniens, qui se moquoient de lui, à cause de la petitesse de sa taille, il leur dit que sa femme étoit beaucoup plus petite que lui, & que néanmoins ils se querelloient quelquefois avec tant de fureur que toute la ville de Bizance auroit bien eu de la peine à les mettre tous deux d'accord. Il ya des tempéramens qui souffrent sans peine les foiblesses du sexe ; il y en a d'autres qui n'y pourroient résister. Je sçay bien qu'il est d'un homme raisonnable de chercher un certain milieu

lieu, entre la violence & une condescendance indigne, mais il est difficile d'y parvenir sans se faire de grands efforts. Eh ! que ne souffre-t-on point pour se conserver dans cette situation ? Les préceptes de la Philosophie sont d'un grand secours. Mais comment écouter cette directrice des mœurs parmi le trouble & le bruit, elle qui cherche le repos & la tranquillité.

III. REFLEXION.

CAr dan veut que l'on considère dans une femme huit qualitez nécessaires au mariage, un corps qui n'ait rien de détectueux, l'âge, la beauté, la disposition à avoir des enfans, les avantages de l'esprit, le sçavoir, les alliances, & les biens ; J'avoue que ce seroit une grande

fortune, de trouver tant de qualitez diverses dans le même sujet, & néanmoins il pourroit encore arriver, qu'un mariage de cette nature ne seroit pas aussi heureux, qu'on pourroit l'espérer; & si je vas plus loin que Cardan, puis que je suppose que cette femme soit unie à un homme qui lui fut égal de toutes les manières.

Ne sçait-on pas que l'amour, qui auroit travaillé à une si belle union, pourroit perdre toute son ardeur? Les premiers feux, dont ces deux ames auroient été embrasées, pourroient s'éteindre, & se changer en une habitude languissante; la faiblesse humaine veut avec opiniâtreté, ce qu'elle ne peut avoir, elle méprise toujours ce qui est en sa possession, son empressement vient de la difficulté qu'elle trouve à l'accomplissement de

de ses desirs, elle cherche toujours d'être insatiable.

N'est-il pas vrai que la plus charmante beauté ne baille à nos yeux, que par ce je ne sçai quoi qui s'est élevé dans le cœur? Fût-elle plus belle que Vénus; sans cet amour qui nous a mis au nombre de ceux qui en font Idolâtres, nous ne serions que les tranquilles admirateurs de ses charmes; c'est cette flamme secrète qui brûle en nous, qui nous fait arrêter au mérite d'une femme; cette flamme est-elle évanouie, on cherche à la rallumer autre part.

C'est un malheur qui a pris sa naissance dès que le péché s'est emparé du cœur; l'inconstance a régné parmi le genre humain, & cela s'est tellement augmenté par le tems, qu'on désespère à présent du remède.

Si l'amour, par une aventure

aussi rare que belle, est encore dans sa première violence, quoi qu'on possède ce qu'on aime, ne se peut-il pas faire que d'autres ayent des yeux ? Ne peut-on pas traverser la pureté de votre flamme ? Et la jalousie qui grossit toujours les objets, ne peut-elle pas vous rendre malheureux ?

Que l'étoile du mariage est bizarre ! que ses influence sont à craindre ! & que le nom de mari est quelquefois d'un grand préjudice au mérite & à la passion !

Enfin, une femme sçavante n'est point sans orgueil ; si elle est belle & jeune, elle se plaint à moins que vous n'en fassiez votre Idole ; si elle est riche, elle ne veut recevoir aucune dépendance ; si ses parens sont en crédit, sa fierté augmente ; si sa fécondité comble vos vœux, sa beau-

beauté diminue, & vous êtes d'ailleurs obligé de vous priver de mille choses, pour songer à l'avancement de vos enfans, dont l'éducation est quelquefois sans succès.

IV. REFLEXION.

LE mariage est néanmoins très nécessaire à l'Etat ; il faut se sacrifier à son utilité, & tâcher par sa conduite d'en faire son propre bonheur ; il me semble que le grand secret est, de ne point s'allier d'une manière si inégale, cela étoit rigoureusement défendu par les loix de Solon : aussi Denis, tiran de Siracuse, répondit avec beaucoup de justice à sa mère, lors qu'elle lui témoigna de vouloir épouser un jeune homme : Il est vrai, lui dit-il, que j'ai usurpé le

gouvernement, j'ai agi en cela contre les Loix civiles; mais il n'y a pas d'apparence de rompre celles que la nature a fait contre l'inégalité des mariages.

Je ne voudrois pas non plus que cette union fût causée par une grande passion, puis qu'il n'y en a point d'éternelle; dès qu'elle est passée, on regarde son engagement tout d'une autre manière; avez-vous jamais pris garde de loin à l'effet d'une grande incendie, la flamme brille de tous côtez, & ce spectacle réjouit la vue, cette même flamme est-elle cessée faute de matière? Approchez du lieu, tout vous y paroît en desordre; c'est un débris confus de choses différentes, & vous n'y remarquez plus qu'une affreuse noirceur qui a succédé à l'éclat de tant de feux qui s'élançoient dans l'air. C'est ce qui arrive
dans

dans le mariage, quand le cœur est guéri, & que la passion est satisfaite. Ainsi je conseillerois volontiers, qu'on s'unît plutôt par une véritable estime, & par une amitié sincère, que par cette faillie, qu'inspire l'ardeur de l'amour.

Cela n'empêche pas qu'on ne doive sentir & marquer à sa femme une tendresse extrême, & je ne sçai quelle étoit la politique de Cardan, qui vouloit que la première nuit des nœces, un mari se fit plutôt connoître par l'empire qu'il devoit avoir, que par les caresses. Le beau sexe n'aime point trop la dépendance; tout semble au contraire être né pour lui obéir, il se gagne par la douceur, & par la tendresse. Il faut qu'un mari se serve de son pouvoir d'une manière qui ne soit point sensible; c'est ce qu'il apprendra des
C 5 sen.

sentimens que donne une véritable amitié, & ce qu'il ne fçauroit pas, peut être, s'il étoit conseillé par une passion violente. Il me semble que cette familiarité, qui est entre le mari & la femme, altère le charme de cette union. Pourquoi ne vivre pas toujours en amant & en maîtresse; un petit mot de tendresse est quelquefois d'un grand succès auprès du sexe; & ne croyez-vous point qu'une femme qui verroit à son mari de ses manières galantes, ne conservât pas pour lui la première ardeur de son cœur.

Le mystère est quelque chose de charmant: la flamme du feu n'est jamais plus brillante, que lors qu'elle s'échape par quelque issue, que son activité lui fait trouver: ainsi quand on considère que les nœuds, qui nous serrent, ne peuvent être rompus qu'à

qu'à la mort, il faut les rendre surportables par quelque agrément.

C'étoit le sentiment de Licurge, il vouloit par ses loix que le mari enlevât la femme, qui lui étoit destinée, qu'il l'allât trouver en secret pour lui donner des marques de son amour, & pour recevoir des preuves de sa tendresse, & puis qu'il s'en retournât coucher dans les dortoirs publics de Sparte, qu'il tint souvent la même conduite que leur ardeur mutuelle conspirât à leur faire trouver l'occasion de se voir sans être surpris, & que tous les plaisirs qu'ils goûtoient fussent dérobés, autrement il y auroit eu de la honte pour eux, s'ils avoient été découverts: de manière qu'ils n'avoient point une pleine liberté, qu'ils n'eussent plusieurs années de mariage, & plusieurs enfans.

V. REFLEXION.

SI quelques particuliers n'ont pas approuvé le mariage, tous les Législateurs en ont fait une des principales Loix de l'Etat. Licurge nota d'infamie ceux qui fuyoient ces engagemens, il ne leur permit pas de se trouver aux assemblées, où la jeunesse des deux sexes se formoit aux exercices du corps; ils étoient contrainsts par les Officiers de Justice de marcher tous nus pendant la rigueur de l'hyver autour de la Place, & de chanter des chansons, qui marquoient leur punition, à cause qu'ils n'avoient pas obéi aux Loix, & ensuite pour achever leur disgrâce ils étoient méprisés dans leur vieillesse, qui étoit un genre de peine très cruel chez les Lacédémoniens.

Ce.

Celui qui avoit trente-cinq ans, selon Platon, sans avoir obéi à cette Loi, devoit payer chaque année une amende, selon le revenu de son bien: mais si cette peine n'étoit point capable de lui faire envisager l'utilité publique, il étoit regardé comme un infame, la jeunesse le méprisoit, il parloit sans être écouté ni obéi, & si le ressentiment l'obligeoit de maltraiter quelqu'un de ceux qui l'insultoient comme un mauvais Citoyen, tous généralement se devoient jetter sur lui, & donner du secours à l'autre.

VI. REFLEXION.

Saint Thomas remarque, que le mariage renferme trois biens considérables, la Foi, la Génération & le Sacrement; l'une

ne s'oppose à l'adultère, l'autre travaille à la réparation du genre humain, & le dernier en rend le lien indissoluble. La fidélité est le caractère indispensable de cet engagement, elle est la base de sa félicité, c'est ce qui cimante l'amitié, c'est ce qui entretient la tissure de ses nœuds, ils ne peuvent être rompus, mais ils peuvent être ébranlés dans cette union par le manque de Foi, qui est une chose sacrée, puis que la moindre atteinte qu'elle reçoit, lui est mortelle : si elle est non seulement violée, mais même soupçonnée, la femme devient coupable, & le mari, par un caprice cruel, en est essentiellement blessé dans son honneur, qui est quelque chose de plus précieux que la vie.

VII. REFLEXION.

LE crime d'adultère a été puni sévèrement de toutes les Nations ; le séducteur mourroit selon la Loi de Moïse, & la femme infidelle étoit lapidée ; chez les Gortiniens, l'un étoit promené par toute la Ville avec une couronne de laine, pour montrer que c'étoit un efféminé : l'on ne le regardoit plus que comme un infame indigne d'être admis aux Charges de la République.

Il y avoit une autre peine chez les Egyptiens : les corrupteurs d'une femme avoient mille coups de fouet ; & l'infidelle avoit les oreilles coupées. L'Empereur Aurelien inventa un nouveau genre de supplice, il faisoit courber la cime de deux arbres,

bres, l'on attachoit par le pied le ravisseur de l'honneur d'autrui à l'extrémité de chacun des arbres qu'on laissoit ensuite se redresser, de sorte que la violence avec laquelle ces arbres retournoient en leur état naturel, écarteloit le coupable.

Zaleucus fut si sévère, qu'ayant ordonné par une Loi, que celui qui seroit convaincu de ce crime, seroit puni par la perte des yeux; il arriva par la suite que son propre fils fut surpris en adultère, ce Législateur vouloit absolument qu'il subît la peine qui avoit été établie: mais comme le Peuple s'opposoit à cette rigueur, il trouva un tempérament pour accorder quelque chose à la nature, qui demandoit la grace de celui qui lui devoit être si cher, & pour satisfaire en même tems à la Loi qui exigeoit la punition du criminel,

minel, il ne fit perdre à son fils qu'un œil, & se fit arracher l'autre.

Il me semble qu'il y auroit beaucoup plus de justice de punir celui qui séduit, que celle qui devient infidelle. Tous les naturalistes avouent que la femme a beaucoup plus de plaisir dans les tendres mystères de l'amour, que l'homme, & par conséquent sa foiblesse à se laisser surprendre, n'est pas si criminelle; on l'attaque de toutes les façons; on lui parle avec mépris du Sacrement où elle est engagée, on lui montre avec exagération la conduite indifférente d'un mari; & on lui donne de l'horreur de l'état où elle est, puis qu'il n'y a plus d'espérance au retour de cette première ardeur.

On appelle sa résistance une ridicule opiniâtreté; on la plaint d'a-

d'avoir tant de charmes , dont elle ne fait point d'usage ; on joint à ces dangereuses expressions tout ce qui peut contribuer à la corrompre , comme les promenades , la Comédie , la bonne chère , & les présens ; on a des émissaires du même sexe , qui ne lui parlent que du mérite & de la libéralité de ce séducteur ; enfin , que ne fait-on point par la persévérance ? Le tems surmonte la dureté du marbre & du bronze ; pourquoi donc s'étonner , que favorisant les artifices de l'amour , il ne fasse pas faire naufrage à la vertu d'une femme.

Craignez , sans cesse , sexe aimable , de perdre cette vertu qui vous est une beauté essentielle ; cet homme , que vous voyez sur le pied d'un bon ami , est peut-être un séducteur ; soyez toujours en garde contre l'esti-

me

me que vous sentez naître pour lui , elle peut changer de nature , il n'y a pas loin de l'estime à l'amour , & c'est quelquefois la même chose : mais on se plaît à flatter son erreur ; regardez la fidélité comme le propre de votre union ; fuyez tout ce qui la peut altérer ; n'attendez point que vous soyez en état de vous défendre ; défiez-vous toujours de vous-même , c'est le moyen d'avoir assez de force , pour ne vous pas laisser vaincre à votre foiblesse.

VIII. REFLEXION.

LE second bien du mariage est dans les enfans , ils sont le gage précieux de cette union , ils sont la force de l'Etat , c'est en eux , selon Platon , que l'on donne à la Religion

des

des Ministres, & c'est enfin par eux que l'on se rend immortel malgré la mort, où la nature nous assujettit.

Les enfans sont la gloire de ceux qui leur ont donné la naissance, & ceux qui ne sont point mariez, ou qui n'ont point eu de postérité, ont été regardez avec mépris dans les plus sages Républiques. Aussi Dercelidas, quoi que grand Capitaine, entrant dans une assemblée, fut traité avec indignité, parce qu'il avoit gardé le célibat; un jeune homme ne daigna pas se lever à son arrivée, ni lui faire place, de manière qu'étonné du mépris qu'on avoit pour son âge & pour son mérite, il lui en demanda raison. Cessez vôtre étonnement, lui repliqua le jeune homme: pourquoi voulez-vous que je vous traite avec respect: laissez-vous des enfans qui me

puis-

puissent rendre le même honneur dans ma vieillesse?

Les Anciens avoient tellement le bien public en recommandation, que chez les Romains Carbilus Ruga fut le premier qui répudia sa femme, parce qu'elle étoit stérile: aussi affirma-t-il par serment devant les Censeurs, qu'il n'avoit aucun sujet de plainte contr'elle, qu'il l'aimoit véritablement: mais qu'il étoit obligé de préférer l'utilité de sa Patrie, à la tendresse qu'il pouvoit avoir.

Qu'il est charmant de renaître dans d'autres soi-même, & de voir des appuis de sa vieillesse? Quelle joye pensez-vous qu'eut Argie Prêtresse de Junon, dont les enfans se soumièrent volontairement au joug à la place des bœufs qui devoient tirer son chariot, pour la porter au Temple, parce qu'on tardoit trop

trop à les amener.

C'étoit là les seules richesses qu'estimoit Cornелиe mère des fameux Graques ; aussi une Dame Romaine qui l'étoit venu voir , & qui lui avoit montré toutes ses pierreries avec beaucoup de faste , la pria de lui faire voir ce qu'elle avoit de plus rare ; cette digne fille de Scipion l'Africain fit venir sur le champ ses deux enfans : Voila , répondit-elle , ce que j'ai de plus précieux.

IX. REFLEXION.

LE Sacrement, qui est le troisième bien du mariage, empêche le divorce qui pourroit arriver entre le mari & la femme , & il nous lie jusqu'à la mort : *ce que Dieu a une fois uni , ne peut être séparé par l'homme.*

Il est criminel de rompre cette union , & malheur à ceux qui sous de faux prétextes en font la dissolution , pour satisfaire à leur inconstance , ou à leur dérèglement ; le Sacrement de mariage nous engage par des devoirs réciproques à vivre & à mourir ensemble ; l'on doit plutôt , selon la parole de Dieu , abandonner ceux qui nous ont donné la naissance , que de se séparer par un divorce puis que le mari & la femme ne sont que les parties d'un même tout.

La vertu Payenne nous montre des exemples , qui doivent faire rougir les Chrétiens. Hippocrate femme de Mitridate aimait si passionnément son mari , que pour le suivre elle quitta les habits de son sexe , & prit ceux d'un homme , se fit raser , & apprit à manier un cheval , aussi jamais elle n'abandonna Mitridate,

date, & le suivit toujours jusques parmi l'horreur des combats; la constance de cette femme éclatta avec beaucoup plus de gloire, lors qu'il fut vaincu par Pompée, rien ne lui parut difficile, & parmi les périls de sa fuite, & par l'apprété des chemins, elle fut toujours la compagne inséparable de ses travaux, & lui donna tous les soins, & même jusqu'à penser son cheval.

Les Payens nous ont laissé de belles idées, pour nous faire voir que ce lien étoit indissoluble: chez les Perses les femmes accompagnoient leurs maris dans les périls; & chez les Allemands, au raport de Tacite, elles n'avoient point d'autres présens des nœces, que des bœufs, un cheval scellé & bridé avec un bouclier, une hache, & un sabre.

Cette dote leur faisoit connoître qu'elles devoient partager avec

avec leurs maris les douceurs de la paix, & les périls de la guerre; c'étoit-là la plus forte Loi de leur engagement; c'étoit-là le plus ferme lien qui les unissoit; c'étoient-là les seuls Dieux, qui servoient de témoins à leurs hyménées.

Aussi étoient-elles infatigables dans ces devoirs, elles pansoient les blessures de leurs maris avec zèle & affection; elles étoient inébranlables dans leur fidélité, & si quelqu'une d'entr'elles se laissoit séduire, la peine étoit assurée, & l'infamie étoit certaine.

Eponine fut si persuadée, qu'une femme & un mari étoient deux choses inséparables, qu'elle ne voulut jamais abandonner Sabinus, dont l'Empereur Vespasien avoit résolu la mort, parce qu'il avoit conspiré contre sa vie.

Ce malheureux Romain ne trouva point d'autre expédient pour se dérober à la fureur de son Prince que de chercher un azile dans le sein de la mère commune de tous les hommes, & de se cacher sous terre; sa généreuse femme le suivit dans cet espèce de tombeau, où il entroit tout vivant : mais comme elle eut scû que l'Empereur étoit inflexible, elle ne songea plus qu'à finir leurs malheurs par une mort plus heureuse & plus belle que n'étoit leur vie.

Elle alla donc trouver Vespasien, & lui dit avec une fermeté héroïque: Sçachez que j'ai vécu mille fois plus contente dans les tenebres, parce que j'étois avec Sabinus, que vous n'avez goûté de plaisirs de tenir l'Empire, & de jouir de la lumière du Soleil. Il fut tellement irrité de cette hardiesse, qu'il exau-

UNIVERSELLE. 75
ga ses vœux, & la fit mourir avec ce cher époux, à qui elle ne vouloit point survivre.



MAXIME VIII.

*L'or est très bon, si l'on en fait
un bon usage.*

I. REFLEXION.

L'Or est le plus beau des métaux; aussi Homère remarque que le sceptre d'Apolon étoit de cette matière, parce qu'elle étoit consacrée au Soleil.

Ce métal a servi d'Epithète aux choses qu'on a mis au dessus des éloges, & quand on a dit le siècle d'or, on a crû que cette expression renfermoit toute la félicité de ces premiers

76 LA MORALE
tems. C'est sous l'emblème de ce premier métal, qu'on a compris la connoissance des choses divines; cette intelligence mille fois plus estimable que toutes les richesses de la terre, est cachée sous cet or, que les Hébreux ravirent aux Egyptiens, & lors que le plus sublime des Théologiens nous conseille dans son Apocalipse d'acheter ce métal enflammé, il entend sans doute cette prudence & cette sagesse, qui nous font aller dans les Cieux pour y découvrir les grands mystères de la Religion.

Enfin, quand l'Ecriture nous fait voir, que les Mages apportèrent de l'or aux pieds de l'enfant JESUS, c'est qu'elle prétend nous montrer, que ces Rois, quoi que d'un climat éloigné, avoient reçu d'en haut cet or mystique, c'est à dire, la révélation

UNIVERSELLE. 77
vélation de la naissance d'un Dieu dont la puissance & la grandeur méritoient leurs hommages.

Aristote dans ses politiques voulant nous donner une idée de ces hommes extraordinaires qui s'élevoient au dessus de la faiblesse de leur nature, dit qu'ils recevoient dans le moment qu'ils naissent, l'infusion de l'or, c'est à dire une disposition heureuse à devenir de fameux exemples de sagesse & de vertu.

II. REFLEXION.

LA puissance de ce métal est prodigieuse, quoi qu'il n'ait que quelques qualitez pour le corps de l'homme, il est devenu par la suite le maître de celui à qui il avoit été assujetti

par l'ordre du Souverain de la nature.

Il a fait les plus grands mouvemens des Etats, il a fait presque autant de Héros que la fortune & la valeur; il a forcé des lieux inaccessibles, il a fait ce que des millions d'hommes ont tenté en vain, peut-on douter qu'il ne soit l'Arbitre de la paix & de la guerre?

Il a donné de l'audace aux Ixions contre la Divinité, il a été la cause de la profanation des Temples, il a forcé les pères de porter le poignard dans le sein de leurs enfans, & c'est lui qui par une cruelle vicissitude a mis le fer à la main des mêmes enfans, pour arracher la vie à ceux qui leur avoient donné la naissance.

Il a triomphé de la cruauté & de la vertu du beau sexe, il a troublé l'union des plus aimables

bles nœuds, il a fait faire naufrage à la constance & à la fidélité, que deux cœurs unis s'étoient promises, & s'il fait quelques heureux, combien en rend-il de misérables?

Aussi Licurge, qui avoit vu que la corruption des mœurs, & les plus violentes séditions des peuples avoient été les suites funestes de l'usage de ce métal, le défendit avec sévérité par les Loix qu'il donna aux Lacédémoniens; & les Scithes, qui ne se servirent ni d'or, ni d'argent, conservèrent cette noble hardiesse, tellement éloignée de la crainte, que lors qu'Alexandre demanda aux Députés, qu'ils lui envoyèrent ce qu'ils appréhendoient. Ils lui répondirent, qu'ils n'avoient point d'autre peur, que celle de voir tomber le Ciel sur leurs têtes.

Tacite, dans sa description

80 LA MORALE
des mœurs & des coutumes des
Allemands, remarque que cette
Nation, non plus que ces fiers
Septentrionaux, n'avoient ni or,
ni argent : Et je doute, dit ex-
cellemment ce sçavant Histo-
rien, si c'est un effet de la co-
lère ou de la bonté des Dieux.

III. REFLEXION.

L'Or n'est point mauvais en
soi, c'est son usage qui le
peut être. Aussi Pindare
admirant ce métal, dit qu'il
brille comme le feu qui éclaire
pendant la nuit, pourvu que sa
possession ne fasse point naître un
insolent orgueil, & qu'on s'en
serve selon les préceptes de la
prudence & de la sagesse.

Ce métal étoit admirable en-
tre les mains de Capanée, qui,
au rapport d'Euripide, n'avoit
pas

UNIVERSELLE. 81
pas plus d'orgueil parmi l'as-
fluence des richesses, que le
moindre homme du simple peu-
ple; il est excellent, quand on
le prodigue pour tirer ses amis
de peine ou de nécessité; il est
enfin souhaitable, lors que par
son usage on donne à Jésus Christ
même ce que l'on donne aux
pauvres.

L'or, qui de sa nature est in-
corruptible, ne peut corrompre
que ceux qui deviennent ses es-
claves. Consultez pour son usa-
ge le sçavant Epicure, il est le
maître de la conduite des mœurs:
Vivez, dit ce Philosophe, selon
les règles que la nature ensei-
gne, vous trouverez ce certain
milieu entre la prodigalité & l'a-
varice: N'écoutez point les ima-
ginations de l'opinion, elles sont
intatiables, suivez la nature qui se
contente de peu, c'est le moyen
de ne point abuser de vos richesses.



MAXIME IX.

La curiosité, l'orgueil, & la convoitise, sont dangereux.

I. REFLEXION.

EVe vit le fruit de l'arbre dont il lui étoit défendu de manger ; elle en prit néanmoins, parce qu'il lui plut, & qu'elle vouloit connoître quelle étoit la science qu'il renfermoit.

C'est ce jour qui a été gravé dans la mémoire des hommes par des caractères de sang ; la postérité d'Adam ne peut y réfléchir, sans verser des larmes. Peut-on avoir trop de douleur quand on considère les avantages dont jouissoit le premier des mortels, & que l'on pen-

pense, que la même grace qui l'avoit élevé au degré sublime de perfection, devoit être l'héritage éternel de ses descendans.

C'est ce jour qui fit perdre à l'homme la précieuse tranquillité de sa vie ; le péché donna la naissance aux fiers ennemis, dont il a toujours été depuis inséparable, & ce fut alors que les heureuses dispositions de son tempérament devinrent des faillies, dont l'impétuosité seroit difficilement arrêtée.

L'orgueil précipita dans le centre du malheur ce chef-d'œuvre de la Divinité ; alors il perdit par sa faute cette justice originelle qu'il avoit reçue du Ciel dès le moment qu'il ne fut plus juste, il cessa d'être heureux, & aussi-tôt qu'il devint coupable il fut puni. Quelle révolution ne se fit-il point dans ce premier criminel ? Son corps fut

4 LA MORALE

xposé à toutes sortes de maladies ; les facultez de son ame ne furent plus éclairées de cette divine lumière qui lui avoit été donnée ; elle se dissipa beaucoup plus vite que le brillant de l'éclair , & que le bruit de la foudre , & il trouva en soi par le dérèglement de ses passions , des persecuteurs qui ont fait l'infortune de sa vie , qui ont causé ces grands ravages dont l'Univers a été rempli , & qui donneront une vaste matière à cette Morale universelle.

II. REFLEXION.

ADam eut de la honte de sa nudité , elle fut l'effet de son offense , ou selon quelques Théologiens , celui de la propriété du fruit dont il avoit mangé contre la défense qui lui
avoit

UNIVERSELLE. 87

avoit été faite ; cette même honte a passé à sa postérité. Ne devoit-il pas avoir un juste desespoir d'être assujetti à la mort , lui qui devoit toujours vivre ? N'est-ce pas une chose étonnante que la perte de tant d'avantages , qu'avoit ce premier père , n'ait point donné à l'homme des sentimens d'humilité ? Est-il possible qu'après cette chute il ait osé se regarder avec vanité , lui qui n'est que corruption.

C'est l'effet de l'amour propre : mais quel est le principe de cette passion ? Car elle ne vient pas de la qualité du tempérament ; le paisible comme le violent ; le prodigue comme l'avare ; le vaillant comme le timide , ont tous de l'amour propre. Cet amour propre peut-il être sans réflexion ? Il faut réfléchir pour aimer : Mais si l'homme s'examine , que trouve-t-il

ve-t-il en soi, sinon de la foiblesse & de l'imperfection ? Il réfléchit néanmoins, & il est enchanté de lui-même dans la vûe de ses prétendus talens ; c'est, hélas ! que depuis le péché l'amour propre est en nous sans qu'il y naisse ; c'est une punition de Dieu, afin que nous travaillions sans cesse à combattre cet orgueil, qui est le faux principe qui nous fait agir, s'il n'est corrigé par l'humilité que la Religion nous enseigne.



I. REFLEXION.

Sur la cause des passions.

IL y a eu de tout tems une fameuse dispute entre les Philotophes sur le nombre des passions ; les Académiciens n'en recevoient

cevoient que quatre principales, le desir, la crainte, la joye, & la tristesse ; si l'on n'examinait pas à fond ce sentiment, il sembleroit que ces quatre passions renfermeroient toutes les autres ; on pourroit comprendre sous la crainte le desespoir & l'averfion ; sous le desir l'espérance, la hardiesse & la colere ; d'où il pourroit résulter de la joye ou de la tristesse : mais cette division des passions seroit imparfaite sans l'amour ou la haine.

Les Péripatéticiens ont proportionné les passions aux différens mouvemens de l'ame ; On peut haïr, disoient-ils, ou aimer quelque chose : on la cherche, ou on la fuit : on se flatte de la posséder, ou l'on craint de la perdre : on combat pour l'obtenir, on s'anime pour vaincre ; on triomphe, ou l'on est vaincu ; ainsi ces diverses émo-

tions

88 LA MORALE
tions faisoient l'amour, la crainte, l'espérance, le desespoir, la hardiesse, la colère, la joye, & la douleur.

Platon en admettoit quatre, la volupté, la colère, le desir de l'honneur, & la crainte de la mort; saint Augustin & saint Bernard prétendoient que l'amour seul devoit être appellé passion; les autres Philosophes, comme les Stoïciens, ont méprisé de rien déterminer sur cette matière. L'orgueil, dont ils faisoient profession, a étouffé en eux la vérité des sentimens que la nature y avoit mis; & ils nous ont laissé des mensonges sous de beaux termes; & comme dit fort bien saint Augustin, quoi qu'ils aient pensé de même que les autres, ils ont voulu se distinguer par de différentes manières de parler.

II.

UNIVERSELLE. 89

II. REFLEXION.

LA foiblesse de l'homme depuis le péché d'Adam a fait le desordre de ses passions; il a sans cesse été occupé pour en combattre la violence; son travail a toujours été inutile; ces rebelles l'ont assujetti à leurs déréglemens; il est devenu l'esclave de leurs excès; & si quelques hommes extraordinaires ont dompté la fureur de leurs mouvemens, ce n'a point été par leur propre force; la nature n'a point été leur guide, non plus que la raison leur secours; la grace, qui a secondé leurs efforts, a fait ce grand ouvrage.

Heureux donc est celui qui s'est conservé dans le juste milieu, qui fait le repos de la vie; & heureux celui qui a triomphé de

de la révolte des passions. Quel est le présomptueux raisonnement de Seneque, qui veut persuader que l'homme, qui combat contre ces affections de l'ame, ne fait rien d'extraordinaire ; Ce sont des monstres, ajoute ce Philosophe : y a-t-il de la gloire à les vaincre. Oui sans doute, c'est une victoire héroïque, elle est plus illustre que celle qu'on remporte sur des armées formidables, elle est même plus difficile, puis qu'on a vu des conquérans, qui, après avoir subjugué l'Univers, ont été vaincus par ces dispositions funestes du tempérament.



REFLEXION.

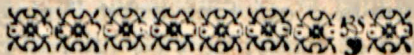
Quelle est la véritable passion de l'homme.

Quoi que j'aye beaucoup de respect pour tous les Philosophes qui ont parlé du nombre des passions, je ne puis embrasser aucun de leurs sentimens, ni avouer que tout ce qu'ils ont appelé passion, ait mérité ce nom.

L'amour propre est la seule passion de l'homme, c'est cet amour qui est la source de toutes les affections de l'ame, c'est un courtisan qui ne l'abandonne jamais ; c'est un flatteur qui étudie ses inclinations : si elles sont bonnes, il les corrompt : si elles sont mauvaises, il les pousse

poussé dans l'excès du vice ; & c'est pour cela que sa complaisance est aveugle.

L'amour propre est un Prothée , qui se transforme dans toutes ces faillies , que nous appelons passions , il s'y déguise , & il s'y cache pour nous persécuter , & s'il triomphe souvent des résolutions que donnent les préceptes de la Sagesse , c'est qu'il a l'adresse de mettre la raison dans ses intérêts. Examinons cette vérité dans le détail des émotions de l'ame , qu'on appelle les passions de l'homme , & faisons voir que l'amour propre est la seule passion qui l'agite.



I. REFLEXION.

L'Amour.

L'Amour , ce transport si doux & si violent , vient de l'amour propre ; si les yeux reçoivent ses atteintes , si le cœur en est pénétré , c'est l'amour propre qui les y porte , c'est lui qui fait naître ce mouvement , qui nous arrache à nous mêmes , c'est enfin lui qui fait l'agrément ou la rigueur de nos chaînes.

Lors qu'une belle femme brille à nos yeux , l'amour propre se réveille , il croit qu'il n'y a que lui seul qui soit digne de ce chef-d'œuvre de la nature , il y envisage tout ce qu'il y a de plus charmant , il fait un aimable

94 LA MORALE
mable détail de la diversité des
attraits , qui font naître l'émo-
tion de l'ame ; & c'est lui seul ,
qui par relation à tout ce qui
peut nous satisfaire , nous don-
ne l'idée de mille plaisirs.

Il n'est jamais sincère , il se
plaît à nous aveugler. Nôtre
vanité aime ses impostures , elle
s'y laisse séduire , & prétend
que la naissance subite de nôtre
amour mérite une tendresse ré-
ciproque : c'est ce qui fait la
cause de nos empressemens ; l'a-
mour propre voit l'ardeur de
nos souhaits , il nous inspire en
même tems qu'il faut vaincre.

Etes-vous auprès d'une mai-
tresse , c'est lui qui vous fait
parler , il a donné lieu à ce
mouvement , qui fait le charme
de votre vie , tant que ce trans-
port vous flatte , il vous y con-
serve ; c'est lui qui fait que
vous applaudissez à ces tendres
ex.

UNIVERSELLE. 95
expressions , où l'esprit est con-
tent de soi-même ; & la passion
satisfaite ; il vous enchante , par
ce qu'il grossit les objets que l'i-
magination représente.

C'est lui qui a donné le pre-
mier l'épithète d'éternelle à l'a-
mour , parce que dans le mo-
ment que le cœur est pris , &
que cette nouveauté lui plaît ;
on souhaite la durée de la flam-
me , & aussi nous montre-t-il
par une douce imposture , que
nos feux n'auront point d'autre
fin , que celle de nôtre vie.

II. REFLEXION.

SI la sympathie n'est pour nous ,
& si la beauté , que nous ai-
mons , n'écoute point nos vœux ,
c'est l'amour propre qui nous
fait plaindre , il nous montre la
perte des mêmes plaisirs , qu'il
avoit

96 LA MORALE
avoit promis à nôtre cœur, & il nous représente tout ce que les rebuts ont de plus indigne.

C'est lui qui nous fait voir du soulagement dans le desespoir ; & s'il fit périr l'amoureux Iphis , qui préféra la perte de sa vie aux cruautés d'Anaxarete ; il n'épargna point la généreuse Camma , dont la beauté fut la cause innocente de la mort de son mari.

Sironix n'ayant pû résister à ses charmes , fit ce cruel attentat , pour en devenir l'heureux possesseur , mais ce fut en vain. L'amour propre fit concevoir à Camma qu'elle devoit craindre d'être unie avec un homme de sang ; il lui montra qu'il y alloit de sa gloire de ne pas épouser le meurtrier de son mari ; & il lui persuada d'être un exemple de constance & de fermeté.

C'est

UNIVERSELLE. 97
C'est par le conseil de l'amour propre , que pour éviter ses persécutions , elle se résolut de chercher un azile dans le Temple de Diane , & de s'y consacrer au culte de la Déesse : mais l'amour de Sironix étoit d'un caractère à tout entreprendre ; aussi la força-t-il de se rendre à la violence de ses desirs ; & ce fut pour lors que l'amour propre lui donna un dernier avis, pour flatter la passion qu'elle avoit conservée : de sorte qu'elle prit la résolution de faire un sacrifice de sa vie à la fidélité de la foi qu'elle avoit jurée à son mari , & d'immoler à sa mémoire dans la personne de Sironix , une victime , que sa mort demandoit avec tant de justice.

Elle exécuta son dessein avec une intrépidité héroïque : car selon la coutume ayant empoisonné le breuvage qui devoit

E

être

être le gage de son hymen avec Sironix, elle en prit la moitié & lui donna l'autre.

Après que l'amour propre nous a servi dans la naissance de nos feux : il est fidèle à nous rendre le même secours, quand on les veut perdre ; il entre dans nos intérêts pour la rupture ; & comme le changement a ses plaisirs, il en donne une idée qui nous fait soupirer après eux ; ce qui nous occupe alors, n'est plus qu'une languissante habitude, & qu'une honnêteté qui nous gêne ; on court pour l'amour de soi-même à ce qui peut avoir de l'ardeur.

C'est lui qui nous fait oublier dans cet instant les sermens que nous avons faits ; il nous fait repentir d'avoir souhaité que notre engagement fût éternel, il nous fait commettre sans peine, & sans rongir, une infidélité.

C'est

C'est à l'amour propre que nous devons la tendresse de nos plaisirs ; il fait goûter ce charme qui est au dessus des expressions ; il donne au cœur cet extase qui le ravit, & à l'âme ses plus doux épanchemens. Hélas ! sans l'amour propre, que l'amour seroit fade & pleine de langueur ! & qu'il seroit difficile de trouver de la satisfaction à aimer, si l'on ne s'aimoit soi-même auparavant.

III. REFLEXION.

QUoi que l'amour propre soit le plus grand ennemi de l'homme, il ne laisse pas quelquefois d'avoir ses utilitez de la même manière que les plus violens poisons servent à faire d'excellens antidotes ; c'est en lui que ce trouve la source de cet

E 2

au.

autre amour, qu'Orphée appelle le Maître des Sciences & des Arts, & que Platon estime absolument nécessaire pour l'acquisition de la vertu, & sans lequel l'homme ne peut s'élever à la connoissance des choses qui doivent faire la félicité de sa vie; & cet amour n'est autre chose que l'amour de la vertu.

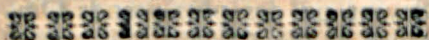
Ce que j'avance n'est point un paradoxe, je sçai bien que l'amour propre est plein d'orgueil, que par conséquent il est dangereux, & qu'il a beaucoup plus de pente au vice qu'à la vertu: mais, quand la vanité nous porte au bien, elle doit plutôt être appelée émulation, que vanité; & cette émulation, parce qu'on y réfléchit, se transforme dans la nature de cet amour qui nous excite à nous élever.

Ce fut lui qui anima tellement

ment Demosthene, que malgré la pauvreté où ses tuteurs l'avoient laissé, il fit néanmoins des progrès surprenans. Ce fut par cet amour, qu'il puisa dans la science abstraite de Platon tout ce qu'il y avoit de plus mystérieux, qu'il apprit l'art de parler sous Isocrate, & qu'ayant forcé la nature dans sa parole, qui étoit desagréable, & dans son geste, qui étoit déréglé, il devint un des plus grands Orateurs de son siècle.

Cet amour régla toutes les actions de Socrate, aussi-bien que la réponse qu'il fit à un philosophe, qui l'accusoit d'être adonné aux plaisirs de l'incontinence: Il est vrai, dit ce sage Grec, que mon tempérament m'y porte: mais j'ai sçu l'assujettir aux préceptes de la sagesse. L'amour propre a donc donné la naissance à ce mouvement,

qui nous entraîne vers la science & vers la vertu, parce que malgré l'opinion des Stoïciens, qui soutenoient que ces deux choses étoient capables de nous satisfaire par elles-mêmes; il est certain qu'on y trouve le charme d'une belle réputation, qui flatte l'homme en l'élevant, à ce qu'il s'imagine, au dessus de sa foiblesse.



I. REFLEXION.

Sur la jalousie.

SI l'amour propre fait la violence des feux qui portent l'incendie jusqu'au cœur, c'est de lui que naît aussi l'affreuse jalousie, ce mouvement si cruel, cette noire vapeur, ce phantôme qui grossit dans l'imagination

tion tout ce qui s'y forme, enfin, ce supplice de l'esprit que l'Ecriture sainte compare aux peines de l'Enfer.

L'amour, où le beau sexe nous assujettit, est toujours insatiable. Est-on jamais satisfait quand on aime? Le véritable caractère de cet aimable imposteur est de faire toujours souhaiter, & dès l'instant que nos souhaits sont bornés, il n'y a plus d'empressement, ni par conséquent plus d'amour: de sorte que toutes les beautés différentes de ce que nous aimons occupant toutes nos pensées, le transport n'a pas assez de plaisirs, pour satisfaire l'ardeur de notre flamme; c'est dans cette amoureuse indigence qu'on tremble à la réflexion du moindre larcin; on est sans cesse en alarme qu'un Rival ne nous dérobe le moment de ces plaisirs,

104 LA MORALE
que nous croyons n'être dûs
qu'à nous ; ce chagrin vient de
l'amour propre qui nous en
montre toutes les délices ; &
quoi qu'on dise , parce qu'on
s'aime toujours beaucoup mieux
que sa maîtresse , on ne s'ac-
commode point du partage.

II. REFLEXION.

SI l'amour propre ne domi-
noit pas plus en nous , que
celui qu'il a fait naître , on se-
roit sans jalousie ; si l'on aimoit
véritablement sa maîtresse , sans
réfléchir sur soi , on aimeroit
tout ce qui lui pourroit inspirer
du plaisir , on ne la contrain-
droit point dans sa tendresse , on
ne l'accableroit point de repro-
ches , & après une rupture on
ne décrieroit point sa conduite.
Un amant doit être soumis , il
doit

UNIVERSELLE. 105
doit suivre aveuglément la vo-
lonté de celle dont il se vante
d'être l'esclave. Quel titre donc
peut-il avoir pour justifier sa
tyrannie , si ce n'est l'amour
propre ?

Sa maîtresse a du penchant
pour un autre ; il s'oppose à son
choix ; il sçait qu'elle supporte
cette contrainte avec impatien-
ce , il n'importe , il continuë ses
persécutions , parce qu'il se fait
un plaisir d'être sans rival ; il
cherche à se satisfaire aux dépens
même du repos de celle qu'il
adore , quoi que ce genre de
tendresse ait ses raisons , il ne
laisse pas d'être extraordinaire :
mais il est reçu , parce qu'on
prétend , & il est vrai , que la
jalousie est la plus forte mar-
que de l'amour ; on a l'ame
tranquille quand on n'a pas cet
assaisonnement , qui jamais ne
se rencontre en nous , s'il n'est
E 5 pré-

106 LA MORALE
précédé de ce même amour ,
qui doit sa naissance à l'amour
propre.

III. REFLEXION.

IL est difficile de décider , si
la jalousie est un bien ou un
mal , si l'on regarde sa cause ,
qui est l'amour propre , elle
doit être un mal : car ce séduc-
teur de l'homme l'aveugle de
telle manière , qu'il fait son in-
fortune sous l'idée de la félici-
té , qu'il lui promet ; mais si
l'on regarde les effets de la ja-
lousie , elle est un bien & un
mal tout ensemble , & ce mê-
me bien , & ce même mal , sont
plus ou moins selon le tempé-
rément.

C'est un mal dont les affreux
supplices ne donnent qu'une
foible idée. Deux choses , se-
lon

UNIVERSELLE. 107
lon moi , n'ont point d'expres-
sion : le charme & le lien de
l'amour , & les tristes suites de
la jalousie. Et j'aurois , ce me
semble , moins de peine à faire
comprendre ce mystérieux sacri-
fice , que de pouvoir faire pé-
nétrer les sentimens de desespoir
d'un jaloux.

J'avoué que l'amour propre
est le principe de la jalousie , &
que , selon ce que j'ai dit , elle
a quelque apparence d'injustice :
mais l'usage lui a donné du
cours , & quand même on se-
roit injuste dans ces sentimens
qui outragent , à ce qu'on pré-
tend , l'objet de sa tendresse ,
parce qu'il a tout le caractère
de la défiance ? Est-on le maî-
tre de dompter entièrement l'a-
mour propre dans le pouvoir
qu'il exerce sur les dispositions
de notre tempérament ? Est-on
enfin moins malheureux dans sa
ja-

jalousie , quand elle ne seroit pas raisonnable dans une Morale bien réglée , elle trouvera toujours sa justification dans l'amour , qui n'est jamais sans crainte , ni sans allarme.

IV. REFLEXION.

CEs allarmes & ces craintes font naître les soupçons , & les soupçons troublent nôtre repos , on croit le rétablir dans un éclaircissement , & c'est cet éclaircissement vrai ou faux , qui fait former les orages & les tempêtes qu'excite la jalousie ; la beauté a été sacrifiée sans miséricorde , le théâtre des plaisirs a été ensanglanté , & la perte de la vie y a succédé à celle du cœur.

Elle a causé quelquefois la desolation des Etats. Cleonime
Roi

Roi de Sparte oublia les préceptes de la vertu , qui étoit comme héréditaire aux Lacédémoniens ; il fut si passionnément amoureux de sa femme , dont il ne pût jamais recevoir aucune marque de tendresse , qu'il en conçut une cruelle inquiétude ; sa jalousie n'étoit point un simple soupçon : car cette Princesse avoit tant de passion pour Acrotatus , qu'elle éclatta sans aucun ménagement. Aussi Cléonime eut tant de desespoir de cet affront , & de cet indigne rebut que souffroit son amour , qu'il résolut de sacrifier son pais à sa jalousie , & de se vanger sur son rival , qui étoit fils d'Areus , qui tenoit le Sceptre de Sparte dans un égal pouvoir avec lui ; il attira Pyrrhus avec une Armée considérable , qui n'ayant pû prendre Lacédémone , y laissa néanmoins des marques redoutables

110 LA MORALE
tables de sa colère, & des tristes effets de la jalousie d'un de ses Princes.

V. REFLEXION.

Quelle cruelle idée que celle d'une femme, ou d'une maîtresse perfide ! Quel épouvantable spectacle à l'esprit, que celui de se représenter un séducteur, ou un rival heureux ! C'est alors que le desespoir fait naître mille résolutions différentes ; l'amour, la haine, & la vengeance tâchent à se concilier pour les exécuter : mais c'est en vain, leur nature est trop dissemblable. Celui qui aime est retenu par les chaînes de son amour ; la haine n'a pas assez de force pour étouffer sa flamme, & dès l'instant qu'il n'a plus de haine, il n'y a plus de vengeance.

Si

UNIVERSELLE. 111

Si cette scène cruelle montre que la jalousie est un mal, parce que l'amour propre nous a fait voir tout ce qu'il y a de plus cruel dans cette perfidie, il nous montre ensuite qu'elle est un bien, lors qu'il nous séduit agréablement par la suite, pour écouter une justification, que nous souhaitons de toute la tendresse de notre cœur. Les larmes qu'une beauté verse, & les soupirs qu'elle pousse, comme autant de témoins qu'elle nous donne de sa fidélité, reçoivent plus de force de l'amour propre que de ses charmes ; mais pour ne pas diminuer l'empire de la beauté du sexe, disons que l'amour propre commence la réunion, & que les attraits du sexe achèvent le reste. Nos soupçons s'évanouissent peu à peu, nos craintes cessent, notre douleur se change en joye, & l'a-

mour

mour propre , cette unique passion , qui s'étoit affligée d'un partage odieux , se réjouit du pressentiment de mille plaisirs que donne un commerce plein d'ardeur & de fidélité.

Il faut en amour de la jalousie , c'est un vent qui rallume le feu qui s'éteint ; c'est le secret de trouver de la nouveauté dans le même objet , c'est le moyen de bannir la langueur , qui peut naître ; c'est un assaisonnement flatteur , puis qu'il nous fait goûter le charme d'un raccommodement ; c'est enfin le sujet d'une guerre qui se termine par les plus doux fruits de la paix.

Il faut néanmoins que la jalousie ait un certain tempérament , il en faut donner , si l'on voit que l'amour n'a pas toute l'ardeur , qui fait son caractère essentiel , si l'on prévoit quel-

qu'en.

UNIVERSELLE. 113
qu'envie de changer , ou si l'on a quelqu'autre intrigue.

Qu'elle soit de peu de durée si l'on veut , qu'elle ait du succès , on ne peut jamais trop tôt guérir ce qu'on aime , lors qu'il entre en défiance , autrement c'est le faire souffrir , & souffrir soi-même.

I. REFLEXION.

Sur la haine.

C'Est de l'amour propre que la haine se forme , cette prétendue passion dont les effets sont aussi différens , que les coquilles de la mer ont de variété entr'elles.

Qu'elle fait naître de scènes diverses sur le grand théâtre du monde ; elle est illustre , lors qu'elle

114 LA MORALE
qu'elle se détermine à détester
le vice; elle est injuste, quand
elle attaque la vertu; elle est
bizarre, quand le caprice lui
donne la naissance; elle est cruel-
le, quand elle prend toute l'é-
tendue où sa fureur la jette.

Ce même amour propre, qui
semble nous éloigner de la per-
fection, parce qu'il nous fait a-
gir par de faux principes, est
néanmoins celui qui nous donne
de la haine contre le péché, si
nous sommes véritablement per-
suadez de la grandeur de Dieu.

L'amour propre nous montre
que ce même péché nous en é-
loigne, & qu'il nous fera per-
dre sa vûe, qui doit faire notre
félicité; & comme nous n'a-
vons qu'une foible idée de ces
grands plaisirs, nous sommes
quelquefois assez malheureux
pour considérer plutôt notre pro-
pre bonheur, que la possession
de

UNIVERSELLE. 115
de ce bien infini, ou si nous
sommes trop attachez à la terre,
nous n'appréhendons que les pei-
nes de l'autre vie. C'est l'a-
mour propre qui nous fait aimer
& chercher les joyes du Ciel,
& qui nous fait avoir de l'aver-
sion pour les peines de l'Enfer,
quoi qu'on ne doive envisager
que Dieu seul: mais c'est un ef-
fet de la nature corrompue, qui
a fait naître ce que nous avons
établi pour l'unique passion de
l'homme.

II. REFLEXION.

LA haine est dans la Morale
le grand secret pour l'acquisi-
tion des vertus; elle nous fait
regarder le meurtre avec hor-
reur, parce qu'il est contre les
sentimens de la nature, & que
l'amour propre nous fait voir
qu'il

qu'il nous peut arriver le même malheur , dont les autres sont accablez ; elle nous montre que l'amour a plus de peines que de plaisirs , & qu'il faut l'éviter après avoir éprouvé si souvent , que son bonheur est imaginaire , & de peu de durée ; elle nous persuade que la débauche mérite nôtre aversion ; elle nous anime enfin contre tous les vices.

Ce fut elle qui fit entreprendre à quarante jeunes Hébreux , qui avoient autant de valeur que de noblesse , d'aller arracher l'aigle qu'Hérode avoit fait mettre sur le haut du Temple de Jérusalem ; elle attaqua Tarquin sur le Trône , pour venger l'attentat qui avoit été fait à l'honneur de Lucrèce ; elle fit révolter les Romains contre ces monstres de nature Néron , Héliogabale , & Caligula ; enfin , elle inspira à plus

plus de douze cens mille Juifs de périr & de s'enterrer sous les ruines de leur patrie , parce qu'ils avoient conçu beaucoup plus de haine pour l'esclavage , qu'ils n'avoient d'amour pour la vie.

L'amour propre anima cette jeunesse contre cet attentat qui bravoit la Religion de leurs Ancêtres ; il leur inspira assez de haine pour ôter déplaire au Roi dans la destruction de ces images.

L'amour propre donna tant de haine à Brutus de voir la mollesse des Romains contre les indignitez de Tarquin , qu'il aimoit mieux passer pour un stupide , que de ne pas trouver l'occasion de secouer un joug qui lui étoit odieux.

L'amour propre fit réfléchir à la Maîtresse des Nations , qu'elle étoit traitée en esclave ; c'est de

118 LA MORALE
de là que naquit la haine qu'elle eut contre les tyrans, qu'elle immola à sa douleur; enfin, l'amour propre qui avoit montré aux Juifs, qu'il étoit indigne d'eux, de voir leur Temple profané, & d'être mis aux fers, fut la cause de ce mouvement, qui leur donna de l'horreur pour leurs ennemis: de sorte qu'ils aimèrent mieux périr, que d'implorer leur clémence.

III. REFLEXION.

SI la haine est excellente, lors qu'elle se détermine au bien, elle est mauvaise quand elle a le mal pour objet, rien n'est plus cruel, dès l'instant que l'humeur sombre qui la nourrit & qui l'augmente, lui fait faire ces actions qui sont encore l'horreur des siècles.

Quelle

UNIVERSELLE. 119
Quelle soit forte tant qu'il vous plaira dans sa naissance, elle n'est pas encore dans son dernier période, & c'est la Réflexion de l'offense reçue, & la résolution de se vanger qui achève de lui donner des forces.

Elle fut la cause du premier fratricide en la personne d'Abel, la nature fut impuissante d'arrêter sa fureur, & c'est en vain qu'elle a voulu de tout tems s'opposer à sa violence; les sentimens qu'elle inspire sont étouffez par cette implacable, qui a forcé le fils de percer le cœur de celui qui lui avoit donné vie; elle a rendu le père capable d'une pareille fureur contre celui qui devoit être l'objet de toute sa tendresse; elle n'est pas toujours satisfaite par le meurtre & par le carnage; elle continue près la mort, & le corps de celui dont elle a arraché la vie,
doit

120 LA MORALE
doit être la victime de sa rage :
il est mis en pièces , il est traî-
né avec indignité : la tête de
l'un est exposée sur la tribune ,
ainsi que celle de Cicéron : on
perce la langue de l'autre , com-
me fit Hérodiade à celle du pré-
curseur ; elle a privé les uns de
sepulture , elle l'a fait vendre
aux autres.

Elle dure quelquefois après
la mort. On remarque que les
deux frères Etéocle & Polinice
se battirent à la vûe des deux
Armées qu'ils commandoient ,
& qu'étant morts sur la place ,
leurs corps furent mis sur le
même bucher : mais que par un
prodige surprenant , après avoir
été brûlez , leurs cendres se sé-
parèrent , comme si la fin de
leur vie n'eût pû terminer leur
haine.

La haine se porte à d'autres
extrémitez , elle croiroit quel-
quefois

UNIVERSELLE. 121
quelquefois taire grace , si elle don-
noit la mort ; elle fait vivre
pour faire souffrir plus cruelle-
ment ; elle se plaît à voir mou-
rir plusieurs fois ce qu'elle hait ,
par l'invention des supplices ; ce
spectacle , qui fait trembler
d'horreur , fait les charmes de
cette implacable. Ainsi le vain-
queur de l'Asie , sans considérer
que Callisthenes étoit un grand
Philosophe & un grand Capi-
taine , & par conséquent inca-
pable de ternir ses belles quali-
tez , par une indigne flatterie ,
lui fit couper le nez , les oreil-
les , & les lèvres , & le fit en-
fermer dans une cage avec un
chien , parce qu'il n'avoit pas
voulu le reconnoître pour un
Dieu. Quelle apparence d'ado-
rer celui qui avoit toutes les
foiblesses de l'homme.

Elle fit que Tammerlan , a-
près avoir vaincu Bajazet , ne
fut

fut pas content du triomphe, elle voulut pour sa satisfaction qu'il insultât avec outrage à la disgrâce de ce Prince infortuné; elle lui inspira le dessein de le faire lier avec des chaînes d'or pour rendre son esclavage plus illustre, mais afin qu'il en ressentit tout le malheur, il le fit mettre dans une cage de fer, d'où il ne le faisoit sortir que pour lui servir de marche-pied à monter à cheval.

Cicéron avoit blessé Antoine dans un endroit trop sensible, pour que l'amour propre n'y fût pas intéressé, c'est ce qui fit sa haine pour cet Orateur: s'il avoit été sans amour propre, il eût été sans haine.

Ainsi qu'il arriva à Philippe Roi de Macedoine, qui ayant donné audience à Demochares Ambassadeur des Atheniens, & fameux Orateur il lui demanda

en.

ensuite ce qu'il pouvoit faire d'agréable à la République: l'autre lui répondit avec franchise, que s'il le vouloit faire mourir, que ce seroit assurément la chose du monde la plus avantageuse à la Grèce. Si ce Prince avoit eu autant d'amour propre que le Consul Romain, il auroit sans doute violé le droit des gens: mais il se satisfît par une réponse pleine de prudence: Vous direz, lui dit-il, aux Atheniens, que celui qui souffre des paroles si outrageantes dans un lieu où il est le Maître absolu, a beaucoup plus de force d'esprit & de modération, que les Sages d'Athènes qui ne se possèdent point dans leurs passions, & ne savent pas se taire.

L'amour propre persuada à Hérodiade, que saint Jean lui vouloit ôter l'Empire qu'elle

F 2

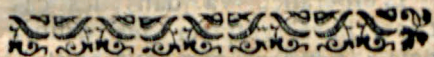
avoit

124 LA MORALE
avoit sur Hérode ; elle envifagea fa conduite comme un attentat à fes charmes , qui tenoient ce Prince dans l'efclavage ; c'eft ce qui donna la naiffance à fa haine , & qui lui fit préférer la tête de celui qu'elle croyoit être fon ennemi , à la moitié des Etats du Roi.

L'amour propre montra à Alexandre , que l'Oracle l'avoit reconnu pour le fils de Jupiter, que les Perfes , cette Nation fi fuperbe , lui rendoient des hommages , comme à un Dieu , & qu'un feul Macédonien s'oppofoit à fon apo théôte , il en conçut tant de haine , qu'aveuglé par ce mouvement injufte , il flétrit par fa cruauté tout ce qu'il avoit fait de plus héroïque.

L'amour propre fit que Tamerlan regarda Bajazet comme le concurrent de fa gloire ; la haine

UNIVERSELLE. 125
haine qu'il en ressentit ne cessa point par la victoire qu'il remporta , il la conserva après son triomphe , il se plût même à la nourrir par la vûe de ce Prince malheureux , plus il étoit cruel , & plus elle étoit fatisfaite. Que cette haine étoit digne d'un Scithe ! qu'elle étoit digne de celui qui étoit devenu la terreur des hommes !



I. REFLEXION.

Sur l'Espérance.

L'Espérance est un présent de l'amour propre ; qu'elle soit , comme veut Platon , le songe d'un homme éveillé : c'est un songe qui nous console , c'est un songe qui nous charme , c'est enfin un songe qui nous fait vivre,

vre , puis que , selon le sentiment de Sénèque , si vous ôtez l'espérance , celui qui a une fois éprouvé dans un combat la fortune ennemie , ne songera plus à vanger sa défaite ; celui qui aura été malheureux dans son trafic , ne hazardera plus de faire aucun commerce ; & celui qui aura fait naufrage , ne voudra plus exposer sa vie.

L'espérance va dans les cachots faire respirer les criminels ; pendant que tout conspire contre eux , elle adoucit leurs malheurs ; elle va dans son lit flatter le malade par l'espérance de sa guérison , quoi que sa mort soit certaine ; elle va jusques sur les échafauts , & parmi les supplices ; elle suit l'homme en tous lieux , elle ne manque jamais de le repaître de ses douceurs , & ne l'abandonne qu'avec la vie.

Ce

Ce fut elle qui fit autrefois affronter la mort à ces hommes héroïques , qui furent des exemples de constance & de fermeté ; parce qu'elle promit à leur intrépidité un monument éternel.

Ce fut elle qui inspira à la généreuse Panthée le beau dessein d'expirer sur le corps d'Abbradate son mari ; elle se voyoit privée de l'objet de ses plus tendres delices ; cette aimable trompeuse lui persuada que la mort l'alloit réunir à ce cher & vaillant époux.

L'espérance a toujours été l'ame des plus grandes actions ; celle qu'eut Dentatus , fut des plus héroïques , elle poussa ce Tribun du peuple Romain au plus haut degré de la gloire par une valeur inimitable ; elle lui montra les charmes d'une belle réputation , & le flatta telle-

F 4

ment

130 LA MORALE
fait espérer que l'infidélité ne peut se trouver avec tant de charmes ; l'espérance guérit vos soupçons ; elle vous applaudit dans votre amour , & quoi qu'elle promette toujours plus qu'elle ne donne , son imposture ne laisse pas d'être agréable dans le tems qu'elle vous flatte.

III. REFLEXION.

L'Espérance est d'un autre caractère que tous les mouvemens qui procèdent de l'amour propre. Tarquin fut superbe ; Pompée fut ambitieux ; Antoine ne pût résister aux charmes de Cléopâtre ; & Néron fut cruel. Ainsi , tous les hommes sont agitez par des passions différentes , mais personne n'est sans espérance ; elle est de toutes sortes de tempéramens & de

UNIVERSELLE. 131
toutes sortes d'états ; elle est dans le riche comme dans le pauvre , le sçavant la partage de même que l'ignorant , & le timide espère de même que celui qui a le plus de valeur ; elle va sur le Trône , elle descend parmi la lie du peuple , & se trouve dans le calme ainsi que dans la tempête.

Rien n'est plus admirable que l'espérance , puis qu'elle soutient la vie : mais pour en tirer de l'utilité , il lui faut donner des limites , & ne s'abandonner pas toujours à ses conseils. César attaqua les Gaulles dans l'espérance de les subjuguier , & ces peuples belliqueux prirent les armes dans l'espérance de se défendre & de vaincre : mais ils furent assujettis , & César triompha.

Il faut quelquefois se défier de l'espérance , parce qu'elle en-
F 6 visage

vilage un bien absent, & qu'il y a beaucoup de choses qui peuvent s'opposer à sa possession ; & quoi que ce même bien nous paroisse facile dans son acquisition, il faut toujours joindre la prudence à l'espérance, c'est le moyen de réussir : mais comme elle est sans borne, ce qu'elle nous fait espérer, doit être examiné avec beaucoup d'exactitude ; l'amour propre nous séduit, & souvent il se sert de l'espérance, pour nous aveugler tout à fait.

Il y a donc des espérances dont on se flatte, quoi qu'elles soient chimériques ; c'est le plus grand malheur de l'homme ; tel est celui du vieillard, que l'âge mène au tombeau, il se forme sans raison l'idée d'une longue vie, il s'attache entièrement aux affaires, il est plus âpre à amasser des richesses, que celui qui com-

commence sa fortune ; la mort qui le surprend, sans devoir néanmoins le surprendre, l'étonne, & il songe à bien mourir, quand il est presque mort.

L'espérance de l'ambitieux, qui ose se révolter contre son Souverain, est beaucoup plus dangereuse ; elle lui montre pour l'animer, tous ces grands criminels qui ont réussi dans leurs projets : mais elle lui cache tous les malheureux, qui ont fait naufrage dans leur rébellion.

Il ne faut point se laisser emporter à l'espérance, quand elle a le mal pour objet : il faut supprimer par la raison ; toutes ses idées, & ne se fier pas tant à l'avenir, qui peut faire espérer du succès au crime, qu'on ne réfléchisse sagement sur le passé, qui a tant d'exemples de sa punition.

Mais

Mais la véritable espérance ne vient point de l'amour propre, son origine est dans le Ciel; aussi saint Augustin nous assure, qu'elle n'a point d'autre objet que l'éternité bienheureuse; & l'Apôtre des nations parmi beaucoup d'éloges qu'il lui donne, l'appelle l'Ancre stable & ferme, qui arrête notre âme dans le chemin du Ciel.



I. REFLEXION.

Sur le Desespoir.

LE desespoir est un dernier effort de l'amour propre: mais n'est-ce point avancer un paradoxe, de vouloir que l'amour propre nous jette dans le desespoir? l'espérance est le propre de l'homme, il vit par elle,

elle, & cesse d'être par le desespoir. Est-il donc possible que l'amour propre puisse nous contraindre de ne plus rien espérer?

Oui, sans doute, l'amour propre, qui nous aveugle presque dans toutes les actions de la vie, nous ouvre les yeux dans de certaines occasions; c'est lui qui nous montre qu'il n'y a plus d'espérance, & qu'il est inutile de se flatter; comme il n'y a plus de crainte, dès l'instant qu'il n'y a plus d'espérance, le desespoir nous fait vaincre les hommes, les éléments & la fortune même; il est l'âme de ces événements extraordinaires, qui ont passé pour des prodiges, & qui ont plutôt ressemblé à des miracles, qu'à des effets ordinaires de la nature.

L'amour propre fit agir ces fameux desespérez, dont l'anti-

quité

quitte Payenne a consacré la mémoire ; il convainquit Caton , qu'il ne pouvoit plus vivre qu'avec infamie , s'il rendoit ses hommages à César , & il montra à Brutus & à Cassius , qu'ils avoient assez travaillé pour leur gloire , que d'avoir tâché de delivrer Rome du Tyran , & comme la fortune leur avoit fait perdre la bataille , & qu'elle leur préparoit des chaînes , ils ne pouvoient se vanger d'elle plus fortement , qu'en s'arrachant à son pouvoir par une mort généreuse.

Plutarque nous fait voir un spectacle extraordinaire de desespoir , dans la vie de Marius ; ce Consul avoit défait les Cimbres dans un combat , de sorte que les victorieux s'étant mis à poursuivre les vaincus , ils virent que les femmes de ces barbares vêtues de noir , étoient sur
des

des chariots , d'où elles tuoient indifféremment pères , frères , maris & parens , parce qu'ils cherchoient un azile dans la fuite : cet Historien ajoute , qu'elles arrachioient la vie à leurs enfans , qu'elles les jettoient sous les rouës , & sous les pieds des chevaux , & qu'ensuite elles se donnoient la mort ; il s'en trouva une pendue au timon de son chariot , avec deux de ses enfans , qu'elle avoit attaché par le col à chacun de ses talons. Je ne crois pas qu'il y ait un exemple d'un pareil desespoir ; les hommes ne cherchoient pas avec moins d'avidité les moyens de sortir de la vie , faute de trouver des arbres , ils se passoient une corde au col , qu'ils attachoient aux cornes , aux jambes & aux pieds des bœufs , puis ils les piquoient avec des aiguillons , pour être mis en
pièces

pièces & mourir plus promptement ; l'amour propre leur fit voir qu'il ne falloit point survivre à la ruine de leur patrie , & qu'il falloit plutôt périr , que de donner aux Romains les Cimbres pour esclaves.

II. REFLEXION.

SI le defespoir a eu des éloges chez quelques Philosophes , il a été blâmé par d'autres ; Epicure n'auroit point été comme Sénèque le Panégyriste du defespoir de Caton , il auroit regardé comme une foiblesse , ce qui attira à ce Romain , dans Utique , l'admiration de tous les Dieux ; en effet l'homme , qui s'arrache la vie , n'agit que par l'impuissance , où il se voit , de pouvoir résister aux disgraces dont elle

est traversée ; & c'est manquer de force d'ame , & de constance. Ce Philosophe Grec eût voulu que Caton eût vécu , & qu'il eût eu de l'indifférence pour la grandeur de César.

Il avoit fait ses efforts pour donner à sa Patrie la liberté qu'elle avoit perdue : cela suffisoit pour sa gloire ; il devoit ensuite songer à se procurer de la tranquillité , en s'éloignant des affaires publiques , qui nous empêchent d'être à nous , parce que l'on est toujours dans la dépendance , ou de la fortune , ou de l'incertitude de nos amis.

Il eût été plus glorieux à Caton de céder au tems , ainsi que fit Cicéron , que d'avoir une sagesse , dont la fierté lui fit préférer le defespoir aux sentimens , que la nature & la raison devoient lui inspirer ; il eût imité cet Orateur Romain dans

l'étude de la Philosophie, où il s'appliqua, & où il trouva beaucoup plus de tranquillité, que dans l'administration de la République.

C'est le conseil qu'Epicure eût donné à Caton; mais l'orgueilleux Stoïcien s'en fût offensé, & l'auroit fait courir beaucoup plus vite à la mort, qu'il ne donna (de l'aveu de Sénèque) tout transporté de colère contre soi-même, & contre César: de manière que ce Philosophe, qui n'admettoit point les passions dans son Sage, nous donne une sincère idée, que Caton y fut assujetti, & que les marques en restèrent sur son visage, quoi que son corps n'eût plus de sentiment.



III. REFLEXION.

L'Amour propre fait naître un autre sort de desespoir sans violence, sans transport & sans colère; tel fut celui d'Othon, il désespéra parmi l'espérance, ou pour mieux dire, il crut qu'il étoit indigne de lui, d'espérer, parce que, comme dit Sénèque, l'espérance n'est autre chose, que l'attente d'un bien incertain.

Tacite nous a laissé une belle idée de la mort de cet Empereur, & son desespoir a quelque chose de si tranquille, que son action mériterait un autre nom, si la nature ne la faisoit regarder avec horreur, parce qu'elle y trouve sa destruction.

Son Armée fut défaite par celle de Vitellius, il en reçut la
nou.

nouvelle sans s'émouvoir, parce que son parti étoit déjà pris : les soldats n'attendirent pas d'être animés par sa voix, au contraire, ils le prévirent par leurs cris & par leurs acclamations, pour être menés au combat ; on ne vit jamais des hommes si portés à se sacrifier pour la gloire de leur Empereur.

Ce Prince, qui étoit fort éloigné des sentimens de continuer la guerre, leur parla d'un air si auguste, que sa harangue mérita bien une place dans cette Morale universelle, puis que Tacite en a fait une des beautés de son Histoire.

Ce seroit trop acheter ma vie, dit-il à son Armée, si pour sa conservation je vous exposois aux périls de la guerre, à cause de ce beau mouvement de fermeté & de vertu, que je ne voi que trop peint sur vos visages :

ges : plus vous me faites voir, que je dois espérer, si j'étois résolu de vivre, plus ma mort sera illustre. Nous nous sommes réciproquement éprouvés la Fortune & moi, il ne faut point s'arrêter à la brièveté du tems, il faut au contraire considérer, qu'il est rare d'avoir de la modération, quand on prévoit que notre grandeur fera de peu de durée.

Vitellius a commencé la guerre, & m'a forcé de lui disputer l'Empire ; ma résolution lui servira d'exemple, pour ne faire pas répandre deux fois le sang des Romains ; c'est de là que je me flatte, d'avoir l'estime de la postérité ; je prévoi qu'il aura dans sa puissance mon frère, ma femme, & mes enfans, sans que je souhaite d'être vengé, ni que j'aie besoin de consolation.

Que Rome ait eu des Empereurs

reurs, dont le règne ait été plus long, elle n'en montrera point, qui aient quitté l'Empire avec plus de fermeté. Quoi! je souffrirais que la République perdît cette vaillante jeunesse & ces hommes si aguerris! Non, vivez, leur dit-il, mais comme si vous aviez péri, pour soutenir mes droits; je souhaite que votre esprit m'accompagne jusqu'après la mort; Ne retardons point davantage, moi votre sûreté, & vous ma constance: c'est une espèce de lâcheté, que de trop parler de la mort, quand on veut mourir; la plus forte marque de ma résolution, c'est que je ne me plains de personne; c'est avoir envie de vivre, que de se prendre aux Dieux, ou d'accuser les hommes.

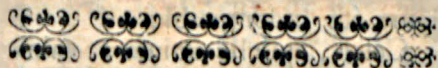
Ce Prince parla ensuite avec beaucoup d'autorité aux jeunes gens, qui étoient auprès de lui, afin

afin qu'ils se retirassent, de peur d'irriter le vainqueur; il employa les prières vers ceux que l'âge, ou les charges rendoient considérables, afin qu'ils allassent implorer la clémence de Vitellius, il réprima les regrets inutiles des siens, mais avec une bonté, qui n'empêchoit pas qu'on ne vît sur son visage, les marques de son intrépidité.

Il se retira dès qu'il eut pourvu à la retraite de tous ceux qui le quittoient, pour obéir à ses ordres, & ne songea plus qu'à mourir: mais une sédition s'étant élevée, il se montra pour l'apaiser, avec la même égalité d'esprit, que s'il avoit été paisible possesseur de l'Empire, & qu'il n'eût plus eu, qu'à jouir de sa grandeur & de sa félicité; il entretint ceux qui partoient, & rentra dans son appartement, il but de l'eau glacée sur le

146 LA MORALE
soir , se coucha & passa la nuit
dans un sommeil tranquile , à
ce que rapportèrent ses domes-
tiques , & puis sur le matin il
se perça le corps d'un coup de
poignard.

L'amour propre lui persuada
qu'il y avoit plus de grandeur
d'ame , à mourir dans le tems
qu'il pouvoit être redoutable à
Vitellius , que de hazarder d'être
réduit à une plus grande ex-
trémité ; il lui montra que ce
desespoir étoit d'autant plus
beau , qu'il étoit volontaire , &
que pouvant tout espérer , il se
mettoit au dessus de l'espéran-
ce ; il lui fit voir enfin qu'ayant
vécu dans la mollesse des plai-
sirs , il mouroit avec la ferme-
té des plus grands Héros , &
que sa mort laisseroit à sa gloi-
re un monument éternel.



I. REFLEXION.

Sur la Hardiesse.

IL faut, sans doute, que tous
les mouvemens de l'amour
propre cèdent la préférence aux
nobles transports de la hardies-
se ; c'est elle qui distingue
l'homme par l'élevation qu'elle
lui donne ; elle le fait admirer ,
& le fait craindre par la valeur
qu'elle lui inspire , elle le fait
enfin regarder comme un pro-
dige , parce que toutes ses ac-
tions sont plus qu'humaines.

Ce fut elle qui plaça Aléxan-
dre sur le Trône de l'Asie , il
triompha par elle de la valeur
des Scites , qui avoient été in-
vincibles jusqu'alors ; & ce fut
par elle qu'il abaisa la fierté de
cette

cette Nation, qui avoit toujours été indomptable.

César, qu'elle anima, vainquit les Gaulois, pour donner ensuite des fers à Rome, par la sanglante défaite de ses concurrens à l'Empire; & ce fut elle qui lui fit prendre cette glorieuse devise: JE SUIS VENU, J'AI VU, J'AI VAINCU.

N'est-ce pas un illustre spectacle, de voir un homme mortel affronter la mort avec autant d'assurance, que s'il étoit né pour ne point mourir? Voyez-le sur le debris d'une brèche, se présenter aux coups, comme s'il étoit invulnérable; voyez-le dans un combat parmi l'horreur du sang répandu, verser tout le sien, & ne vivre, pour ainsi dire, que par les mouvemens qu'il reçoit de sa hardiesse.

Admirez un Cingire en pleine mer tout prêt d'être la victime

time des flots, il veut triompher de la fureur de cet élément, & des ennemis de la Grèce; le fier transport, qui l'anima, lui donna des ailes pour poursuivre les vaisseaux des Perses, il ne voulut point d'autre vent, que celui de la hardiesse pour les pouvoir aborder; il en prit un d'une main, elle lui fut coupée: il y mit l'autre avec vitesse, elle eut le même destin: ce soldat beaucoup plus digne d'être regardé des Dieux dans cette action, que Caton dans son desespoir, prit, sans perdre de tems, ce vaisseau avec les dents, afin de ne mourir qu'avec sa prise.

II. REFLEXION.

SI la hardiesse dresse des trophées aux conquérans, si elle

le donne l'immortalité à ces ames intrépides, qui cherchent les hazards, pour donner une illustre matière aux glorieux transports qui les agitent; elle n'a pas moins de puissance, & n'est pas moins aimable dans le tendre empire de l'amour; elle avance l'engagement de deux cœurs; elle est impatiente dans l'approche de ce charme, qui les unit; & comme le propre de l'espérance est de se faire un plaisir de l'attente du bien, dont elle est occupée: le caractère de la hardiesse est d'avancer son bonheur par la possession.

Est-il rien de plus charmant que cette hardiesse, avec laquelle un amant vient offrir son cœur à celle qu'il aime? Vous y voyez tous les traits d'un amour violent; il parle de sa flamme, comme un homme qui en veut être récompensé; ses plain-

tes

tes sont hardies, quand il voit qu'on retarde ses vœux; s'il fait des souhaits, sa hardiesse les découvre, demande, & presse: & cette même hardiesse, qui semble d'abord déplaire au sexe, n'est point si éloignée de son goût, un amour impétueux n'attire point sa haine; il vaut beaucoup mieux être entreprenant, que timide: l'un fait des heureux; & si l'autre a du succès, c'est si tard, que l'attente du plaisir en ôte tout le charme.

III. REFLEXION.

LA hardiesse n'est pas moins nécessaire à l'esprit; c'est elle qui lui donne de l'élévation & qui arrache les bornes, dont on veut arrêter son vol; elle empêche qu'il ne soit l'es-

G 4

clave

clave des pensées & des découvertes d'autrui ; elle veut qu'il pénètre sans autre guide , que ses propres lumières , qu'il soit sans complaisance pour les opinions des autres , & qu'il ne soit pas tellement assujetti à l'usage des communes matières de s'exprimer , qu'il ne puisse hasarder de ces expressions , qu'on appelle hardies , parce que leur invention n'appartient pas à toutes sortes de génies.

La hardiesse se moque de l'usage , elle a toujours perfection. ne par ses heureuses témérités , les Sciences , les Langues , & les Arts ; c'est par elle qu'on a été desabusé des erreurs , où l'on avoit vicilli ; c'est par elle qu'on a préféré la recherche de la vérité aux grandes autoritez de nos premiers Maîtres : on a respecté leur nom : mais on a enrichi sur leurs découvertes , où on
les

les a laissées , afin de suivre son propre essor ; pour être convaincu de cette vérité , il n'y a qu'à remonter , sans aller plus loin , jusqu'au règne d'Henri le Grand , les termes , les manières de s'énoncer , les pensées & les sciences ont été mises depuis ce tems-là dans un autre lustre par la nouveauté , qu'a inspiré la hardiesse.

I. REFLEXION.

Sur la Crainte.

Ceux qui ont été les Panégyristes de la crainte , l'ont regardé comme un présent , que la nature donnoit à l'homme , pour se conduire avec plus de précaution ; il est vrai qu'elle empêche qu'on ne se jette dans

le péril , qu'elle retient le méchant par l'appréhension des supplices , & qu'elle est une espèce de prudence , qui est défectueuse ou parfaite, selon de certaines circonstances. Mais peut-on donner des éloges à cette foiblesse de l'ame , que l'amour propre fait naître ? Parce que son émotion redouble à mesure qu'il est allarmé ; & quoi que l'on dise , qu'il n'y a point de crainte sans espérance , il craint quelquefois si violemment, qu'il n'ose espérer.

II. REFLEXION.

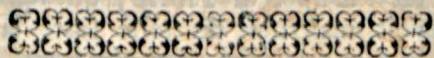
L'Amour propre , qui excite ce mouvement , nous le rapproche aussi-tôt qu'il a cessé, il est honteux de sa timidité , car de toutes les affections de l'ame , il n'y en a point qui soit

soit si foible ni si funeste ; la crainte fit pâlir Xerxes avec deux millions d'hommes , à la vûe de Léonidas Roi de Sparte , qui n'avoit que trois cens soldats. La crainte de la mort fit faire à Persée des bassesses , qui le rendoient indigne de vivre ; cette lâche émotion a fait trahir le père par les enfans , les enfans par le père , le mari par la femme , & la femme par le mari ; la crainte d'un seul homme a fait défaire des Armées victorieuses , & quelquefois aussi un seul homme a pu retenir par la crainte tout un peuple dans l'esclavage.

La crainte a laissé opprimer l'innocence , elle l'a quelquefois accablée , elle a fait triompher le vice , elle a fait respecter les tyrans , elle a conseillé le meurtre , elle a sacrifié quelquefois les Héros à sa foiblesse : & les

hommes, pour avoir eu beau coup de crainte, se sont portez à faire beaucoup de crimes.

Je sçai bien que la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse; mais il faut supposer qu'elle est précédée de l'amour, sans quoi elle seroit plutôt crime, que vertu. On peut craindre les hommes, sans les aimer, parce qu'ils se rendent redoutables par leur malice; mais à l'égard de Dieu, qui est infiniment bon, & de qui nous ne recevons que du bien, il a gravé dans nos cœurs les semences de cet amour que nous lui portons; & si la crainte s'y mêle, elle est admirable, parce que nous appréhendons de n'aimer pas assez, celui qui mérite un amour infini.



I. REFLEXION.

Sur la Colère.

LA colère est un mouvement de l'amour propre. Saint Augustin semble appuyer ce sentiment, lors qu'il dit, que jamais un homme ne s'est emporté, qu'il n'ait été persuadé que cet excès est sans injustice.

Cette prétendue passion est un aveu secret de nôtre douleur, & du desir que nous avons de nous venger d'un outrage reçu; elle trahit nos sentimens, c'est ce qui fait que celui qui s'abandonne aux transports de la colère, ne peut jamais être grand politique, dont la première qualité doit être la dissimulation, à moins qu'il n'imi-
tât

tât l'Empereur Tibère, qui sçavoit maîtriser de telle sorte la fureur de son tempérament, qu'elle n'éclatoit jamais, que dans le tems qu'il n'y avoit plus à craindre pour le succès de ses desseins.

Tacite nous fait voir plusieurs exemples de la dissimulation de ce Prince : j'en trouve un assez remarquable : Il sçût que Libo Drusus enorgueilli de voir parmi ses ancêtres les grands noms des Césars & des Pompées, consultoit sans cesse les Caldéens, les Devins, & ceux qui se mêloient d'interpréter les songes, pour sçavoir, s'il ne pourroit point marcher sur les traces des Héros de sa famille.

Tous les plus violens transports de la colère animèrent Tibère contre ce jeune présomptueux ; pour être mieux éclair-

ci

ci de ses desseins, & de ses actions, il poussa sa dissimulation beaucoup plus loin : car il lui fit donner la Charge de Préteur, lui marqua beaucoup d'amitié, & le faisoit manger familièrement avec lui. Jamais il ne parut dans ce Prince, tant il se possédoit dans sa colère, aucune émotion contre ce Romain, & quoi qu'il eût pû s'opposer à ses entreprises, & faire cesser les discours qu'il tenoit sur les espérances, dont on flattoit son ambition, il aimoit mieux néanmoins n'y point faire d'obstacle, afin de sçavoir ses intentions & le progrès de ses desseins.

Après qu'il eut en sa puissance de quoi le convaincre, il le fit accuser en plein Senat, il y lut, sans aucune marque extérieure de chagrin, les preuves du crime de ce jeune téméraire, aussi.

160 LA MORALE
aussi-bien que les vers dont il s'é-
toit servi, pour évoquer les om-
bres infernales, afin de sçavoir
ce que l'avenir promettoit aux
idées, qu'il avoit conçûes; ce
fut là où l'Empereur Tibère se
vainquit entièrement: car il fit
cette lecture avec un ton de voix
si égal, qu'il sembloit qu'il n'a-
voit point d'autre intérêt dans
cette accusation, que celui de la
justice.

II. REFLEXION.

LA colére fait le trouble des
familles; elle jette le dés-
ordre parmi les plus saintes
sociétez; elle rompt les nœuds
de l'amitié la mieux établie, &
donne aux hommes une fureur
qui les fait périr. Ce furent ces
transports, qui firent, du plus
grand Capitaine de la Grèce,
un

UNIVERSELLE. 161
un soldat plein de témérité. Pe-
lopidas étant à la veille de ga-
gner la Bataille contre Denis le
Tyran, ne l'eût pas plutôt ap-
perçû, qu'il le regarda comme
celui-là même qui l'avoit mis
autrefois dans les fers, contre le
droit des gens: de sorte qu'ir-
rité par cette vûe, il oublia
qu'un Général ne devoit jamais
exposer sa vie, sans une grande
nécessité, parce que sa perte at-
tiroit celle de toute l'Armée. Il
courut vers son ennemi, perça
les plus épais bataillons, & abat-
tit tout ce qui s'opposa à son
passage: mais ce fut envain, le
Tyran s'étoit dérobé par la fui-
te à la fureur de son redouta-
ble ennemi. Denis trouva la
conservation de sa vie dans sa
lâcheté, & le transport de co-
lère que Pelopidas ne pût arrê-
ter, fut la cause de sa mort.
Car il fut environné des enne-
mis,

162 LA MORALE
mis , dont le nombre triompha
de sa valeur.

Ce mouvement de l'amour
propre a porté les Princes à des
excès , qui ont fait gémir l'in-
nocent , en voulant punir le
coupable ; & il a terni la gloi-
re des Héros , puis que dans la
personne d'Alexandre le Grand,
il fit un meurtrier exécration ,
d'un Conquérant , qui avoit é-
tonné l'Univers par la hardiesse
& par le succès de ses entrepri-
ses.

La colère est très dangereuse
dans les Grands , parce qu'ils
ont la puissance en main ; &
que les excès où elle les porte ,
sont quelquefois irréparables ;
aussi Cotys Roi de Trace , qui
étoit facilement irrité , n'eût pas
plûtôt reçu d'un de ses amis des
vases de terre d'un ouvrage ad-
mirable , qu'après l'en avoir re-
mercié par un présent magnifi-
que,

UNIVERSELLE. 163
que , il les cassa incontinent ,
parce qu'il craignoit de n'être pas
le maître de son transport , si
quelqu'un de ses domestiques eût
par malheur fait la même chose ,
& qu'il ne le punit avec trop de
cruauté.

Peut-on rien lire de plus in-
humain , que ce que la colère
fit faire à un Empereur Turc ,
qui pour sçavoir lequel de ses
pages avoit mangé des figues ,
qui étoient destinées pour lui ,
leur fit à tous ouvrir l'estomach ,
pour avoir une cruelle preuve
de la vérité.

III. REFLEXION.

Quel est le Philosophe qui
puisse être du sentiment
d'Aristote dans l'éloge qu'il
donne à la colère ? Lors qu'il
l'a fait le mobile des actions les
plus

164 LA MORALE
plus héroïques ; & quand il avance , que sans elle l'ame seroit dans une paresseuse indolence , qui s'opposeroit à son élévation.

Si la colère faisoit le caractère de la valeur , si elle intpiroit au Conquérant ces desirs ambitieux , qui le rendent si avide de gloire ; si elle avoit porté Alexandre sur la muraille du bourg des Oxidraques ; si elle avoit animé César dans ses grandes entreprises ; la valeur de ces Héros auroit été imparfaite & défectueuse , & la fortune auroit donné du succès à leur témérité , qui est le propre de la colère.

C'est elle au contraire , selon Sénèque , qui a fait perdre des batailles , qui a laissé surprendre des Villes , & qui fit périr des Armées entières des Cimbres & des Teutons. Ces dé-

faites

UNIVERSELLE. 165
faites furent si glorieuses , que pas un de ces peuples n'en porta les tristes nouvelles , & que sans la renommée elles auroient été ensevelies dans le silence ; C'est , dit Sénèque , que ces Nations n'avoient point d'autre principe de vertu , que le transport déréglé qui les agitoit.

Peut-on , poursuit le même Philosophe , disputer aux Alle-mans la valeur ? Y a-t-il quelque Peuple qui attaque avec plus d'impétuosité , & qui montre plus d'ardeur dans le combat ? Ils sont nourris dans la guerre , c'est toute leur occupation , ils sont infatigables , ils méprisent de se couvrir contre la rigueur du froid ; & néanmoins une légion composée d'Espagnols , ou de troupes Asiatiques , dont la plupart ne sont guère propres à la guerre , ne laisse pas de vaincre ces hommes furieux , par-

ce

166 LA MORALE
ce que la raison & la discipline
mène les uns au combat, & que
les autres n'y vont que par les
mouvemens déréglez d'une co-
lère impétueuse.

La colère d'un Consul Ro-
main fit précipiter le combat
contre Annibal, & la fameuse
défaite des Canes fut un triste
monument des effets de ses trans-
ports.

Si Fabius eût écouté les sen-
timens de la colère, l'Empire
Romain étoit perdu, & les Car-
thaginois donnoient des fers à
ces Maîtres du monde. La co-
lère précipitée & tumultueuse de
ceux qui avoient eu le comman-
dement des Armées, les avoit
jetté dans une extrémité, dont
ils ne pouvoient sortir, que par
le desespoir, ou par la vertu de
Fabius; aussi ce sage Capitaine
répara par la prudence de sa
conduite les fautes de ses pré-
décesseurs;

UNIVERSELLE. 167
décesseurs; & comme il recon-
nut que la colère avoit causé
tous les malheurs de ses ci-
toyens, il y trouva du remède
par le tempérément qu'il appor-
ta aux faillies funestes de cette
passion.

IV. REFLEXIO

C'E n'est donc point la co-
lère, qui est l'ame des ac-
tions, que les siècles ont consa-
crées dans la mémoire des hom-
mes. Le transport qui les a fait
naître, vient d'une cause plus
illustre; c'est à la magnanimi-
té, que toute la gloire en est
dûe; c'est elle qui donne aux
Héros cette élévation, qui les
porte avec fierté dans les plus
affreux périls; c'est elle qui les
distingue par les emportemens
d'une belle fureur, qui fait trem-
bler

bler les Armées entières ; c'est elle enfin qui les fait agir avec cette intrépidité qui les fait paroître parmi l'horreur des coups, comme s'ils étoient hors des atteintes de la mort.

La vertu n'a point besoin du vice pour être excitée, & pour être vaillant ou magnanime, il ne faut point être colére. Semiramis apprend, lors qu'elle se coëte, que Babilone est révoltée, l'insolence de ses sujets anima la fierté de son courage ; elle jure dans l'instant de ne point raccommoier ses cheveux, qu'après la punition des rebelles. Dira-t-on que la colére eût plus de part à cette action, que la valeur de cette Princesse, qui s'étoit fait craindre par la grandeur de son courage.

Cette noble saillie, qui la fit partir sur le champ, n'étoit point un effet de la colére ; Semiramis

miramis étoit toute née pour la gloire, son grand cœur ne respiroit que les occasions de combattre, pour vaincre ? Qu'elle allât contre ses sujets ou contre ses ennemis, elle trouvoit toujours une matière illustre à se signaler ; l'action est le propre des ames extraordinaires, ainsi dès qu'elle reçut la nouvelle d'une insolente révolte, une juste indignation, aussi-bien que beaucoup de politique, précipitèrent son départ ; l'art de régner veut qu'il y ait autant de précaution à punir des rebelles, qu'à combattre des ennemis redoutables. Seroit-il possible que ce fût à la colére, que l'on deût ces beaux transports ? Et que ce ne fût pas plutôt, contre l'opinion d'Aristote, aux fiers mouvemens d'une vertu héroïque ?

V. REFLEXION.

C'Est avec justice que Sénèque dit, que la colère est ingénieuse à trouver des prétextes, pour justifier sa fureur. Ainsi Pison ayant condamné à la mort un soldat, qui étoit revenu sans son compagnon, parce qu'il sembloit qu'il avoit plutôt été tué par lui, que par les ennemis; la sentence alloit être exécutée, lors que celui, pour lequel on l'alloit faire mourir, parut tout d'un coup; de sorte que le Centenier, qui avoit l'ordre de l'exécution, fit remettre au bourreau son épée, qui étoit déjà toute prête de frapper le prétendu coupable.

Pison voyant le Centenier & ces deux soldats revenir à lui, fut tellement irrité de cette action,

tion, quoi qu'elle n'eût rien que de juste, qu'il se jetta hors de son Tribunal, qu'il arracha les haches & les fesseaux au sergent, & qu'il mit en pièces ses propres habits, de la même manière que si l'on avoit violé, par quelque grand attentat, le respect qui étoit dû à la dignité de Consul: Vous mourrez tous trois, s'écria-t-il tout transporté de rage, vous, dit-il au premier, parce que vous avez été déjà condamné: Vous, en s'adressant à l'autre, parce que vous avez été la cause de la sentence qui a été donnée: Et vous Centenier, pour n'avoir pas obéi aux ordres de votre Empereur. Ainsi, ajoute Sénèque, comme la colère ne veut point de maître, qu'elle ne suit que l'aveuglement de son transport & qu'elle ne craint rien tant que la vérité, lors qu'elle paroît pour

combattre sa fureur : Pison trouva un moyen de faire trois criminels de trois innocens , qu'il sacrifia à l'indignité de sa rage.

La colère deshonora Caton dans la dernière action de sa vie ; il ne pût souffrir la victoire de César , & comme s'il n'eût pas été satisfait de la fureur , où le succès des armes de ce Romain l'avoit jetté , il s'irrita tellement contre soi-même , qu'après s'être donné un coup mortel , & qu'on eût mis un appareil à sa blessure , il arracha ce qu'avoient mis les Médecins , & se servit de ses mains pour rouvrir sa playe , afin d'obéir avec plus de promptitude aux mouvemens de sa colère , qui ne le quittèrent qu'avec la vie.

Mathias Corvin avoit été le rempart des Chrétiens contre les
Turcs ,

Turcs , il avoit remporté contre eux de sanglantes victoires : mais celui qui vainquit des Nations si guerrières , ne pût vaincre les transports de la colère ; il s'y abandonna si furieusement un jour qu'on lui avoit pris des figures , qu'il en mourut dans l'instant.

VI. REFLEXION.

C'Est en vain que les Sectateurs d'Aristote , pour soutenir son opinion , voudront se servir des exemples de colère que l'Ecriture sainte nous propose ; je sçai bien qu'elle dit , que Matathias n'eut pas plutôt vu un Juif , qui vint pour sacrifier sur l'Autel , que le Roi Antiochus avoit fait dresser , qu'il fut saisi d'une telle fureur de cette abomination , que ses reins mê-

174 LA MORALE
mes , pour me servir du terme
qu'employe le Texte sacré , en
furent tous échauffez de colére ;
de sorte qu'il se jetta sur l'im-
pie , qui venoit adorer un autre
Dieu , que celui d'Israël , &
que lui ayant donné la mort ,
aussi-bien qu'au Ministre du
Prince , il abattit ensuite l'Au-
tel de profanation.

Ce ne fut point véritablement
la colére qui anima ce Héros
de la Foi , ce fut un zele inspi-
ré de Dieu ; la colére est témé-
raire , & agit sans réflexion :
mais l'action de ce Saint Maca-
bée ne fut point de cette manié-
re , il n'y a qu'à voir ce qu'il
avoit dit auparavant à tout le
peuple.

Si toutes les Nations du mon-
de , s'écria-t-il , obéissent à
Antiochus dans l'impiété , qu'il
exige contre celui qui est le
seul Créateur du Ciel & de la
terre ,

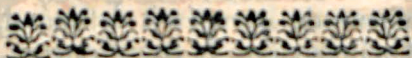
UNIVERSELLE. 175
terre , moi , mes enfans , &
mes frères , ne quitteront jamais
la Religion que nos pères nous
ont laissée , elle est sacrée , elle
est inviolable.

Matathias viola les Loix Di-
vines & humaines , parce qu'el-
les défendent l'homicide : mais
celui qui faisoit une abomina-
tion pareille à celle de ce Juif ,
devoit être la victime de ces
mêmes Loix , & ce grand ser-
viteur de Dieu étoit destiné du
Ciel pour être le Sacrificateur.

Ainsi la colére ne fut point le
motif de son action , qui fut fai-
te après avoir invoqué Dieu dans
son cœur , & par conséquent
elle fut préméditée par le pur
effet d'un zele inébranlable pour
la Loi.

La colére n'anima point Phi-
nées , quand il tua cet Hébreu ,
qui péchoit avec une Madianite
à la vûe de Moïse & du Peu-
ple ;

ple ; elle ne faisoit point agir Samuel, quand il faisoit descendre le feu du Ciel sur ceux qui lui étoient envoyez de la part du Roi Ochusias ; elle ne donna point de la force à Judith, pour faire triompher les Israélites par la mort d'Holofernes : c'étoit un zele pour la gloire du Dieu des armées, c'étoit une inspiration qui venoit du Ciel.



MAXIME X.

*L'amour propre naquit dès l'instant
que l'homme eut péché.*

I. REFLEXION.

LA desobéissance d'Adam fut punie par la naissance funeste de l'amour propre, qui succéda à la perte de sa sagesse & de

de son immortalité ; Dieu lui donna cet ennemi domestique, afin qu'il sentît incessamment la pesanteur du bras de celui qui l'anéantissoit, parce qu'il s'étoit voulu élever avec insolence, & qu'il reconnut en même tems, que ce dangereux ennemi seroit invincible, s'il n'imploroit l'assistance de son Créateur.

Tous ces mouvemens, dont nous venons de donner quelque idée, regardent l'amour propre, comme leur principe ; ils sont excellens, s'ils sont limitez par les préceptes, que la Religion nous enseigne ; ils sont criminels, s'ils passent les bornes qu'elle nous prescrit.

S'il y a quelques Philosophes qui soutiennent que l'homme peut devoir à ses propres forces le secret de tenir ses passions dans un certain milieu, qui fasse la tranquillité de sa vie, & le

repos de sa conscience : ils ont plus d'orgueil que de sincérité.

Ces faillies du tempérament ne peuvent être entièrement domptées, que par un secours surnaturel. La science de la terre peut promettre ces grands effets : mais l'expérience fait voir la fausseté de ses promesses ; il n'y a que la science du Ciel, qui puisse porter au bien ces mouvemens impétueux de l'ame.



I. REFLEXION.

Sur le Plaisir.

LE plaisir, qui avoit été donné à l'homme dans son état d'innocence, n'avoit rien que de céleste : mais il fut étouffé dès l'instant qu'Adam pécha,

cha, & comme sa faute fit naître en lui l'amour propre, le mouvement de plaisir qui y fut attaché, eut une nature bien dissemblable du premier, qui s'étoit évanoui, & qui s'étant soustrait de l'empire de l'amour propre, ne peut jamais renaître, que par le moyen de la grace.

Il est donc certain, comme dit excellemment Maxime de Tyr, (ainsi que j'ai remarqué dans une de mes Réflexions sur la Morale d'Epicure) que le plaisir se forme avec l'amour propre ; la raison ne le produit point, il n'est pas l'ouvrage du tems, il est avant l'art, il est avant l'expérience ; ainsi les enfans âgés de deux mois & deux jours, sont capables du ris, qui est une marque extérieure du plaisir. Et Pline nous assure, que le fils du Consul Pollio, aussi-bien que Zoroastre ce sça-

vant Roi des Bactriens , se mirent à rire peu d'heures après leur naissance.

Cette volupté est l'ame de tout ce que l'homme fait de plus considérable & de plus héroïque ; la science sans le plaisir n'auroit point de succès ; la valeur n'auroit pas ces fiers mouvemens , qui lui donnent tant d'élévation ; la prudence , sans le plaisir qu'on trouve dans la justesse de sa conduite , n'auroit point réglé la vie des sages ; la justice auroit été imparfaite ; la force n'auroit point laissé à la postérité tant de fameux exemples de ses effets , & la magnanimité n'auroit été qu'un nom.

C'est le plaisir , qui , selon le même Maxime de Tyr , fit entrer Diogène dans son tonneau ; il lui donna autant de satisfaction dans ce peu d'espace , que

que Xerxes en avoit dans la vaste étendue de Babylonne.

Le plaisir lui fit trouver dans le pain d'orge , qu'il y mangeoit , beaucoup plus de délices , que Smindridés n'en pouvoit goûter dans la magnificence des festins ; il y jouissoit par ce même plaisir de la chaleur & de la beauté du Soleil avec les mêmes agrémens , que Sardanapale , qui étoit revêtu de pourpre , & qui habitoit de somptueux Palais ; Le plaisir le charmoit par l'eau , dont il apaisoit sa soif avec autant de délice , que Cambisès , à qui le fameux fleuve Choaspe fournissoit la douceur de ses eaux ; le plaisir lui montra , que son bâton avoit pour lui autant d'utilité , qu'Alexandre trouvoit de secours dans son épée ; enfin le même plaisir le rendit aussi satisfait de sa bourse , que Cresus étoit charmé de ses trésors.

II. REFLEXION.

LE plaisir donne une seconde vie à l'homme, il l'arrache à la mort, il bannit l'humeur sombre de la mélancolie, il contribue à sa santé, il ramène le calme dans son esprit, & contribue à le faire vivre.

Mais comme dit excellentement Epicure, le plaisir doit être borné, il ne faut pas trop s'abandonner à ses transports, ses saillies sont dangereuses, parce qu'il est impossible qu'une chose, quoi qu'excellente de sa nature, puisse être bonne, lors qu'elle se porte à l'excès.

Ainsi le fameux Chilon, l'un des sept Sages de la Grece, dont les sentences ont été consacrées à la postérité, ne pût résister aux mouvemens de la
joye,

joye, ils furent si impétueux, que (ce Sage ayant sçu, que son fils avoit vaincu aux jeux Olympiques) les principes de sa vie se déplacèrent tellement, qu'il la perdit par ce plaisir imprévu, qui charma ses sens avec tant de transport, qui n'y eut plus de retour à leurs fonctions. Crispe fameux Stoicien disciple de Zenon, que Seneque appelle le Chef de cette secte, n'admettoit point de passions dans son Sage, il vouloit qu'il fût insensible à tout, & que son ame fût toujours dans la même affliction: néanmoins voyant un asne, qui mangeoit des figues, qu'on lui avoit apportées, il y prit tant de plaisir, qu'il mourut sur le champ par un excès de rire, que sa Philosophie ne put retenir.

La Philosophie a de beaux termes, elle sçait élever ses con-
nois-

noissances, elle vante avec éloge le succès de ses découvertes; elle prétend que les préceptes, qu'elle donne à l'homme, ont de quoi le faire triompher de la foiblesse humaine: mais avouons de bonne foi, que lors qu'il s'agit de voir la réussite de ses médiations par la pratique, on est forcé d'avouer que l'homme est plein d'orgueil, qu'il se déguise pour quelque tems, mais qu'il fait bien voir dans l'occasion qu'il est toujours homme. Aussi Epictète, quoi que de la secte des Stoiciens, a dit avec beaucoup de sagesse, que la plus grande partie des Philosophes ne l'étoient que de parole, & non point d'effet.

Chilon, dont on grava dans le temple d'Appollon ces paroles: *Ne fais rien de trop*, définissoit par ces paroles, le bonheur de la vie civile: c'étoit donner des

des limites aux passions, c'étoit réduire l'homme à suivre l'heureux instinct de la nature, qui est satisfaite de peu, & que ce même homme veut toujours accabler, parce qu'il est insatiable.

Il n'y a personne qui n'eût crû que ce Philosophe étoit le maître de tous ses mouvemens, qu'il s'étoit exercé à pratiquer ce qu'il enseignoit aux autres, & qu'ayant atteint par les conseils de la sagesse une situation fixe, il étoit inébranlable à la violence des passions: néanmoins la victoire de son fils réveilla l'amour propre; l'amour propre donna toute l'étendue, que devoit avoir celui que la nature inspire, & ce tendre amour de père fit naître dans ses sens ce trouble charmant, qui leur interdit pour toujours l'usage de la vie.

Il faut donc dire avec sincérité, que la disposition de l'homme le rend incapable de soutenir l'orgueil de ses fausses idées; il n'est rien moins que ce qu'il affecte de paroître, & les Stoïciens ces superbes extravagans, qui lui ont voulu ôter ses passions, ou pour parler selon leurs termes, les affections de l'ame, n'ont pas laissé de faire voir aux sçavans, qui les ont suivis, qu'après avoir parlé, sur ce sujet avec beaucoup de pompe & de magnificence, ils n'ont rien dit qui peut persuader un sentiment si éloigné du bon sens & de l'expérience.

III. REFLEXION.

SENÉQUE qui a eu plus de vanité & plus d'éloquence qu'aucun de ces Philosophes n'a
pû

pû s'empêcher d'avouer que quelque précaution qu'eût son Sage, il ne pouvoit être exempt de ces émotions, qui venoient attaquer l'ame, & que s'il n'étoit pas assujetti aux passions, il en avoit tout au moins les ombres & toutes les apparences.

Ce Stoïcien tombe d'accord que le Sage peut avoir de ces émotions, mais que ces émotions ne sont point des passions, parce qu'elles n'altèrent point sa tranquillité, de la même manière que s'il est blessé après la guérison de sa blessure, on y remarque toujours la cicatrice; on peut tirer de cet exemple, que Sénèque prend de Zenon, le chef & le maître des Stoïciens, une forte conséquence: car le Sage est attaqué d'une passion, d'une émotion, d'une affection: sans disputer du nom de la chose, il a ce mouvement
qui

188 LA MORALE
qui agit en lui , quoi qu'il le
modère ; ce n'est pas moins quel-
que chose , qui donne une atteinte
à l'ame , & l'ame souffre par
cette attaque ; c'est donc une
passion , mais avec cette différen-
ce , que le Sage en arrête la vio-
lence , & qu'un autre suit son
penchant qui va toujours à l'ex-
cès.

La blessure étant guérie , de
même que ce défaut de l'hom-
me étant corrigé , il demeure
une cicatrice , de même qu'il
reste en nous les semences ou les
traces de cette émotion ; il n'im-
porte pour cela qu'elles soient
dans le tempérament , ainsi que
le croient les plus censez Phi-
losophes , ou qu'elles viennent
du dehors , selon les Stoïciens :
ainsi quand Sénèque nous dit ,
que le mouvement , qui fait agir
le Sage pour la vengeance de son
père tué en sa présence , n'est ni
co-

UNIVERSELLE. 189
colère , ni piété , ni vengeance ,
ce qui seroit selon lui , une mar-
que de foiblesse : mais que c'est
seulement une certaine action
tranquille , qui le détermine à ce
devoir. En vérité il est ridicu-
le , & comme dit fort bien saint
Augustin , il pense de même
que les autres Philosophes , mais
il parle autrement , & avec plus
de présomption. Peut-on voir
devant ses yeux le meurtre de
son Père , & conserver une in-
dolence , telle que ce Romain
nous la dépeint , la Philosophie
n'a pas tant d'empressement sur
la nature.

Il dit ensuite , que la plupart
du tems un homme vaillant pâ-
lit lors qu'il prend les armes
pour aller au combat , que les
genoux lui tremblent , quand
on sonne la charge , & qu'un
Général d'armée sent des batte-
mens de cœur , avant que les
deux

deux armées se joignent : Mais admirez la bizarrerie des définitions des Stoïciens. Sénèque n'appelle pas cela des affections ; Car, dit-il, tout ce qui agit fortuitement sur l'ame, n'est pas une émotion, elle souffre plutôt les atteintes, qu'elle ne les fait naître, supposé même (selon sa manière de raisonner) que l'ame ne produisit pas ces mouvemens, & qu'elle les reçut de dehors. Est-elle moins attaquée ? Est-ce moins une émotion qu'elle a ? Il ne s'agit donc plus que de la modérer, & que celui qui devint pâle, ait plus ou moins de pâleur, qu'elle cesse, ou qu'elle dure davantage.

IV. REFLEXION.

JE montrerois par une infinité d'endroits de ce Philosophe, qu'il

qu'il s'est contrarié en beaucoup de ses écrits : c'est le propre d'un faux orgueil, qui veut combattre la vérité : mais comme je ne ne fais qu'ébaucher ici son opinion sur l'indolence prétendue de son Sage, je ne rapporterai plus que cet exemple suivant.

Je te fraperois, fait-il dire à Socrate, en parlant à son esclave, si je ne me sentoie pas en colère ; & puis il ajoute, Socrate différa dans un tems, où il y eut moins de péril pour sa tranquillité, le châtimement de son esclave ; il ne s'appliqua dans cet instant qu'à se corriger lui-même. Qui pourra, continué Sénèque, avoir une affection modérée, si Socrate n'a osé fier sa sagesse aux mouvemens de colère.

N'est-ce pas là une preuve certaine en faveur des passions, contre

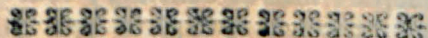
contre l'opinion de ce Stoïcien, qui ne les reconnoît point dans son Sage ? Qu'est-ce qui obligea Socrate de ne pas fraper son esclave ? C'est l'émotion qu'il ressentit ? Que cette émotion vienne du dehors, ou qu'elle naisse au dedans, Socrate n'en fut pas moins atteint ; il avoit par le secours de la raison, & par les préceptes de la sagesse arrêté son temperament, qui le portoit aux plaisirs dissolus ; il le vainquit, lors qu'il s'oposa à sa colère, ainsî qu'il surmonte ce mouvement, ou qu'il s'y abandonne ; l'ame n'est pas moins attaquée, & par conséquent l'homme sage a des passions, ce qu'il a de prérogative sur les autres c'est qu'il ne se laisse pas maîtriser à la violence de ses affections.

On ne dit donc pas qu'il soit facile de modérer les passions : c'est une victoire qui a un grand mé-

mérite : mais de conclure, comme Senèque, que parce qu'il y a beaucoup de peine, & peu de succès à les dompter ; il ne faut pas croire que le Sage en soit attaqué, c'est faire un raisonnement, dont la conséquence est ridicule.

Socrate ne voulut pas punir son esclave, parce qu'il craignoit de ne se posséder pas dans sa colère ; il avoit donc reçu les mouvemens de cette passion ; le Sage, contre le sentiment de Senèque, est donc opposé aux passions : mais à l'exemple de cet illustre Grec, il n'est point emporté par la rapidité de leurs transports.





I. REFLEXION.

Sur la douleur.

L'Amour propre donne la naissance à cette émotion, qui s'appelle douleur ; il la rend sensible à proportion, que lui-même est plus ou moins en nous ; il l'augmente, ou la diminue, selon qu'il la fait agir, il la fait craindre quelquefois, devant qu'elle nous afflige : mais il est certain que plus nous nous aimons, & plus notre douleur est grande.

Que l'homme est malheureux de s'aimer pour se portécuter ; il se fait une Idole de soi-même ; & comme le culte, qu'il rend à cette fausse Divinité, est abominable devant Dieu, & qu'il

qu'il est quelquefois dangereux dans la vie civile ; il reçoit le châtiment de sa profanation, & devient la victime de sa conduite imprudente.

N'est-ce pas quelque chose d'étonnant, que l'amour propre, qui ne devrait travailler qu'à notre félicité, s'aveugle de telle manière, qu'il est la cause de tous nos malheurs. On a regardé de tout tems sa douleur comme l'horreur de la nature ; les hommes l'ont envisagée, comme le souverain mal ; les animaux la fuyent dès le moment de leur naissance ; & quelques Philosophes l'ont entièrement défendue à leur Sage.

Rien n'est si précieux que la sagesse, qui nous donne la connoissance universelle des choses, autant que l'homme est capable de les pénétrer : mais rien n'est si ridicule, que de profaner cet-

te même connoissance par la bizarrerie de certains dogmes, que la raison & le bon sens démentent, qu'on ne prouve que par des paroles pompeuses, & qui combattent directement la nature; c'est ce qu'a fait la secte superbe des Stoïciens: ils ont arraché leur Sage de l'empire des passions, & en ont voulu faire un homme de bronze ou de marbre.

La douleur est l'ennemi, contre lequel ils se sont le plus armés; ils ont montré, que c'étoit une faiblesse de la reconnoître, & dans le tems qu'elle faisoit en eux de plus furieux ravages, ils ont crié victoire, quoi que la vérité leur montrât que ce triomphe étoit impossible, néanmoins ils ont mieux aimé passer pour des foux, que d'avouer, que la douleur étoit un mal, quoi que leur visage démentit leurs paroles.

II. REFLEXION.

Voulez-vous voir un exemple de l'extravagance Stoïcienne, regardez Possidonius, Pompée l'étant allé voir dans un tems que la goutte lui montoit cruellement, qu'elle étoit un mal; ce fameux Romain lui marqua son déplaisir, de ne pouvoir profiter de la sagesse que tout le monde admiroit en lui: Quoi, dit ce Stoïcien, en parlant à la douleur, tu prétens m'empêcher d'entretenir un si grand homme; & tout d'un coup, animé de l'esprit de sa secte, il fit un effort, & s'étant un peu élevé sur son lit, il traita la question du souverain bien, & lit connoître, que la nature du souverain bien étoit l'honnêteté, & la vertu. Mais, comme la

goute n'avoit point d'égard pour la fierté Stoïcienne, sa violence redoubla avec tant de fureur, que le pauvre Possidorus parut comme un homme qui étoit parmi les feux & les flâmes : mais, pour soutenir son caractère, il s'écria : C'est en vain douleur, que tu me fais souffrir tes plus cruelles atteintes, j'avouë qu'elles sont insupportables, mais néanmoins jamais je n'avouërai que tu sois un mal.

Je m'étonne, que ces Philosophes ayent pû se conserver ce nom illustre parmi une folie si particulière, avoir sur son visage les marques visibles de la douleur, être tourmenté par tout le corps, sentir enfin tous les effets du mal, & s'imaginer être un homme digne d'une grande réputation, parce qu'on dément les spectateurs de son extravagance, & que l'on s' imagine, qu'un

qu'un sincère aveu seroit tort à une fierté ridicule. N'est-ce pas combattre le bon sens ?

Que l'usage des tems est différent ! Ce même homme, dont les plus simples femmes & les enfans se feroient moquez dans ce siècle, fut traité avec tant d'honneur par Pompée, qu'il fit baisser par respect, en entrant dans sa maison, les haches & les faisseaux, qu'on portoit devant lui.

Ces siècles étoient admirables pour les Philosophes ; Epictète fut si considéré pendant sa vie, qu'après sa mort sa lampe, qui n'étoit que de terre, fut vendue cinq cens vingt-cinq livres, tous les Sages de la Grece ne trouveroient pas à présent cette somme sur toutes leurs plus heureuses découvertes.

III. REFLEXION.

LA douleur du corps fait sentir ses atteintes à l'ame, & la douleur de l'ame partage avec le corps les attaques, qu'elle reçoit; c'est le sentiment de Sénèque, qui néanmoins étoit Stoïcien. Cette communication vicieuse fait, que naturellement l'homme aime à se plaindre: car lors qu'il souffre, il se donne tout entier à sa douleur; s'il a l'esprit malade, il considère ce qui fait son affliction, il y réfléchit sans cesse; s'il a quelque partie du corps offensée, il n'est jamais dans la même situation, il la regarde, il y porte la main, il est entièrement occupé de son mal, & dans cette atteinte la liaison étroite de l'ame & du corps fait qu'ils souffrent également tous deux.

Aristipe,

Aristipe, & les Cirenaïques ont voulu que les douleurs du corps fussent plus sensibles, que celles qui font impression sur l'ame. Mais Epicure & beaucoup d'autres soutiennent le contraire avec justice, comme le premier mettoit le souverain bien de la vie dans le plaisir des sens, il a dû conclure, que les douleurs du corps étoient le souverain mal: mais l'autre qui vouloit que la tranquillité de l'esprit fit le bonheur de l'homme, n'a pas manqué d'assurer, que ce qui ôtoit le calme à ce même esprit, faisoit l'infortune de ses jours.

Comparez toutes les maladies du corps avec celles de l'ame, vous en verrez la différence: examinez les tristes mouvemens de la jalousie: voyez à quel excès de fureur la haine nous porte: réfléchissez aux transports

de l'amour : voyez enfin tout ce que l'ambition vous fait souffrir, & vous déciderez sans hésiter pour Epicure.

Aussi ce Philosophe étant près de mourir, écrivit à un de ses amis, que rien n'aprochoit des douleurs dont la gravelle le tourmentoit ; mais qu'il étoit au dessus de mes atteintes, quand il repassoit dans son esprit les belles découvertes, qu'il avoit fait dans la Philosophie. Cet aveu étoit sincère, & d'un homme raisonnable : mais la manière de supporter son mal, par le secours du plaisir de l'esprit, étoit d'un véritable Sage.

IV. REFLEXION.

CE sentiment a toujours eu des aprobateurs, les douleurs de l'ame sont beaucoup

coup plus redoutables, que celles du corps. Y a-t-il une maladie, qui aproche de la douleur, que cause la perte de son honneur ou de son bien ?

Y a-t-il rien de comparable à la pensée de la mort d'une femme, que l'on aime véritablement ? Imaginez-vous un homme, que la simpatie a mis en commerce avec une beauté, qui ayant tous les charmes de son sexe, est assez heureusement née, pour n'en point avoir les défauts, ou pour les avoir tellement corrigez, qu'il n'y en reste aucune trace. Ces deux cœurs, dont l'amour est sincère & pure, sont obligez de se séparer : car l'étoile est toujours assez puissante, pour troubler les plus innocentes flâmes ; & l'amour, qui soumet tout à son Empire, est quelquefois lui-même assujetti à la force d'un autre malin.

Cette séparation ne peut être que triste : mais ajoutez à ce juste chagrin, que cette séparation se fasse pour de longs voyages ; figurez vous même, que tout ce que cet homme aime au monde va confier sa vie au plus perfide des élémens. Que pensez-vous ce qu'il souffre à chaque instant ? Il est la nuit sans repos, & le jour le rend également à ses inquiétudes ; le vent ne pousse pas une haleine, qu'il n'en recoive des alarmes ; il tremble, s'il est impétueux, quand même il seroit favorable ; mais s'il est contraire, si cet amant infortuné a quelque présentiment d'un naufrage ; s'il ne reçoit point de nouvelles ; & si ce qu'il n'ose croire, n'est peut-être que trop certain. Y a-t-il une plume assez tendre pour exprimer son desespoir ?

Quel spectacle, quand on se repré-

UNIVERSELLE. 205
 représente un vaisseau, dont les flots ont écarté les débris ! Quelle effroyable idée que de réfléchir, que tout ce qui faisoit le charme de nôtre vie, est attaché à une planche, pour être bientôt la victime d'une vague irritée ! Quel coup de foudre, quand parmi tant d'agitations si cruelles, l'amour propre vient nous flater, mais avec justice, que la bouche de cette infortunée, malgré la fureur des flots, a crû nous parler en expirant, & que nous n'avons cessé d'être dans son cœur, qu'alors qu'il a cessé de respirer. Ce peintre, qui ne put faire un père assez affligé de sa fille, qu'on alloit sacrifier à ses yeux, le peignit avec un voile sur le visage. Imitons sa précaution, en gardant le silence sur cette affliction, dont nous voulons donner quelque idée : il y a plus de succès
 à

V. REFLEXION

IL est certain qu'il est au dessus de l'expression : mais afin d'en sentir toute la violence, il ne faut pas faire comme ce Numide, qui, sachant la mort de celle qu'il aimoit éperdument, se tua sur le champ, ne croyant pas devoir pleurer autrement qu'avec des larmes de sang.

Le véritable caractère de la douleur, n'est pas de mourir, c'est chercher au contraire une fin à sa douleur, c'est se tâcher de souffrir, c'est ne pas vouloir persévérer dans ses inquiétudes. Peut-on trop long tems pleurer ce qu'on aime, & ce que l'on veut toujours aimer ? Il faut sans cesse méditer sur cette cruauté de la fortune, il faut nourrir

sa

UNIVERSELLE. 207
sa douleur, il lui faut donner des forces, afin qu'elle augmente, il faut enfin mourir tous les jours sans néanmoins quitter la vie ; c'est selon Senéque, la conserver, comme une peine qu'on s'impose ; & c'est pour lors qu'il y a de la fermeté à vivre.

Laissez agir l'amour propre, c'est en lui que vous trouverez un fond intarissable de douleur ; il vous montrera que vous étiez aimé tendrement ? Que cette réflexion vous deviendra une source féconde de tristesse ; il vous conseillera de lire ces lettres, que vous gardez si précieusement ; il vous persuadera, que vous en recevrez de la consolation, elles redoubleront au contraire votre desespoir. Peut-on y voir les tendres mouvemens, que l'amour y a marqué de ses plus aimables caractères, sans avoir le cœur pénétré d'une

ne

ne véritable douleur; c'est à ce sujet qu'il faut que tout conspire contre la dureté Stoïcienne; ces cruels Philosophes permettoient qu'on aimât: mais si l'on étoit privé de l'objet de sa tendresse, ils défendoient les pleurs & les larmes, ces innocentes expressions du cœur. Rendons justice à Senèque, il n'est plus Stoïcien, quand il s'agit de supprimer ce mouvement de douleur, dont nous sommes comptables à ce que nous sentons, aussi-bien qu'à la mémoire de ce que nous avons aimé. Je sçai bien, dit-il, qu'il se trouve quelques Philosophes, dont l'ame est assez dure, pour interdire au Sage les plaintes, que demande une triste rai-sonnable; il paroît assez par l'in-humanité de leurs sentimens, qu'ils ne se sont jamais rencontrés dans l'état cruel, où nous

jette

jette une juste douleur; la fortune sans doute, à cause de son déchainement, leur auroit fait perdre une sagesse, qui a autant de rigueur que de vanité.

IV. REFLEXION.

LA douleur a donc ses utilitez, elle se prête aux tendres mouvemens de l'ame, pour compâir au malheurs de ceux qui ont fait ses plus chers délices; elle arrête l'impétuosité des passions; sans elle la nature corrompue de l'homme se porteroit à toutes sortes d'excès: mais comme ces mêmes excès sont toujours suivis du repentir, qu'elle porte la douleur, ce n'est pas toujours la vertu, qui est l'ame des modérations, on ne la doit quelquefois qu'à la crainte de la douleur.

C'est

C'est à la douleur, que nous devons les exemples de fermeté & de patience, qui ont été l'admiration des siècles. Boëce a plus eu de réputation par la manière dont il a supporté ses disgrâces que par les grands emplois, qu'il a exercé dans la République: c'est par elle, qu'on a vu le père apprendre la mort de son fils, sans verser des larmes, parce qu'il s'étoit sacrifié pour le salut de sa Patrie, qu'il préféreroit à sa propre satisfaction; & c'est par elle, qu'on a vu des Rois souffrir d'une manière héroïque la perte de leur diadème.

Senèque prétend qu'elle distingue l'homme, & qu'elle fait éclater sa vertu; les Stoïciens, qui n'ont jamais voulu avouer, qu'elle fut un mal, en devoient tout au moins donner cette raison, ils auroient été moins ridicules. On peut dans le lit, dit

Sené.

Senèque, faire paroître autant de tranquillité & d'intrépidité, que dans l'horreur des coups; la violence d'une maladie peut servir d'exercice à la force de notre esprit; c'est un spectacle, qui mérite des éloges, de voir que la douleur soit impuissante, pour arracher aucune parole, ni aucun mouvement, qui démente le caractère de notre secte; Qu'importe qu'il n'y ait point de témoin à cette action, ne devons-nous pas être satisfaits de notre témoignage? Quel charme de s'applaudir pour lors, & d'être son propre Panégyriste.

Enfin la douleur est un bien considérable, lors qu'elle se trouve dans le cœur du pécheur; elle lui donne de l'aversion pour ses crimes & le ramène dans son devoir & dans le bon chemin; il se repent d'avoir offensé

un

un Dieu infiniment bon ; sa langue, comme dit David, ne s'exprime que d'une manière triste & desolée ; tout ce qu'il dit, est plein de trouble & de désordre, il ne songe qu'à se convertir ; & faisant une pénitence proportionnée à ses offenses, cette douleur fait naître la joye où l'ame trouve son repos.

 ooooooooooooooooooooooooooooo

I. REFLEXION.

Sur le Desir.

Est-il rien de comparable à l'activité des desirs ? Le Soleil ne darde pas ses rayons avec plus de vitesse, que ces agens de l'ame se forment dans l'homme, & s'envolent : mais s'ils ont des ailes, c'est l'amour propre qui les donne.

Nous

Nous desirons, que parce que nous croyons trouver dans nos desirs de quoi nous flatter ; sans l'amour propre, il n'y auroit point de desirs ; c'est lui qui fait partir ce mouvement de l'ame, dans l'instant qu'elle est frappée par quelque objet qui lui plaît, ou lors qu'il se forme en elle l'idée d'une chose, dont, à ce qu'elle s'imagine, la possession doit faire sa félicité.

Une beauté brille à nos yeux, le desir nous porte aussi-tôt vers elle, parce que l'amour propre nous y trace le plan de mille plaisirs ; le desir nous fait courir aux richesses, parce que l'amour propre nous aveugle assez pour les faire considérer comme le souverain bien de la vie ; le desir nous fait briguer la faveur du Prince, parce que l'amour propre envisage cette situation comme

me

214 LA MORALE
me un poste qui nous distin-
gue , & qui nous fait regar-
der comme de petits Souverains.

Le desir est le ressort qui
fait agir l'homme , il ne peut
rien faire , qu'il n'ait souhaité
auparavant ; Tertullien prétend ,
que celui qui souhaite , est dans
l'indigence , & que par consé-
quent le desir est à l'avantage
de la chose , qui fait l'empres-
sement de notre volonté : mais
qu'il y a de la honte pour celui
qui souhaite.

En effet le desir fait parfaite-
ment connoître la foiblesse de
la nature humaine ; elle n'est
jamais satisfaite , comme dit Lu-
crèce ; elle veut avoir , & n'ob-
tient pas plutôt ce qu'elle desi-
re , qu'elle s'en dégoûte ; plus
elle est remplie , & plus elle est
dans l'indigence. Alexandre ,
qui n'avoit nulle idée de la Chi-
ne , ni de l'Amérique , pleuroit

UNIVERSELLE. 315
de regret de n'avoir conquis
qu'un monde , parce que de
certains Philosophes l'assurèrent ,
qu'il y en avoit plusieurs , tou-
te la terre ne fut pas capable
de borner les desirs de trois Ro-
main.

II. REFLEXION.

LE desir est inséparable de
l'homme , il donne à l'ame
cette faillie , qui la ravit hors
de la matière , il la porte au
Ciel , c'est à ce sujet , que Saint
Augustin disoit à Dieu : *Donnez à
mon cœur un desir ardent , pour vous
chercher , pour vous trouver , &
pour vous aimer , afin que je pleure
mes péchez , & qu'après votre mi-
sericorde je persevere dans l'état de
grace.*

Le desir fait prendre à l'ame
l'essor par tout l'Univers ; ainsi
l'on

l'on pourroit, sans injustice l'appeller l'ame de l'ame. C'est lui qui est le lien de la société civile, quand par de communs desirs l'on contribue à son agrément; il fait aller dans le champ de la gloire; il nous pousse dans la vaste carrière des sciences; il fait naître l'émulation, qui donne du progrès à toutes les actions: mais la circonstance nécessaire à sa perfection est qu'il doit avoir de certaines limites.

Saint Thomas dit, que notre repos dépend de sçavoir borner nos desirs; Sénèque a pensé la même chose, quand il a avancé qu'il ne falloit point mêler le vice avec cette faillie de l'ame: car il est certain que le desir est vicieux dès l'instant qu'il se laisse emporter à la rapidité, que lui donne l'amour propre, il va sans s'arrêter, & fait naufrage dans sa course.

Epicu-

Epicure a soutenu, que pour être heureux, il ne falloit point aller dans les deserts, ni fuir la société des hommes, qu'il suffisoit de borner ses desirs; écoutez les paroles de ce grand homme.

Le repos, dit-il, & la sûreté, que l'on trouve, en s'éloignant du commerce du monde, se peuvent également rencontrer en nous, si nous pouvons assujettir nos desirs, en leur ôtant les excès qui les rendent vicieux, & qui font notre infortune; & si nous les réglons selon l'instinct de la nature, qui ne demande que ce qui lui est nécessaire; elle déteste le superflu, & se satisfait des choses communes qu'on lui peut donner sans peine & sans dépense: mais si nous écoutons les desirs que fait naître l'opinion, lors qu'elle est trompée par de

K

fauf.

fausses apparences , nôtre convoitise est insatiable , rien ne la peut satisfaire ; quiconque suivra le sentiment de ce fameux Grec , fera dans cette vie le maître de sa félicité. La Religion nous enseigne la même chose ; & quand Dieu veut nous punir , il nous abandonne à ces mouvemens déréglez , qui nous entraînent de telle manière , qu'elle fait nôtre perte.

Menedeme Philosophe Platonicien étoit persuadé de cette vérité si essentielle à nôtre repos : aussi ayant été le témoin des éloges , que quelqu'un donnoit au plaisir , de posséder ce qui avoit été l'objet de nos desirs , il lui répondit avec beaucoup de sagesse , qu'il étoit plus avantageux de ne rien souhaiter , que ce qui étoit nécessaire.

Il y a eu des Philosophes qui ont voulu dépouiller l'ame de

ce mouvement , qui la portoit à desirer ; il n'est pas difficile d'y reconnoître les Stoïciens , qui disoient , que l'homme ne peut jamais être heureux par la possession d'une chose , qui lui est étrangère , & qu'on lui peut ravir ; ainsi le bien que nous devons au desir , n'est point un bien véritable , & nôtre bonheur dépend d'interdire à l'ame toute sorte de desirs. Celui qui peut se mettre dans cette situation , peut , selon Senéque , disputer avec les Dieux de la félicité.





MAXIME XI.

L'envie fit faire le premier meurtre du monde.

I. REFLEXION.

C'Est ici la première fois que la terre fut souillée du sang de l'homme ; c'est le premier exemple de l'empire, que la mort exerça sur lui ; c'est enfin le sanglant effet, que produisit l'amour propre ; il fit naître l'envie de Caïn, parce qu'il vit que Dieu avoit eu pour agréable les prémices qu'Abel lui avoit offert de son troupeau : & cette même envie, selon Saint Augustin, n'est rien autre chose, que la douleur secrète que nous

nous avons de voir la prospérité des autres, ce qui ne part que de l'orgueil, dont nous sommes prévenus en faveur de nous-mêmes. N'est-ce pas là le véritable caractère de l'amour propre ?

L'envie a été regardée de tous tems, comme le plus dangereux de tous les crimes ; celui qui en est l'objet, n'en reçoit aucune inquiétude : mais l'autre qui souffre les atteintes de ce funeste mouvement de l'ame, traîne incessamment avec lui le bourreau qui le persécute.

L'envie agit sur l'homme, comme la rouille sur le fer ; elle fait en lui, ce que les naturalistes observent dans la naissance de la vipère, qui ne peut recevoir la vie, qu'en donnant la mort, il faut que pour naître elle se fasse un passage, en dévorant les entrailles de la propre mère.

L'envie a cela de plus cruel, qu'elle n'ose avouer ses peines; elle souffre, au contraire une furieuse gêne, pour les cacher; elle réunit dans celui qu'elle agite, tout le poison qui le tue; elle ne connoît point le repos; les tourmens où elle est exposée, sont de toutes les manières; un suplice est toujours suivi d'un autre; elle regarde tout de travers, parce que tout lui déplaît; elle tremble, elle pâlit, elle tue, elle s'irrite, &, comme elle est la peste du genre humain, elle ne trouve jamais d'intervale aux funestes accès qui l'agitent, que dans les malheurs & dans les infortunes d'autrui.

L'envie est la plus forte ennemie de la vertu, son éclat l'effarouche & la blesse; ainsi Marcellus, que les Romains pouvoient compter parmi leurs plus

plus grands Capitaines, ne put empêcher que sa gloire ne brillât trop au yeux de ses envieux; il avoit autant de valeur que de science; il entendoit parfaitement bien la guerre; il alloit aux coups en soldat déterminé; il tua en duel le Roi Briomarus; & ayant donné trois furieuses batailles contre Annibal, il vainquit dans la dernière cet Achille Carthaginois.

Ses envieux poussèrent les Siracusains à former devant le Senat des plaintes contre lui; son collègue ne vouloit point qu'elles fussent écoutées: mais, comme la faction de ses ennemis étoit forte, elles furent reçues. Marcellus en fut averti, il vint incontinent à son tribunal, il rendit la justice, & puis ensuite il s'alla mettre comme une personne privée, pour écouter l'accusation qu'on alloit former

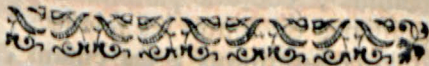
contre lui ; jamais ni l'insolence de ses accusateurs , ni l'injustice des envieux de sa gloire , n'altérèrent sa tranquillité , ni ne changèrent sa modération. Il répondit d'une manière digne de lui & de la vérité , aux plaintes qu'on avoit formé contre sa conduite ; il sortit ensuite , & attendit à la porte du Senat son jugement ; l'arrêt en fut rendu en sa faveur , parce que ce Consul n'avoit rien fait qui ne fût conforme à l'équité.

La vertu triomphe toujours malgré l'envie , & s'érige des trophées sur ses ruines ; aussi Marcellus , après avoir vaincu ses ennemis , se vainquit soi-même ; il pardonna aux Siracusains une action qu'ils avoient été forcez de faire ; & comme son cœur avoit plus d'étendue , que l'Empire Romain , tout l'Univers admira en lui cette modération ,
dont

dont les Siracusains goûtèrent les effets , puis qu'il les traita depuis beaucoup mieux , qu'il n'avoit fait avant leur injuste procédé.

L'envie est cruelle , quand elle est irritée ; elle se déguise de toutes les manières , pour donner du succès à ses attentats ; elle fit périr Socrate sous le voile de la piété ; elle fit mourir Phocion , quoi qu'il n'eût point d'autre crime , que beaucoup de vertu. Averroës , & Avicenna , étant poussez par cette furie , se donnèrent tous deux la mort. Phidias , qui étoit l'admiration de son siècle , fut tellement persécuté par cette enragée , qu'il perdit la vie dans la prison. Enfin , Tibere ayant vû qu'un habile Architecte , par une industrie inconnue dans ce tems , avoit relevé une maison qui menaçoit de sa chute , le fit récompenser

compenser d'une somme d'argent, mais il lui commanda de sortir d'Italie; & comme ce même homme eut cassé tout exprés un verre, & qu'il l'eut raccommo-
dé sur le champ dans la pensée que l'Empereur étonné de ce beau secret, changeroit son arrêt, comme en effet il le fit: mais d'une manière beaucoup plus cruelle, car Tibere conçut tant d'envie de son adresse, qu'il le fit mourir, au lieu de l'exiler.



MAXIME XII.

*Le siècle d'or des anciens est
fabuleux.*

I. REFLEXION.

S'il est vrai ce que disent la plupart des Scavans, que la Philosophie ait été la première maîtresse des mortels pour établir la société civile, & que ce soit par son moyen, qu'ils se soient réunis ensemble, & qu'ils aient bâti des Villes pour y demeurer; on ne peut disconvenir que Cain n'ait possédé toutes les parties de cette directrice de l'esprit & des mœurs.

Adam, selon Joleph, & les
K 6 Ra.

Rabins , eût une parfaite connoissance de toutes les sciences ; il la communiqua à ses enfans , & après leur avoir montré ce qui pouvoit former le lien de la société entre les hommes , il leur fit part de tout ce qu'il y avoit de plus curieux & de plus extraordinaire dans l'Astronomie ; & si les Egyptiens , & après eux les Caldéens , ont excellé dans cette science , il n'y a point de doute qu'ils en sont redevables aux Hébreux.

Il est donc certain que Caïn étoit Philosophe , puis qu'il fut instruit par Adam , & qu'il fit d'ailleurs plusieurs réglemens , pour la conduite & pour la sûreté de la vie ; il fit le partage des terres , il bâtit une Ville , il inventa les poids & les mesures ; & comme l'Ecriture sainte lui donne le nom de laboureur , ce fut lui qui montra à

remuer la terre pour la rendre fertile.

Je sçai bien qu'il est accusé d'avoir été le premier tyran du monde ; qu'il devint puissant , parce qu'il se rendit redoutable ; qu'il amassa des richesses , parce qu'il dépouilloit par force ou par artifice ceux qui les possédoient : mais peut-être aussi que le dessein qu'il avoit de renfermer les hommes dans un même lieu , pour les faire vivre ensemble , l'obligea de tenir une pareille conduite.

II. REFLEXION.

LE Texte sacré , qui n'avance rien , dont on puisse douter , nous fait voir , que , quelque dessein qu'ait eu Caïn , il n'étoit point selon l'esprit de Dieu , qui n'inspire jamais la

violence, l'envie, ni l'orgueil, & qu'ainsi nous représentant ce fils d'Adam, comme un homme d'iniquité, elle nous fait voir en même tems, que la science de la terre n'est pas celle du Ciel; Et que celle de Caïn étoit bien différente de celle dont Abel étoit rempli.

Caïn, qui paroît être le second homme du monde, & qui avoit hérité du péché d'Adam, fit donc sentir à ceux qu'il asservit, ou qu'il dépouilla les peines auxquelles ce même péché les avoit condamnés; c'est une preuve que les monumens de l'antiquité ne sont que des fables, & que le siècle d'or, qu'elle a tant vanté, n'a été qu'une pure chimère.

Quelles charmantes idées ne nous ont point laissés les plus anciens Auteurs, lors qu'ils ont parlé de ces premiers tems? On s'est

s'est imaginé, que la nature y conservoit toute sa première innocence, que la terre y étoit fertile, sans qu'on fouillât dans ses entrailles, que le lait y avoit plus de douceur, & les fruits plus de délicatesse qu'à présent, & que la vie s'y passoit d'une manière parfaitement heureuse, parce que les hommes n'y avoient point senti la violence des passions.

Quelle apparence de vérité peut-on donner à ce sentiment puis que Caïn commença de s'établir par un crime, & qu'il ressentit toutes les agitations des mouvemens impétueux de l'amour propre. L'envie fit qu'il donna la mort à son propre frère; l'avarice le força de dépouiller de leurs biens, les plus faibles; l'ambition le porta jusqu'à contraindre ceux qui vivoient parmi les tranquilles plaisirs de

232 LA MORALE
la campagne , de s'enfermer
dans une ville , où il jetta les
fondemens de sa tyrannie , &
prépara dans la suite des tems ,
des fers à tout le genre hu-
main.

Le siècle d'or est une fable ,
à qui les hommes ont donné de
la réalité , parce qu'ils se font
un plaisir de n'être jamais satis-
faits de leur état, & d'imaginer
des biens qui n'ont jamais été,
que dans les écrits ; ils espèrent
trouver par ce moyen quelque
couleur à l'injustice de leurs
plaintes ; ils portent envie aux
siècles passés ; ils voudroient ,
pour être plus heureux , que
leur naissance eût été diffé-
rée dans le tems , qui est desti-
né à leur postérité , parce qu'ils
sont mécontents du présent , de
même que s'il n'y avoit pas
toujours eu des malheureux , &
d'autres que la fortune a em-
me

UNIVERSELLE. 233
me accablé par toute sorte de
biens.

C'est une erreur de croire ,
que ces premiers tems aient été
plus heureux que nos siècles.
Adam a goûté les prémices du
siècle d'or : mais ce fut pour si
peu de tems , & sa désobéissance
ce suivit de si près sa félicité ,
qu'il ne lui resta plus d'autre
idée , que celle de son offense ,
& que toutes celles que les des-
cendans se sont formé de ces
tems bien-heureux , dont on
lui a fait de si belles descrip-
tions , ont toujours été l'ouvra-
ge d'une agréable imposture.

III. REFLEXION.

A ccordons quelque chose à
l'antiquité , & supposons
que le siècle d'or ait fait
autrefois le charme de la vie
des

qu'elle est son bourreau inté-
rieur; qu'il se dépouille de cet-
te ambition, qui le veut porter
où il ne peut atteindre, ou qui
ne l'y conduira que pour le pré-
cipiter d'une manière propor-
tionnée à son élévation; qu'il
rompe les fers où le tient l'I-
dole, dont il est enchanté; qu'il
cesse d'être agité par la vengean-
ce & par la haine; qu'il ait tant
de honte de ses débauches, qu'il
les puisse quitter dans l'instant
qu'il y pense.

Ne sçait-il pas, que les plus
somptueux festins du siècle d'or,
n'avoient point d'autres mets,
que le lait, le miel, & les
fruits? Que ne se sert-il de cet-
te même nourriture, s'il veut
jouir du même bonheur de ces
premiers hommes. Ils passoient
agréablement la vie avec des
commoditez médiocres; ils
jouissoient, selon le fameux Lu-
crece,

crece, des plaisirs sans que rien
en altérât la douceur; les bran-
ches des arbres les défendoient
de lardeur du Soleil; l'herbe
rendre leur donnoit son gazon,
& l'eau d'une claire fontaine,
qu'ils puisoient avec la main,
faisoit leurs délices. Quels sont
les bizarres desirs des hommes?
Ils souhaitent de voir renaître ces
premiers tems; & néanmoins
tout ce qui en faisoit le charme,
seroit à présent pour eux le der-
nier malheur.

On s'éloigne de tout ce qui
peut faire naître le siècle d'or;
on met la félicité dans l'excès,
& l'on n'y peut jamais rencon-
trer que l'infortune; on est in-
satiable, c'est le moyen de cher-
cher toujours, & de ne pouvoir
être satisfait; on ne sçait point
le secret de se borner, c'est la
cause de toutes nos incertitudes;
on ne veut point enfin imiter

238 LA MORALE
ces grands hommes , qui nous
ont tracé le chemin à la tran-
quillité de la vie.

Epicure trouva le siècle d'or,
parce qu'il sçût devenir le maî-
tre de ses passions , & qu'il ne
donna jamais à la nature que le
nécessaire ; un demi-septier de
vin & du pain bis , suffisoient
pour apaiser sa soif & sa faim,
un morceau de fromage de Cy-
tere faisoit l'extraordinaire de
son repas.

Dioclétien , qui n'avoit pu
rencontrer le siècle d'or sur le
Trône , le vit renaître dans sa
petite maison de campagne , lors
qu'il y cultivoit lui-même son
jardin. Diogenes le goûta dans
son tonneau ; Bias en jouit par-
mi la perte de ses biens. Et
Stilpon le trouva sur les ruines
de sa patrie , & dans la desola-
tion de sa famille.

Si le siècle d'or a semblé re-
naître

UNIVERSELLE. 239
naître pour ces Payens , parce
qu'ils ont suivi les préceptes de
la sagesse humaine , il est sans
doute promis aux Chrétiens , s'ils
veulent s'abandonner à la Sa-
gesse divine ; elle a prononcé un
Oracle , qui nous ouvre le che-
min à la félicité : *Aimez Dieu ,*
dit-elle , de tout votre cœur , cet
amour est inséparable de sa crainte ;
aimez votre prochain avec une vé-
ritable dilection , cet amour vous
remplira de charité , & celui qui
dans son amour n'a point d'autre
objet que Dieu , & qui n'envisage
dans toutes ses actions , que le bien
de ses frères sera sans doute le maî-
tre de ses passions. Quiconque sçait
dompter ces mouvemens impétueux
de l'ame , peut assurément se van-
ter , qu'il jouit de toutes les dou-
ceurs du siècle d'or.



MAXIME XIII.

L'harmonie de l'Univers prouve assez, que l'invention de la Musique est due à Adam.

I. REFLEXION.

SI les anciens nous ont donné de fausses idées du siècle d'or, ils n'ont pas été plus sincères dans ce qu'ils nous ont laissé de l'invention des Sciences & des Arts ; ils ont prétendu qu'Apollon & Mercure étoient les premiers Musiciens du monde, quoi que néanmoins ils ne fussent que les petits fils de Nembrot, qui ne vint que long tems après Jubal ; & il est certain, qu'encore que l'Ecriture
nous

nous marque, que ce Jubal fût le premier maître de la Lire & de l'Orgue, & que selon Joseph il ait inventé la Musique pour adoucir le travail du labeur, ce n'est point une conséquence, que cette invention de la Musique lui doive être attribuée, il avoit reçu de ses pères la connoissance de cet art charmant, de la même manière qu'eux-mêmes l'avoient reçu d'Adam.

Ce premier des mortels étoit, selon Joseph, parfaitement instruit de tout ce qui regardoit la science des astres, & par conséquent, selon le sentiment des plus fameux Philosophes de l'antiquité, la Musique ne devoit pas lui être connue, puis qu'ils établissoient dans le Ciel & sur la terre une certaine harmonie, qui étoit le mobile, & l'ame de tout ce qui se faisoit dans la vas-

L te

242 LA MORALE
te étenduë de l'Univers.

Cette opinion peut être éclaircie en rapportant un passage de Macrobe sur le songe de Scipion. Quelle est cette agréable & si grande harmonie, qui vient fraper mes oreilles. N'est-ce pas, dit l'Orateur Romain, ce son, qui procède du mouvement, & de l'impulsion des globes célestes : quoi qu'ils se poussent par des intervalles dissemblables, cette diversité, se faisant avec justesse lui donne cet agrément, dont le plaisir vient jusqu'à nous, & les tons aigus sont tellement ajustez avec les graves, qu'il y en naît une variété tout à fait musicale.

Il est impossible que ces grands mouvemens se puissent faire sans bruit, & la nature veut que de deux corps, qui se touchent de chaque extrémité, il résulte de l'un un son aigu, & un grave

de

UNIVERSELLE. 243
de l'autre : c'est ce qui fait que le grand orbe du Ciel, étant plus impétueux dans sa course que le sublunaire, fait naître un son aigu, à la différence de ce dernier, qui n'en rend qu'un grave : car la terre, qui est le neuvième globe, est immobile, & arrêtée en bas dans le milieu du monde.

Les huit sphères, dont deux, sçavoir Mercure & Vénus ont la même force, selon quelques Astronomes, parce qu'elles font le même circuit, ne font naître que sept tons par des intervalles inégaux ; ce nombre est sans doute le nœud de toutes choses : aussi les plus sçavans hommes l'ont voulu imiter par l'invention des cordes, & par l'harmonie de la voix, pour s'ouvrir un moyen de pénétrer jusqu'à ce lieu de leur origine.

L 2

Voyez

Voyez le cours des sphères , & la manière dont elles se meuvent , lors qu'elles sont portées par le Ciel , en revenant de l'autre hémisphère ; il est indubitable que le même son , qui se forme dans l'agitation de ces corps d'une grandeur si prodigieuse , se doit trouver sur la terre : car il est impossible que ces globes dans leur circuit ne produisent pas un son , parce que l'air étant trapé par le coup qu'il reçoit de l'impulsion du globe , rend un bruit pareil à la violence qui lui a été faite , parce que c'est une nécessité , que la nature impose à deux corps , lors que leur extrémité se choque avec effort ; on ne peut pas disconvenir que ce son , de quelque manière qu'il se produise par l'impulsion que l'air a souffert , ou ne la porte à l'ouïe avec cette douceur qui la charme ,

me , ou ne lui paroisse tellement rude , qu'elle n'en soit blessée : car si vous observez une certaine justesse dans les coups que vous donnez , il en résultera une harmonie , dont tous les tons seront d'accord : mais si au contraire vous trapez sans règle & sans mesure , l'ouïe est offensée par un bruit important & désagréable , personne ne doute que tout ce qui se fait dans le Ciel n'est point l'effet du hazard , & que tout y est réglé par une justesse admirable , parce que Dieu préside à tous ces grands mouvemens qui s'y font. On peut donc conclure d'une manière invincible , que les hommes doivent l'invention de la Musique au cours réglé des Planètes , parce qu'il faut de toute nécessité qu'il naisse un son de tout ce qui est agité.

Pitagore né dans la Grèce ,

fut le premier de tous les hommes, qui comprit, qu'il y avoit une certaine harmonie dans le mouvement des astres, à cause que la raison sembloit s'y accorder par le grand empressement, qu'elle avoit pour la connoissance des choses célestes : mais il ne pouvoit pénétrer quelle en étoit la cause, & ne voyoit pas même de quelle manière on la pourroit découvrir : après s'être beaucoup fatigué dans la recherche d'une chose si difficile & si cachée, le hazard lui aprit heureusement, ce que toute la force de son esprit, & l'assiduité de ses méditations n'avoient pû trouver.

Un jour qu'il marchoit dans les rues, il fut tout d'un coup arrêté par le son des marteaux de plusieurs forgerons, qui battoient sur l'enclume du fer rouge, pour l'amollir, ils frapotent
avec

avec un ordre si réglé, que les tons aigus & les tons graves s'accordoient tellement, que les uns & les autres par une cadence répétée se faisoit entendre à l'ouïe, & que quoi qu'ils partissent de plusieurs coups différens, il ne s'en formoit néanmoins qu'un même son, qui étoit d'accord par la justesse de la mesure.

Il ne douta plus alors, que l'occasion ne fût très favorable de toucher (ainsi que l'on dit communément) au doigt & à l'œil, ce qu'il n'avoit jamais fait qu'imaginer, sans le pouvoir réduire en pratique ; il s'aprocha donc des forgerons, & s'appliquant avec beaucoup d'exactitude à leur travail, il remarqua quels sons chacun d'eux rendoit ; & comme il crut qu'ils n'étoient simplement que l'effet de ceux qui frapotent avec plus

ou moins de force, il les fit changer entr'eux de marteaux; ce qui n'eut pas plutôt été fait, que les mêmes hommes ne firent plus les mêmes sons, qui partirent toujours des mêmes marteaux, ainsi qu'ils avoient fait précédamment. Aussi Pitagore ne s'embarassa plus qu'à examiner leurs poids, qu'il reconnut être tout à fait in égaux: de manière qu'il en fit faire de plus & de moins pesans, dont les coups ne rendoient point un son pareil à celui des premiers, ni d'une justesse si semblable, il ne douta donc plus que l'accord de la voix ne dépendit du poids: de sorte qu'ayant pris garde aux mesures, qui s'accommodant à la diversité du poids, faisoient un son égal; il quitta les marteaux pour en faire l'expérience sur une lire, il y tendit des boyaux de brebis ou de bœuf, à qui

qui il donna la diversité de poids, qu'il avoit reconnu dans les marteaux; ils ne furent pas plutôt touchés, qu'il en résulta un accord tel que l'expérience des marteaux l'avoit fait espérer avec cette différence qu'il étoit accompagné d'une douceur extrême, parce que les cordes étoient harmonieuses de leur nature.

Pitagore étant donc le maître d'un secret si rare, s'appliqua à connoître les tons qui pourroient s'associer ensemble: de manière qu'ayant disposé ses boyaux selon cette observation des accens, il y mit de certaines cordes proche d'autres cordes, & les joignit les unes aux autres, afin que par une situation convenable elles rendissent un son, dont les proportions fissent l'harmonie, de telle sorte que, l'archet touchant une corde, une autre corde, quoi

qu'éloignée, lui répondit, par le rapport qu'il y auroit entr'elle, & celle qui auroit été frappée.

Comestor néanmoins assure, que cette expérience est fausement attribuée à Pitagore, & qu'elle fut faite par Jubal, qui, voyant travailler son frère Tubalcain à la forge, connut par le son, que rendoient ces métaux qui étoient frapés, les tons & les accords, qui ont formé l'agrément de la Musique.

Platon a été de ce sentiment, aussi a-t-il avancé, pour en donner quelque idée, qu'il y avoit une Sirenne dans le mouvement de chaque astre, ce qui fait assez connoître cette harmonie, dont nous venons de parler dans le passage tiré de Macrobe : car Sirenne est un mot Grec, qui signifie, chanter à Dieu ; & la plû.

plûpart des Théologiens Payens assuroient, que la Musique, qui partoît de l'agitation des corps célestes, étoit comme un hommage qu'ils rendoient aux Dieux ; ils établirent par cette raison, que dans les prières publiques, & dans les sacrifices, on se serviroit des voix & des instrumens, dont le concert charmant apaiseroit la colère du Ciel. Mais je trouve bien de la bizarrerie dans cette opinion, car Platon vouloit que le Soleil, & la Lune fussent des Dieux ; ainsi l'harmonie, qui se seroit formée de leur mouvement, n'auroit été que par leur propre agitation, & ne seroit point venue jusqu'à nous, parce que, comme dit Macrobe, elle est trop grande pour pouvoir être reçûe par l'ouïe de l'homme, dont le passage est trop étroit.

Je ne sçai pas si cette harmonie

nie avoit bien des charmes pour les Divinitez de Platon, mais elle auroit fort embarrassé celles d'Epicure, qui étant placées dans les intermondes, auroient perdu toute leur tranquillité, & auroient été troublées dans leur éternelle inaction. Il n'y a point d'indolence si déterminée, que les bruits harmonieux des mouvemens de ces globes inombra-
bles n'eussent altérée.

II. REFLEXION.

IL y a des Philosophes qui font la Musique de trois espèces, la première est celle qui se forme de la cause réglée & impétueuse des globes, qui brillent dans la vaste étendue du Ciel. Quelle apparence, disent-ils, que des corps si spacieux gardent le silence, en fournissant leur

leur carrière avec tant de rapidité ? Le concert de leurs mouvemens, pour n'être pas entendu par les hommes, n'en est pas moins agréable, ni moins certain.

La seconde se voit facilement, selon Perse, si l'on veut réfléchir sur soi, pour examiner les merveilles qu'une main toute-puissante & divine a renfermé dans l'homme : qui peut avoir une cette force active de l'esprit, cette noble & immortelle faculté de la raison, enfin cette partie spirituelle à cette partie périssable du corps, qui les fait croître, & qui les soutient dans une si étroite alliance, & si ce n'est un certain enchaînement, & une certaine connexion de sons aigus, & de sons graves, qui par la juste proportion de leur assemblage ne font qu'une même harmonie. La troisième est

est celle qui se rencontre dans les instrumens , dont la variété est admirable , & la mélodie charmante selon l'adresse de ceux qui les inventent , ou de ceux qui ont de la disposition à les toucher.

III. REFLEXION.

IL est certain que la Musique a été estimée par toutes les Nations. Dieu ordonna à Moïse de faire faire deux trompettes d'argent , il lui apprit les manières dont on se serviroit pour faire assembler le peuple à la porte du Tabernacle , pour faire venir les Chefs des Tribus , afin que chacun reçût l'ordre qui lui seroit prescrit , soit pour la marche , pour le campement , ou pour le combat : mais il n'y avoit que les
fils

fils d'Aaron , qui pussent faire cette fonction ; c'est apparemment de là que parmi les Egyptiens les seuls Prêtres pouvoient s'adonner à la Musique.

Un Prophete dans l'ancien Testament demandoit un joueur de harpe , pour faire descendre l'Esprit de Dieu ; les murailles de Jéricho tombèrent au son des trompettes , le Peuple de Dieu chanta des Hymnes à sa louange , & David remplit l'air de ses Cantiques , & fit entendre la douceur de sa harpe , pour rendre honneur à l'Arche.

Les Grecs ont toujours été persuadés , qu'il y avoit beaucoup d'érudition dans les tons différens des cordes & des voix ; ils ont même avancé que les esprits pouvoient se former excellemment , & que l'ame en recevoit une plus noble impression. Epaminondas , qui a été
re.

256 LA MORALE
regardé comme le plus grand Capitaine , & le plus sçavant homme de la Grèce , jouoit parfaitement bien de la lire ; & Cicéron remarque que Thémistocles fut traité d'ignorant , parce qu'il refusa dans un festin de toucher cet instrument , ce que Socrate même dans sa vieillesse ne méprisa pas d'apprendre.

Licurge , dont les Loix étoient de la dernière sévérité , ne bannit point la Musique de Lacédémone , au contraire , il voulut que les Citoyens de cette République célébraissent des fêtes , où la douceur de ses accents se fit entendre , & qu'ils allassent affronter leurs ennemis au bruit harmonieux des instrumens.

Aléxandre le Grand fit tant d'estime d'Aristonicus habile Musicien , qu'après avoir été tué dans une bataille , il lui fit dres-

UNIVERSELLE. 257
dresser une statuë. Athenée remarque qu'on eut tant de vénération pour Cléante , à cause de la douceur de sa voix , & de la manière delicate dont il sçavoit toucher les instrumens de Musique , que ceux de Thebes honorèrent sa mémoire , en lui faisant ériger une statuë , ce qu'ils n'avoient pas accordé aux fameux talens de la Poësie , que possédoit Pindare ; & ce qui paroît de plus extraordinaire , c'est que le vainqueur des Perses ayant entièrement ruiné cette Ville , un particulier cacha de l'or dans cette statuë , & étant retourné trente ans après , il l'y retrouva , sans que rien en eût été ôté , tant le respect qu'on avoit conservé pour la mémoire de Cléante , avoit été inviolable.

Les Bardes Poëtes & Philosophes Gaulois célébroient les Hé.

Héros de leur Nation par des vers, qu'ils chantoient sur des instrumens de Musique. Caton avouë que ce fut d'eux que les Romains apprirent à chanter les faits d'armes de leurs grands hommes. Et Berosé, comme beaucoup d'autres Auteurs, attribué à Bardus, qui régnoit dans les Gaules l'an du monde 2086., l'invention de la Musique & des Rimes.

Les anciens Allemans, lors qu'ils alloient aux coups chantoient les louanges d'Hercule, & prétendoient connoître par la cadence & par la mesure de leurs chants, l'événement du combat; les Peuples de l'Amérique, lors qu'ils sont attaqués par leurs ennemis, & qu'ils voyent la mort certaine, s'y préparent par l'accord mutuel de leur voix; enfin, toutes les Nations ont cultivé la Musique;

que; & l'Histoire remarque peu de gens qui l'aient négligée, elle ne nomme qu'un seul Athéas Roi de Scythie, qui méprisa ce bel art: car après avoir entendu Ismenias qui guérissoit la goutte Sciatique par le charme de ses accens, il assura qu'il trouvoit beaucoup plus de plaisir dans le hennissement des chevaux. Ce goût dépravé n'étoit-il pas digne d'un homme de sa Nation.

IV. REFLEXION.

IL n'y a rien de si excellent que la Musique, elle nous donne une idée du concert admirable avec lequel tant de mouvemens différens se font dans le Ciel, elle nous fait comprendre par ses accords la sympathie qui unit tous les êtres différens de

de la nature ; elle forme la justesse de nos pensées , la beauté de nos expressions , & la proportion de nos mouvemens ; lors qu'elle frappe l'ouïe par les règles de son art , elle nous force agréablement de chanter , notre ame est toute autre par les impulsions qu'elle reçoit de la douceur de ses tons ; & comme elle demande une extrême application , son plaisir ne s'acquiert que par le travail.

Lors qu'elle se sert de sa force & de sa délicatesse , elle sçait donner au sens cet extase qui les ravit ; elle remplit tout notre esprit , & fait que toutes nos pensées deviennent pleines de délices ; elle dissipe une tristesse criminelle : ainsi David delivroit Saul du malin esprit qui le possédoit. Quel miracle de voir des sons commander au Démon ! Elle adoucit les mouvemens impétueux

pétueux de la colére. Ainsi , Clinias Philosophe Pitagoricien ne se sentoît pas plutôt transporté de fureur , qu'il sçavoit faire renaître en lui la tranquillité par la douceur de sa flûte ; elle donne un caractère traitable à celui qui a du penchant à la cruauté ; elle fait qu'un lâche se porte quelquefois sans crainte parmi l'horreur des coups ; elle bannit cette langueur , qui tient dans une funeste létargie toutes les facultez de l'ame , & donne le calme à celui dont l'esprit est agité.

C'est par elle , que les semences d'une passion criminelle sont arrachées du cœur , qu'on se défait de l'ennui qui nous devore , & que la haine se change dans une inclination bien faite. Admirez l'excellence des remèdes , dont la Musique se sert contre les passions , puis que c'est par le

le charme des voluptez qu'elle
 ſçait dépouiller l'homme de ces
 mouvemens impétueux de l'a-
 me.

C'eſt par les attraits de cet art
 que la fable nous dit ; qu'Or-
 phée rendit les animaux traita-
 bles à ſes volontez , les trou-
 peaux entiers ceſſèrent d'errer
 dans les montagnes , & préfé-
 rèrent les doux accens de ſa li-
 re à la fertilité de leurs pâtura-
 ges ; les Tritons quittèrent les
 plaines humides de la mer , pour
 venir écouter la douceur de ſes
 accens ; Galatée eſt venuë plus
 d'une fois en terre ferme , pour
 ſ'abandonner aux mêmes plaiſirs :
 les Ours ont laiſſé leurs forêts
 ſolitaires & leurs cavernes , &
 les Lions leurs affreux deſerts ,
 parce que leur naturel ſarouche
 a été dompté par les tons fla-
 teurs de la Muſique ; les Elé-
 phans , ſelon Pline , ſont char-
 mez

mez du ſon de la trompette ; le
 Cerf aime celui de la flûte ; les
 Roſſignols chantent avec plaiſir
 toutes ſortes de concerts ; & les
 Daufins , ſi l'on croit Pindare ,
 ſont attirez par l'harmonie de
 la voix , & par les inſtrumens.

Quand la fable nous apprend ,
 qu'Amphion bâtit les murailles
 de Thebes par les charmans at-
 traits de ſa lire , qui attiroit les
 pierres , & les détachoit des ro-
 chers , pour ſ'aſſembler , & ſe
 joindre. N'eſt-ce pas nous don-
 ner une mortalité , qui fait l'é-
 loge de la Muſique , puis qu'il
 eſt facile d'y reconnoître , que
 cette ſcience eut le pouvoir d'a-
 doucir le naturel ſarouche des
 hommes , & qu'elle leur mon-
 tra le ſecret de ſ'unir en ſocié-
 té , de la même manière , que
 les cordes de la lire faisoient
 par leur union la juſteſſe de leur
 concert , & qu'il étoit injurieux

à des personnes, qui avoient eu la raison en partage d'être définis dans le tems que des choses insensibles & sans intelligence agissoient ensemble avec tant de conformité.

V. REFLEXION

LEs anciens avoient cinq sortes de tons dans la Musique, qui avoient pris leurs noms de cinq Provinces différentes, le Dorien, le Phrigien, l'Ionien, le Jastien, & le Lidien.

Le premier arrachoit tous les sentimens d'impureté, qui y pouvoient naître : la chasteté étoit un effet de son harmonie ; le second donnoit de l'ardeur pour la guerre, il faisoit chercher les combats, & la fureur y trouvoit tout ce qu'elle souhaitoit d'emportement & d'ex-

cés ;

cés ; le troisieme appaisoit les faillies déréglées de l'ame, & faisoit goûter à ceux qu'elle avoit calmé, la douceur du sommeil ; le quatrieme ouvroit l'esprit aux stupides, il détachoit les hommes des choses de la terre, & leur donnoit de l'empressement pour les biens du Ciel ; le dernier delivroit l'ame d'une certaine nonchalance incommode, où le chagrin l'avoit plongée, & la tortifioit par la douceur de ses accens. Mais par quel malheur les hommes n'ont-ils pû conserver ces effets précieux de la Musique, qui avoit plus d'empire sur leur tempérament, que tous les préceptes de la Philosophie.

Le sçavant Cassiodore en donne la raison : C'est, dit-il, qu'ils en ont corrompu le principe ; c'est qu'ils en ont profané l'usage, pour la faire servir au dé-

M

réglement

réglément des passions, ils l'ont rendu l'esclave de l'infamie des plaisirs, ils ne l'ont employée que dans les débauches & dans les festins; enfin, le charme de ses concerts, qui devoit régler les mœurs par la justesse de ses tons, n'a servi qu'à régler les démarches, & n'a plus eu d'autre fonction que celle qu'on lui a laissée dans les dances, à qui la corruption du siècle a donné tant de cours, aussi celle-là même, qui étoit un remède excellent pour guérir l'homme des maladies de l'ame, a perdu toute sa vertu, & n'est plus à présent qu'une sale & honteuse fiction.

C'est à cette dangereuse Musique, qu'il est très important de fermer les oreilles, il ne faut point imiter les navigateurs d'Ulysse, qui, malgré les impétuositez des flots qui les empor-

toient,

toient, & malgré la rapidité du vent, qui souffloit dans leurs voiles, ne laissoient pas de vouloir aller frapper contre les écueils, parce qu'ils y étoient attirés par la voix des Sirennas, & qu'ils aimoient mieux périr, que de ne pas entendre la douceur de leurs concerts; il faut donc faire comme Ulysse, c'est à dire, qu'on doit goûter les plaisirs de la Musique dans tout ce qui sert à la réforme des mœurs, & qu'on doit mesurer tout ce qu'on pense & tout ce qu'on fait par la proportion de ses tons. Si la licence du tems veut montrer d'autres delices dans cette harmonie, il faut fuir le péril de ses concerts; si l'on se fait quelque violence pour n'y pas succomber, c'est une contrainte salutaire. Ulysse se lia au mats de son vaisseau, pour éviter les pièges des Sirennas: sa précaution

M 2

nous

268 LA MORALE
nous doit servir d'exemple ; c'est
une extrême folie de chercher
les plaisirs qui nous font faire
nauffrage.

MAXIME XIV.

*La vie champêtre est pleine
d'agrement.*

REFLEXION.

J'abel demeura sous des ten-
tes au milieu de la campa-
gne , & ce fut lui qui trouva
ce que les Payens ont faussement
attribué à leurs Divinitez

Ce qui fait bien voir que les
monumens de l'antiquité Payen-
ne n'ont aucune apparence de
vérité , & que Jupiter , ni Ce-
rés , n'apprirent point aux hom-
mes la manière de semer , de
seier,

UNIVERSELLE. 269
seier , de fouler , ni de battre le
grain , & qu'ils ne vivoient
point de gland , ni de chair hu-
maine , ainsi qu'on l'a voulu
persuader à la postérité.

Ce Jabel n'imita point Caïn ;
il ne voulut point demeurer dans
une Ville , ni renfermer ceux
qui dépendoient de lui ; cette
manière de vie ne lui parut point
conforme aux loix de la nature ,
il ne comprit pas non plus que
l'on n'y pût trouver la tran-
quillité , qui fait la félicité de
l'homme ; aussi préféra-t-il les
douceurs de la campagne aux tu-
multes d'une Ville , & fit com-
me renaître le même bonheur
dont Caïn avoit voulu priver
les mortels.

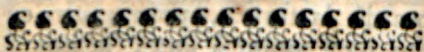
Les Scithes , selon Justin ,
semblent assez avoir suivi les tra-
ces de cet Hébreu , ils n'ont
point de maisons ni de demeu-
res fixes , ils s'occupent sans

cesse à faire paître leur bétail , & menent dans des chariots leurs femmes & leurs enfans ; cette vie champêtre fait , que sans avoir des loix , ils sont naturellement justes. Le larcin est de tous les crimes celui qu'ils punissent avec plus de sévérité , parce que s'il étoit souffert , comme rien n'est gardé , rien ne seroit en sûreté. L'or & l'argent ne sont point le sujet de leurs desirs , ainsi qu'au reste des mortels ; le lait & le miel leur servent de nourriture ; leurs habillemens ne sont point de laine , mais de peaux de bêtes. Cette continence , qui est devenuë parmi eux , une excellente habitude , ne peut donner d'augmentation à l'équité de ces peuples , parce que la justice est inséparable de ceux qui n'ont point d'empressement pour avoir le bien d'autrui : car il est certain que

que l'envie des richesses se trouve toujours où leur usage est en règne ; qu'il seroit à souhaiter que toutes les Nations eussent une semblable modération , & qu'elles n'employassent point tant d'artifice , ou ne se servissent pas de la force , pour ravir ce qui n'est point à eux , la guerre n'auroit point , depuis tant de siècles , desolé l'Univers par le fer & par le feu , elle n'auroit pas tué beaucoup plus d'hommes , que le terme ordinaire qui leur est prescrit , pour quitter la vie.

N'est-ce pas une chose digne de surprise que la nature donne aux Scithes , ce que les Grecs n'ont pû trouver dans la connoissance de la Philosophie , ni dans les préceptes de leurs Sages , & que si l'on compare les mœurs des uns & des autres , ces barbares l'emportèrent de

beaucoup sur des peuples civilisés, tant il est certain, que l'ignorance des vices a plus profité aux Scithes, que la connoissance de la vertu n'a servi aux Grecs.



MAXIME XV.

L'invention de la forge est des les premiers tems du monde, il en est de même des ouvrages de fer & d'airain.

I. REFLEXION.

Tubalcaïn est celui à qui nous devons le secret de fondre les métaux, & d'y graver des figures. Le hazard contribua à cette découverte; car, ayant brûlé des arbrisseaux & des ronces, qui croissoient dans les

les pâturages où étoit son bétail, l'ardeur du feu pénétra la terre & fit dissoudre dans ses veines les métaux qu'elle y renfermoit.

Ils coulèrent selon la route qu'ils se tracèrent par ses pores, alors Tubalcaïn leva les lames, qui s'étoient consolidées par la retraite du feu, & il reconnut que la forme des lieux, par où ces lames avoient passé, y étoit empreinte: de sorte qu'il raisonna, que ces métaux étoient susceptibles des figures.

Joseph nous marque que Tubalcaïn surpassa tous ses frères en grandeur de corps, & qu'il fut très expert dans l'art militaire; en effet, il se rendit redoutable par sa force, & par les armes qu'il forgea de ces métaux.

Mais considérez en même tems, que l'ame de sa valeur, & le motif de ses intentions ne

furent que pour satisfaire au dérèglement de ses passions. Et ce même Auteur nous fait remarquer qu'il perdit tout le mérite de son industrie, parce qu'il ne s'en servit que pour s'enrichir des dépouilles des autres, afin que cette opulence le mît en état de passer sa vie parmi les plaisirs de la débauche.

II. REFLEXION.

IL est donc facile de voir, que dès Adam la manière de remuer la terre, de planter & de battre le bled, d'habiter dans une ville, comme Caïn, & de vivre à la campagne comme Jabel, étoit déjà connue.

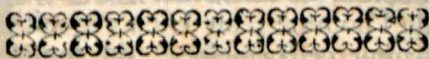
L'Astrologie avoit été enseignée par Adam; la Musique étoit découverte; & l'art de fondre les métaux, & d'y graver

des figures, avoit été trouvé; il falloit conserver aux mortels des inventions si précieuses, & parce qu'Adam avoit prédit qu'il y auroit deux destructions du genre humain: l'une par le feu, & l'autre par le deluge, ses descendants bâtirent deux colonnes, l'une de brique, qui seroit conservée malgré la fureur du feu, & l'autre de pierre, qui demeureroit malgré la violence de l'eau; ils y écrivirent tout ce qui avoit été inventé pour la commodité & pour l'usage des hommes, afin que les Arts & les Sciences ne pussent périr, & que la postérité par ce moyen pût jouir de leur utilité. Joseph, qui nous rapporte cette précaution des enfans d'Adam contre le deluge, ou contre l'incendie, assure, qu'on voyoit encore de son tems dans la Sirie la colonne de pierre qu'ils

M 6 avoient

avoient dressée , pour donner l'immortalité aux productions de leur esprit.

Je veux bien croire qu'il y eut dans cette précaution , pour la conservation des Arts & des Sciences , quelque vûe de l'utilité générale : mais il y avoit beaucoup plus de cet amour propre , qui est si fort attaché à l'homme , il veut forcer les loix de la nature , & comme par son péché il est assujetti à la mort , il ne songe qu'à rendre sa mémoire éternelle , ce dessein n'est point criminel , quand il n'y entre point de cet orgueil du premier des mortels , & lors qu'il est formé par relation à Dieu qui est le principe de la vie.



MAXIME XVI.

L'impureté , pour rendre l'homme plus malheureux , se joignit à l'orgueil , & à l'envie.

REFLEXION.

Adam avoit commencé de déplaire à Dieu par son orgueil , qui fit naître sa desobéissance ; Caïn par l'envie qu'il eut contre Abel répandit le sang innocent , & fut le premier homicide du monde : & la postérité de Seth s'étant alliée avec celle de Caïn , les enfans de Dieu furent ainsi mêlez avec les enfans des hommes.

Ce mélange odieux remplit toute la terre de corruption , & comme il avoit été fait pour obéir

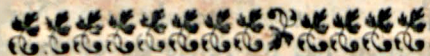
obéir à la convoitise , le cœur de l'homme , où Dieu régnoit , bannit ce principe , de toutes les vertus , pour y recevoir le pouvoir tyrannique du Démon.

Ce fut donc avec justice que Dieu abregea la vie de l'homme ; le fils ne vécut plus si long tems que ses pères , & ce fut une marque de la colère du Ciel , qui récompense par de longues années ceux qui suivent ses préceptes , ainsi qu'il est promis à ceux qui rendent à leurs parens l'honneur qui est dû à leur caractère.

On peut trouver ici le sujet d'une excellente morale. N'y voit-on pas , que les plaisirs criminels de l'amour donnent la mort à l'homme ? Quiconque s'attache à la fureur de cette passion , travaille à finir sa course , il goûte des délices qui le tuent , il se trace un chemin , qu'il

qu'il croit être de roses , & qui le conduit au tombeau. Ne sçait-il pas les suites de ce dangereux dérèglement ; le corps s'y affoiblit , il y trouve toutes sortes de maladies , & les facultez de l'ame s'y abrutissent , parce qu'elle devient alors l'esclave du corps , & que par leur alliance mutuelle elle est forcée d'obéir , elle qui est née pour lui commander.





MAXIME XVII.

*Les péchez des hommes forcèrent
Dieu de les punir par un de-
luge universel.*

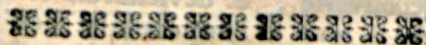
REFLEXION.

C'Est en vain que les Physiciens veulent attribuer la cause du deluge universel aux influences de certaines constellations humides, lors qu'elles sont jointes à des Signes pluvieux, il est naturellement impossible, que toute la terre soit tellement inondée par les eaux, qu'elles surmontent de quinze coudées les plus hautes montagnes, ainsi que le marque l'Ecriture Sainte.

Si

Si une partie de la terre, à ce que dit Aristote dans son second Livre des Météores, étoit toute cachée sous les flots de la mer; l'autre, sans doute, seroit découverte, & deviendroit sèche: mais si l'on consulte les Loix de la nature, elle ne peut être entièrement submergée, sans une cause supérieure & inconnue; aussi le Texte Sacré fait voir que pour punir les hommes, Dieu fit ouvrir les cataraetes du Ciel, & qu'il couvrit la terre des eaux de la mer, qui furent les causes matérielles & secondes du deluge: mais il ne faut point chercher ailleurs, que dans la colère de cet Estre suprême la cause efficiente & première de cette inondation générale; il se peut bien faire que quelques Pais peuvent être abîmez par les eaux, ou embrarez par le feu, selon la conjonction des

des Planetes, mais toute la terre entière ne scauroit être ravagée, si la main puissante de celui qui préside à tout, ne force les élémens de lui obéir.



MAXIME XVIII.

L'usage du vin est bon, c'est le sentiment de l'Oracle des Sages, mais il faut qu'il soit modéré, son excès est très dangereux.

I. REFLEXION.

L n'y a rien de si violent que le vin, quand il est pris avec excès; il rompit les nœuds de l'amitié la plus solide par la fureur où il nous jette; il fait tremper les mains dans le sang que nous chérissions le plus; il découvre le secret, dont la révélation

vélation donne la mort; il trouble l'esprit; il abrutit les facultez de l'ame, & rend le corps sujet à toutes sortes de maladies.

Aléxandre, qui s'abandonna aux charmes furieux du vin, devint de conquérant un homicide. Antoine, qui avoit de grandes qualitez, périt, pour s'être adonné au vice; & Loth força la nature dans le crime qu'il commit avec ses propres filles; aussi parmi les Egyptiens les Prêtres, qui étoient consacrez au Soleil dans la ville d'Helionpolis, n'osoient porter de vin dans le Temple. L'usage de cette liqueur étoit permis aux autres Sacrificateurs, mais avec beaucoup de retenue; & il y avoit plusieurs cérémonies, où il leur étoit tout à fait interdit, & particulièrement lors qu'ils enseignoient les mystères de leur

Théo.

Théologie, & les secrets de la Philosophie. Les Rois mêmes sçavoient quelle mesure de vin ils devoient boire ce qui leur étoit limité par les préceptes de leur Religion : car avant Psammeticus, ils ne goûtoient point de cette liqueur, & ne profroient point aux Dieux, parce qu'ils prétendoient qu'elle leur étoit désagréable.

Solon vouloit qu'un Prince fût puni de mort, lors qu'il étoit surpris accablé de vin ; & Pittacus le condamnoit à une double amende. Saint Ambroise assure, qu'un homme yvre n'est plus cet homme raisonnable, que Dieu a créé, & qu'il n'y a point de différence entre les cris qu'il jette, & les hennissemens d'un cheval.

Il y a pourtant des Nations, qui se sont fait une habitude de la débauche du vin ; & Plutarque

que observe, qu'elle étoit tellement en règne du tems d'Alexandre le grand, que dans un souper qu'il donna à ses Capitaines, il y proposa un prix à ceux qui boiroient davantage. Promachus fut le héros de cette débauche, & quatre brocs de vin qu'il vida, lui donnèrent la victoire avec la couronne d'or qu'il remporta, qui fut estimée dix-huit cens livres de notre monnoye ; il est vrai qu'il ne profita pas de sa récompense, car trois jours après il mourut de cet excès : sa mort fut suivie de celle de quarante-un de ceux qui lui avoient contesté la fausse gloire de cet infame combat.



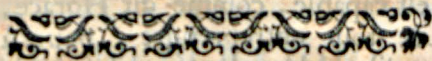
II. REFLEXION.

JE ne sçaurois souffrir l'indulgence de Platon, qui permettoit l'excès du vin dans la fête de Bacchus, comme si ce vice pouvoit jamais avoir de spécieux prétexte. Je n'approuve point non plus, que Sénèque ait avancé, qu'on pouvoit s'enivrer quelquefois pour noyer son chagrin. N'y a-t-il pas des occupations vertueuses capables de bannir la mélancolie; il avoit sans doute une fort méchante opinion de la Philosophie Stoïque, puis qu'il ne cherchoit pas dans les préceptes des remèdes contre la tristesse.

Il est ridicule de dire qu'il y a de certaines habitudes tellement enracinées, qu'il est difficile de les arracher. L'homme est

est capable, comme dit Horace, de tout entreprendre, pourvû qu'il ait la volonté; il faut de l'application, je l'avouë; il faut se faire violence, il est vrai: mais si l'on persévère à dompter son tempérament, si l'on examine la laideur du vice, qui nous entraîne à son penchant, si l'on réfléchit sur les maux dont il nous peut affliger, si nous considérons bien toutes les suites fâcheuses qui suivent les prétendus plaisirs que l'on y trouve, il est certain que nous triompherons; & je connois des personnes qui ont aimé passionnément le vin, & qui néanmoins se sont défaits d'une habitude qui est aussi brutale, qu'elle est dangereuse au corps, à l'ame, & à la société civile.





MAXIME XIX.

*L'Orgueil n'a jamais été sans
punition.*

I. REFLEXION.

UN Poëte profane nous donne une excellente idée du téméraire, qui voulut inspirer aux hommes le dessein d'élever une tour, dont la hauteur prodigieuse les pût dérober à la colère d'un Dieu irrité : Nous avons l'insolence, dit-il, d'oser attaquer la Divinité jusques dans le Ciel, qui est son Trône; & la multitude de nos crimes fait que nous ne lui donnons pas le tems de faire reposer son foudre; c'est le dessein qu'eut Nembrot,

ou

ou Nabot, selon Joseph, il osa jeter les fondemens de cette tour, qu'il prétendoit pouvoir servir d'azile aux hommes pour l'impunité de leurs offenses : Mais y a-t-il de l'apparence que son opinion fût raisonnable, ce petit fils de Noé, qui avoit une tradition certaine du deluge, pouvoit-il douter de la puissance de Dieu ? Quelque élévation qu'eut l'insolent édifice qu'il entreprit, étoit-il à l'abri de la colère du Ciel; & si les eaux étoient impuissantes pour détruire ce monument de l'impiété de Nembrot, ce même Ciel manquoit-il de foudre pour le réduire en cendre ?

Il est donc plus vrai-semblable qu'il persuada aux hommes que cette tour les sauveroit de l'inondation des eaux, & que ceux qui donnoient dans les pièges qu'il tendoit à leur liberté, ne

N voyoient

290 LA MORALE
voyoient pas , que ce n'étoit en
fiât que pour les soumettre à
son pouvoir tyrannique : car su-
posé que la terre eût été abîmée
par un nouveau deluge , cette
tour étoit incapable de donner
une retraite à tous les hom-
mes. Mais comme dit fort bien
l'Ecriture Sainte , Nembrot fut
puissant & redoutable , il régna
sur plusieurs Peuples au Pais de
Sennaar , il traita avec la derniè-
re cruauté ceux qu'il avoit assu-
jettis ; aussi Moïse l'appelle fort
& robuste , & Comestor prétend
qu'il avoit dix coudées de haut.

Il fut le Saturne des Anciens
& fonda Babilonne , la grandeur
de cette Ville étoit autrefois si
prodigieuse , qu'Aristote assure ,
qu'une partie de la Ville ayant
été prise , l'autre n'en sçavoit pas
encore la nouvelle ; ses murail-
les étoient si larges , que six cha-
riots y couroient sans se toucher ;
elle

UNIVERSELLE. 291
elle avoit cent portes d'airain ,
& des Jardins suspendus en l'air ,
Semiramis veuve de Ninus , aus-
si-bien que Nabucodonosor , la
rendirent une des merveilles du
monde.

Nembrot parmi les hommes
fut le premier idolâtre , il quitta
le culte du vrai Dieu , & força
ses sujets d'adorer le feu. C'est ,
ce me semble , la raison pour la-
quelle cet élément fut consacré
chez les Chaldéens , les Medes ,
les Assyriens , & les Perses.

II. REFLEXION.

C'Est en vain que l'amour
propre de l'homme lui don-
ne de l'orgueil , tout ce qu'il
médite dans les sentimens de su-
perbe , qu'il lui inspire , doit de-
venir le jouet du vent , lors que
Dieu s'y oppose : sa témérité ne
lui

lui attire que de la honte, & de la confusion; aussi comme dit excellemment Saint Augustin, Nembrot excitoit ceux qu'il tenoit dans l'esclavage de bâtir une tour, qui pût s'opposer aux effets de la Puissance divine, c'étoit un dessein qui marquoit l'insolence de son orgueil. Ce fut donc avec justice que sa méchante intention fut punie, quoi qu'elle n'eût pas de succès. Sçavez-vous le genre de peine qui lui fut imposé? Le pouvoir de ce lui qui commande, répond ce Père de l'Eglise, dépend de la langue, ce fut dans cette partie que sa présomption fut châtiée, afin que celui qui n'avoit pas voulu obéir à Dieu, ne fut point entendu des hommes, quoi qu'il voulut leur commander.

Cette conspiration, qui portoit ses attentats jusques contre le Maître de l'Univers, fut dissu-

péc

pée par la confusion des Langues, parce que l'ouvrier, qui ne pouvoit entendre les expressions d'un autre ouvrier, se séparoit d'avec lui, & ne faisoit point de société, qu'avec ceux, dont le discours lui étoit intelligible. Cette distinction des Langues fit la division des Nations; elles se dispersèrent sur la terre, selon qu'il plut à Dieu, qui fit ce grand miracle, pour faire craindre sa puissance, & pour nous donner une parfaite idée, que les moyens dont il se sert pour la punition des coupables, sont quelquefois incompréhensibles aux hommes, quoi qu'ils ayent du rapport à leurs crimes.

Nembrot fonda donc l'Empire des Babyloniens, & puis que nous trouvons l'occasion de parler de ces Peuples, disons quelque chose de ce qu'ils avoient

294 LA MORALE
de plus considérable , ou pour
mieux dire de plus extraordi-
naire dans leurs mœurs.

III. REFLEXION.

IL est certain que la tyrannie
est toujours précédée de l'im-
piété ; & celui qui a étouffé
dans son cœur les sentimens que
la nature inspire touchant la
Divinité, est incapable d'y con-
server aucun mouvement d'ami-
tié pour les hommes ; il suit
aveuglement tout ce que lui
dicte son orgueil. C'est donc
sans s'étonner, qu'il faut regar-
der Nembrot attaquer la puis-
sance de Dieu, par cette tour
qu'il fit bâtir, & que l'on ne
doit point ensuite être surpris
s'il se rendit la terreur des hom-
mes, qu'il assujettit sous l'escla-
vage de sa tyrannie.

La

UNIVERSELLE. 295

La première & la plus rigou-
reuse Loi qu'il leur imposa, fut
de leur défendre le culte d'un
Dieu invisible : mais que toute
la nature reconnoissoit dans la
production merveilleuse des ou-
vrages différens de l'Univers,
& de ne reconnoître point d'au-
tre Divinité que le teu, qu'ils
devoient adorer, à cause, peut-
être, que cet élément furieux
avoit de la conformité avec la
violence de ses actions.

Cet ordre impie fit gémir
les plus sages du Peuple : mais
comme la corruption s'insinuoit
facilement, & que le dérégle-
ment des mœurs fait mépriser
les conseils de la raison, qui la
plupart du tems étant emportée
par la rapidité du tempérament,
fait souvent naufrage, & s'ap-
plaudit jusques dans le précipi-
ce, presque tous les Babylo-
niens imitèrent l'impiété de leur

N 4

Prin.

Prince. Le vrai Dieu n'y fut plus adoré ; le Feu eut des Temples & des Autels , de sorte que sous la figure de cet élément le Démon triompha de l'Erreur des hommes, & devint leur Dieu & leur ennemi tout ensemble.

Que cet Ange Apostat se servit utilement de la puissance de cette Divinité ! Ces Peuples aveuglez n'eurent pas plutôt adoré le Feu , que le feu de la concupiscence s'empara de leur cœur , & par un malheur extrême , ils crurent être obligez d'obéir aux mouvemens de cette incendie , & cette obéissance qui les rendoit criminels , passa chez eux pour une suite des mystères de leur nouveau culte.

Ce fut alors qu'ils se plongèrent tout à fait dans les délices des sens , qu'ils s'abandonnèrent

à l'excès du vin , & qu'ils pratiquèrent dans leurs débauches tout ce qu'il y avoit de plus infame , & bien loin d'avoir cette furieuse jalousie qu'ont tous les Orientaux , ils permettoient aux étrangers toute sorte de commerce avec leurs femmes.

IV. REFLEXION.

JE ne sçai ce que l'on pourroit dire sur la coutume qu'ils avoient de prostituer pour de l'argent les plus belles de leurs filles , & d'employer ensuite cet argent à marier les autres , à qui la nature avoit refusé ce merveilleux avantage : mais n'y avoit-il pas en cela une furieuse injustice , de sacrifier ce qui méritoit l'attaché d'un homme raisonnable & plein de mérite ? Falloit-il que la beauté , qui est un petit miracle

dans le genre humain, fût punie de ses charmes? Et falloit-il qu'une fille trouvât la consolation de sa laideur dans l'outrage qui étoit fait à son propre sang?

Il se peut faire aussi que le dérèglement où vivoient ces Peuples, ne leur faisoit point regarder cette prostitution comme un affront, puis qu'ils permettoient la même chose à leurs femmes; & qu'ainsi parmi cette licence criminelle des plaisirs, celles qui étoient sans beauté étoient entièrement méprisées, si l'argent, qui de tout tems a triomphé, n'eût réparé leur manque de mérite.

V. REFLEXION.

Polidore & Strabon disent qu'ils avoient une coutume, qui, ce me semble, n'étoit pas

pas si mauvaise: il n'y avoit personne parmi eux qui fit profession de la Médecine; ils portoient seulement les malades dans un lieu public, où ceux qui avoient eu les mêmes maladies, étoient obligez par la Loi de les aller voir, & de leur enseigner les remèdes qui les avoient guéris. On ne dit point la raison de cette coutume, si c'étoit que l'ignorance régnoit parmi ces Peuples, ou si les Médecins n'y avoient pas conservé leur profession dans son premier lustre: car il est certain que la Médecine est la connoissance du corps humain, aussi-bien que de la diversité des maladies qui l'affligent, des remèdes qui y sont propres, & de la vertu des simples, ou comme disent ses Panégyristes, un don du Ciel: aussi l'on a bâti des Temples à ceux qui y ont excellé, comme Apollon: car de

dire, selon les fables des Grecs, qu'il en fut l'Auteur; c'est contester la vérité, qui veut, qu'Adam, comme un véritable Philosophe, ait laissé à la postérité la connoissance des sciences, qui sont venues jusqu'à nous par des moyens differens.

Quelle estime n'a-t-on point fait dans l'Histoire de Chiron, de Machaona, de Podalirius, d'Hipocrate & de Galien. L'antiquité nous fait voir des Rois, qui ont fait gloire de professer cette science; ainsi que Sabor, & Giges chez les Médes, Sabel chez les Arabes, Mitridates chez les Perses & les Egyptiens, & Avicenne Prince de Cordouë; c'est ce qui fait que les fameux partisans de cet Art ont dit que la santé étoit dûë à la bonté de Dieu, que la nature en étoit l'instrument, mais que le Médecin étoit le Ministre de

de l'un & de l'autre; les Prêtres parmi les Egyptiens devoient sçavoir la Médecine, la Musique, & leur Théologie; il falloit que ces Peuples eussent de grands talens pour les Sciences, la Médecine, & la Musique, sont chacune si vastes dans leurs connoissances, qu'il faudroit plus que la vie d'un homme, pour acquérir l'une des deux; cependant il falloit que les Egyptiens eussent de grandes idées de cet Art, puis qu'ils ne le vouloient confier qu'aux Ministres de leurs Dieux, qui devoient aussi sçavoir la Musique. N'étoit-ce pas pour faire comprendre que l'esprit de l'homme ne pouvoit rien de lui-même, s'il n'étoit inspiré par cette harmonie, qu'ils reconnoissent faire agir le Ciel & la Terre, & que la Médecine étant un don du Ciel, il falloit par leur moyen implorer des

des Dieux le retour de sa santé.

Cependant, si les Médecins ont aquis une grande réputation dans les Siècles passez, ils ont beaucoup perdu de ce premier éclat, si l'on en croit leurs ennemis: ce que l'on rapporte de l'Empereur Adrien, est assez fort pour faire douter de leur sçavoir, ou pour en avoir une grande défiance: car ce Prince répétoit souvent, qu'une consultation de Médecins tuoit plus de Princes que la mort même.

Il faut en effet que ce grand Art soit bien déchû, il n'y a plus d'Esculape; Hipocrate & Gallie ne sont plus que dans la mémoire des hommes, qui ont donné tel sens qu'ils ont voulu à leurs décisions & à leurs dogmes: de manière que la vie d'un malade dépend assez souvent de la bonne ou de la mauvaise interprétation de quelque pas-

passage, & peut-être aussi de l'entêtement de ceux qui consultent sur la maladie: car pour écouter trop les sentimens de l'amour propre, ils se plaisent beaucoup plus à soutenir en de beaux termes la diversité de leurs avis, qu'à dire quelque chose sur la véritable cause de ce qui tourmente le malade; il est pourtant certain que la belle Latinité n'a jamais charmé la douleur, ni guéri le mal: néanmoins c'est l'usage de bien dire, il ne sera pas aboli dans nôtre Siècle: aussi ne tombe-t-on plus d'accord de ce que disoit Hipocrate dans une de ses Lettres, que la Médecine étoit un présent des Cieux, & que par cette raison il n'en avoit jamais voulu tirer aucun salaire.

Cela n'empêche pas qu'il n'y ait de fort habiles Médecins, dont la science & le mérite sont con-

304 LA MORALE
connus, & qui sans doute s'appliqueroient davantage, s'ils étoient secourus pour pousser leurs découvertes, & c'est là où les Rois & les Princes devroient faire éclater leur magnificence, ils s'occupent à bâtir des Villes pour rendre leur nom célèbre, ils en fortifient d'autres pour se rendre formidables à leurs voisins, ils font faire des chemins Royaux, ils font élever des Palais admirables, ils prodiguent l'or & l'argent, & négligent ce qui regarde leur santé, qui est le principal de la vie? Qu'ils se souviennent de ce qui vient d'être dit plus haut de l'Empereur Adrien, s'ils donnoient le tiers de leur revenu, ne seroit-il pas encore utilement employé, puis que ce seroit pour travailler à se garantir d'une mort précipitée: car il est certain que pour faire des découvertes,

UNIVERSELLE. 305
couvertes, il faut du tems & de la dépense, & si depuis Hippocrate, & les fameux Médecins qui ont paru, on s'étoit appliqué à la connoissance des simples, qui est sans doute une des principales parties de la Médecine, qu'on eût recherché la cause des maladies, & qu'on eût été éclairci pourquoi le même mal n'est pas guéri par le même remède en diverses personnes: sans doute que l'on ne verroit pas tant de morts précipitées.





MAXIME XX.

Le succès du combat ne dépend pas toujours du nombre, ni de la valeur, il y faut de la conduite; le stratagème & le bonheur donnent souvent la victoire.

REFLEXION.

ABRAMAH sçut que Loth avoit été pris avec les Sodomites, qui avoient été défaits en bataille par les Assyriens, il résolut de le tirer de l'esclavage, & il l'entreprit avec tant d'adresse, qu'ayant mis en déroute les ennemis, il delivra son neveu: ainsi, dit Joseph, ce n'est point la multitude, ni la force, qui font quelquefois vaincre,

vaincre, Abraham n'avoit que trois cens de ses domestiques, & quelques esclaves, néanmoins il eut tout l'avantage du combat.

C'est une vérité, qui est confirmée dans toutes les Histoires; les Gaulois ne cédoient point en valeur aux Romains, ils sçavoient affronter la mort dans les combats. Quel spectacle affreux & merveilleux tout ensemble, que de voir ces fiers Peuples aller aux coups tous nuds & attaquer avec hardiesse des ennemis, qui étoient armez depuis les pieds jusqu'à la tête; César néanmoins les assujettit, parce qu'il se servit de l'adresse & de la ruse, qu'il sema de la division parmi eux, & qu'il employa leur valeur pour se détruire eux-mêmes. Si Vercingetorix eût eu autant d'éloquence que ce tiran des Romains, & qu'il eût été com-

comme lui son propre Historien, sa valeur & sa conduite, quoi que malheureuse, n'auroit-elle pas eu les éloges de la postérité.

Xerxes épouvanta la Grèce avec un million d'hommes, mais il ne leur donna que de la peur, il n'exécuta rien de proportionné à la multitude de ses soldats, sa retraite au contraire fut pleine d'infamie. Darius fit marcher sous les enseignes toutes les Nations différentes de ses Royaumes, & cependant Alexandre avec trente mille Macédoniens le battit toujours & se rendit maître de son Empire.

Si les Parthes vainquirent les Romains, & si Surena triompha de Crassus, le stratagème y eut beaucoup de part, & la conduite précipitée de ce dernier, qui se rendit aux pressantes sollicitations de son fils, qui vou-

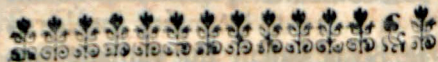
loit

loit combattre, contribua autant à la perte de l'Armée, que la ruse & la valeur du vaillant Surena.

Ce Chef, qui sous une beauté charmante étoit plus fier & plus redoutable, que le Dieu de la guerre, voyant l'ardeur inconsidérée de ses ennemis, leur cacha adroitement le nombre de ses soldats par des couvertures & des peaux, qu'il leur fit mettre sur leurs armes, de crainte que leur éclat ne trahît son dessein; aussi les Romains ne connurent leur erreur, que lors qu'ils furent à la portée des flèches, & dans un tems que cette faute ne se pouvoit plus réparer.



MA.



MAXIME XXI.

L'ingratitude a régné dès la naissance du monde : la téméraire Agar nous est un témoin de cette vérité.

I. REFLEXION.

AGar ayant été donnée à Abraham par sa propre femme, s'enorgueillit, parce qu'elle se sentit en état de donner à ce Patriarche une postérité; elle paya d'ingratitude sa bienfaitrice; aussi le même Abraham l'abandonna à la juste colère de Sara, & elle fut contrainte de s'enfuir, pour ôter la punition de sa faute.

Cet exemple doit confondre

ces monstres de nature, chez qui les bien-faits se perdent, ainsi que cette eau du tonneau des Danaïdes, les ingrats ont été détestez de tout tems: mais jamais, dit Sénèque, les Loix ne les ont condamnés, si ce n'est dans la Macedoine.

Il est pourtant certain que selon Xenophon on punissoit sévèrement chez les Perses le crime d'ingratitude; les Egyptiens avoient fait des Loix contre les ingrats; les Athéniens les avoient imitez, & du tems de Claudius & de Néron, il avoit été ordonné, que celui qui auroit été ingrat envers le maître qui l'auroit affranchi, seroit tout de nouveau réduit à la servitude.

C'étoient néanmoins de belles chimères que ces Loix, jamais Peuples n'eurent plus d'ingratitude, que les Grecs, ni que les Romains; les uns firent pé-

312 LA MORALE
rir les plus grands Capitaines
de la Grèce, & les plus illustres
Philosophes, Aristide, Pho-
cion, Socrate, Miltiades, &
Themistoclès; & les autres ne
traitèrent pas mieux, Coriolan,
Camille, Marcellus, & les Grac-
ques.

La reconnoissance est la mère
de toutes les vertus, parce qu'elle
fait naître la piété envers Dieu,
qu'elle inspire de l'amour pour
les parens, qu'elle fait naître le
zele que l'on a pour sa Pa-
trie, qu'elle donne du respect
pour ceux qui ont eu le soin
de notre éducation, & qu'elle
établit les beaux nœuds de l'a-
mitié. Et l'ingratitude, selon
Cicéron, & dans la pensée de
tous les gens raisonnables, est la
source de tous les vices.

L'homme ingrat est capable
de perfidie, d'ambition, de haine,
d'avarice, de cruauté, de ven-

UNIVERSELLE. 313
vengeance, & d'envie. Imagi-
nez-vous tout ce qu'il y a de
plus criminel, il peut le pen-
ser; & il l'exécute avec un plai-
sir extrême, pour aller à ses
fins.

II. REFLEXION.

LA Macedoine nous fournit
un étrange exemple de cet-
te vérité, mais elle nous en fait
voir un admirable dans la justi-
ce de Philippe.

Ce Prince avoit dans son Ar-
mée un soldat d'une valeur ex-
traordinaire, & qui s'étoit signa-
lé dans mille occasions périlleu-
ses, plus il se rendoit fameux
par ses actions, & plus Philip-
pe, qui sçavoit parfaitement bien
l'art de former un homme au
métier de la guerre, l'exposoit
aux coups, pour augmenter sa
O fier.

herté & sa hardiesse, en le récompensant toujours à proportion de son mérite; le même soldat s'étant sauvé du naufrage d'un vaisseau où il étoit, fut retiré presque mourant & tout nud par un Macédonien, à qui l'état pitoyable du soldat avoit donné de la compassion.

Cet homme généreux lui céda son lit, il s'appliqua à le soigner comme son propre fils, & il lui donna tout ce qui lui étoit nécessaire; lors que le soldat fut remis de sa disgrâce, il prit congé de son hôte: mais en lui disant adieu, l'hôte répétoit souvent ces paroles à ce soldat pour lui servir de leçon: Je ne serai point ingrat, & je donnerai des marques de ma reconnaissance, pourvu que je puisse me rendre auprès de mon Prince.

Ce soldat arriva enfin à la Cour de Philippe, il lui rendit com.

compte de son infortune, mais il oublia de lui parler de l'humanité de son hôte. Le Prince plaignant son malheur, lui donna la hardiesse de lui demander, pour le consoler de sa disgrâce, l'héritage d'un certain Macédonien, qui n'auroit pas de l'horreur de cette action, puis que ce Macédonien étoit le même homme qui l'avoit traité avec tant de charité, & sans lequel il auroit perdu la vie.

Cette grâce lui fut accordée; il s'alla mettre en possession du bien de celui qui l'avoit tiré des bras de la mort, & dépouilla avec la dernière inhumanité un homme, pour lequel il étoit obligé de se sacrifier; la misère où ce malheureux se vit réduit, fit qu'il écrivit à Philippe la vérité de tout ce qui s'étoit passé à l'égard du soldat.

Ce sage Roi eut tant d'hor-

reur de l'ingratitude de ce cruel procédé, qu'il remit le Macédonien dans tous ses biens, & fit flétrir le soldat d'un fer chaud.

III. REFLEXION.

POLIBE nous marque que les Tribuns forçoient les soldats qui devoient la vie à leurs compagnons, de leur mettre la couronne civique sur la tête, s'ils ne le vouloient pas faire de leur bon gré; ils étoient obligez de leur porter le même honneur, qu'à ceux qui leur avoient donné la vie; & Tite-Live rapporte dans son Histoire, que Quintus Terentius Culleo, qui avoit été fait prisonnier par les Cartaginois, suivit avec un chapeau sur sa tête le char de Scipion l'Africain, & que par une jus-

te

te reconnoissance il aima & respecta, tant qu'il vécut, celui à qui il étoit redevable de la liberté.

Senèque rapporte, que Rufus, dont la famille étoit Patricienne, ayant souhaité dans le transport de la débauche, que jamais César ne revint de l'expédition qu'il avoit entreprise, fut le lendemain averti par son esclave du péril où il s'étoit jeté: car, quoi que César ne fût pas encore Empereur, le Triumvirat dont il étoit honoré, lui donnoit le même pouvoir.

Il étoit donc difficile que la bassesse des flatteurs, qui régnoit alors, ne fît pas découvrir à César cette malheureuse imprécation: Croyez-moi, dit ce fidèle esclave à son maître dans l'embaras où il le voyoit, prévenez les délateurs, allez vous accuser vous-même, & re-

O 3

jcttez

jetez tout vôtre crime sur la violence du vin qui vous a fait parler avec tant d'indiscretion.

Rufus suivit ce conseil, alla trouver César & lui protesta, que c'étoit avec un sens rassis & du meilleur de son cœur, qu'il souhaitoit que la même imprécation qu'il avoit faite contre lui retombât sur sa tête, & sur celle des siens.

Cet aveu lui fit accorder le pardon de sa faute, & il en fut quitte pour une amende fort légère; aussi pour donner des marques de reconnoissance à celui qui lui avoit sauvé la vie par la sagesse de son conseil, il l'affranchit dès qu'il fut hors de péril; & César même fut tellement charmé de l'action de Pésclave, qu'il remit en sa faveur à Rufus l'argent, auquel il avoit été condamné.

IV. REFLEXION.

N'Est-ce pas une honte aux hommes de voir que les animaux privez de raison, leur apprennent qu'il faut avoir de la reconnoissance des bien-faits; celle des chiens n'est-elle pas admirable, puis qu'on en a vû qui n'ont point abandonné leurs maîtres dans le péril, qu'ils les ont soulagez, qu'ils les ont nourris, & que les ayant accompagnés jusques dans le tombeau, ils n'ont pû survivre à leur perte.

Centactus Galleta ayant tué Antiochus, se jeta sur son cheval, après s'être saisi de la bride: mais ce fidele animal reconnoissant que c'étoit le meurtrier de son maître, prit sa course avec une telle furie, qu'il se

précipita contre un rocher , & aima mieux perdre la vie , que de ne pas vanger la mort d'Antiochus par celle de Galleta , qui la perdit dans cet effort.

Cardan rapporte qu'en Egipte , un des petits d'une vipère privée , ayant tué le fils de la maison où elle demouroit , elle en conçut une telle indignation , que ne sçachant apparemment quel étoit le coupable , elle vangea cette mort par celle de tous les petits , & qu'ensuite elle s'enfuit & ne parut jamais.



MA.



MAXIME XXII.

La sepulture est due à tous les hommes.

I. REFLEXION.

LA coutume de mettre les morts en terre est ancienne ; Abraham acheta d'Ephron un champ pour y déposer le cadavre de Sara ; c'est ce qui nous fait voir que cette coutume est établie dès la naissance du monde , & que les premiers hommes qui sçavoient que la terre avoit prêté sa poussière pour les former , devoit les reprendre après leur mort ; aussi Cicéron dit que Xenophon rapporte , que Cyrus fut mis en terre , & qu'il étoit juste que la mère de

O 5

tous.

340 LA MORALE
tous les mortels les reçût dans
son sein, & que cette coutume
étoit très ancienne.

Elle fut observée à l'égard de
Numa, quand il eut quitté la
vie, de même qu'envers tous
ceux de la famille Cornélienne,
dont Scilla fut le premier, qui
ordonna que son corps fût brû-
lé, parce qu'apparemment il
craignit d'être traité avec la mê-
me indignité qu'il avoit eu pour
Marius, dont il fit jetter les os
d'une façon tout à fait inhumai-
ne.

Les Egyptiens méprisoient de
bâtir de somptueux édifices ;
mais ils étoient magnifiques dans
les tombeaux, qu'ils élevoient
à la mémoire de ceux qui étoient
morts, ils disoient qu'une sim-
ple maison suffisoit à l'homme,
parce que sa vie étoit de peu de
durée, mais que le sepulcre,
qui renfermoit ses dépouilles
pour

UNIVERSELLE. 341
pour l'éternité, devoit avoir
quelque chose qui méritât la vé-
nération de tous les Siècles.

Solon défendit par ses Loix
d'employer plus de dix hom-
mes pour la construction d'un
sepulcre, & il ordonna que le
mort seroit levé & enterré aux
dépens du public, & que celui
qui seroit son éloge, ne seroit
point choisi par ses parens, mais
seulement par les Magistrats.

Demetrius, pour s'opposer à
la vanité des sepulcres, voulut
qu'ils fussent achevez avant que
le jour parût. L'on remarque
néanmoins qu'il fut employé plus
de tems à la construction de
celui d'Isocrate, & que l'on y
avoit gravé pour symbole un
Belier & une Sirenne, & l'on
admiroit sur la table du monu-
ment le rare ouvrage, qui re-
présentoit les Poètes & les Maî-
tres que cet Orateur avoit eu.

& particulièrement le Philosophe Gorgias que l'on avoit mis proche de lui, regardant une sphère avec application.

Platon ne vouloit point que les sepulchres se fissent dans un champ fertile & qui pût servir. Il faut, disoit-il, que le lieu qui doit recevoir un corps mort, ne soit propre qu'à cela, & que les vivans n'en reçoivent aucune incommodité : car ceux qui vivent, & beaucoup moins les morts, ne doivent point empêcher la terre de produire les effets de sa fécondité ; il ne vouloit pas non plus, que l'on employât plus de cinq jours, ni plus de cinq hommes au travail d'un monument, & il ordonnoit que les pierres n'eussent pas d'autre grandeur, que celle qu'il falloit pour mettre quatre Vers héroïques à la louange du défunt.

Ap

Appian remarque que la raison qui obligea les plus puissans de Rome de s'opposer à la Loi qui fut faite du tems de Coriolan pour la division des terres, c'est parce qu'ils crurent qu'il y avoit une espèce d'impiété, d'abandonner à des étrangers les monumens de leurs ancêtres, quoi que néanmoins Pomponius assure qu'il étoit toujours permis aux anciens possesseurs des terres, où étoient les tombeaux de leurs pères, d'y aller, quand la piété les y portoit.

C'est une marque que les sepulchres ont toujours été dans les champs ; & Vulprien rapporte, que l'Empereur Adrien condamna en une amende de 40. pièces d'or celui qui auroit fait bâtir un tombeau dans la Ville, que les Magistrats qui l'avoient souffert payeroient la même somme, & que ce lieu seroit ven-

du

du & le corps du mort transféré ailleurs.

Cependant, il semble que Trajan ait été le seul enterré dans la place publique de Rome. Plutarque dit, que cette grace fut accordée aux grands Capitaines & à leurs descendans : mais par la suite, sous le Consulat de Duellius, le Senat défendit que cela ne se fît plus à l'avenir : & néanmoins les Empereurs & les Vestales conservèrent toujours dans la Ville le droit de sepulture.

Les tombeaux des Rois de Perse étoient dans une montagne qui étoit du côté de l'Orient, & qui s'appelloit la Royale ; il y avoit dans son milieu des lieux qui étoient cavez pour les y mettre ; & sans y monter on y élevoit avec une machine les corps de ces Princes.

Les Egiptiens embaumoient les

les corps, de ceux qui mourroient ; les Perses appliquoient sur eux de la cire qui étoit tellement vive, qu'ils se conservoient un grand espace de tems ; les Mages ne les entévelissoient point qu'ils n'eussent été déchirez des bêtes ; les Assyriens dressoient dans les marêts les tombeaux de leurs Rois, & d'autres mettoient dans des urnes les cendres de ceux qui avoient été brûlez. Ainsi l'Empereur Severe étant dans la grande Bretagne se fit apporter celle qui devoit renfermer le reste de ses dépouilles, & la prenant entre ses mains, il s'écria : Tu contiendras un homme que le monde entier n'a pû contenir.

Il y a des Nations qui ont tellement estimé la sepulture, qu'ils l'ont achetée des tyrans qui les ont assujettis ; il y en a d'autres, qui à la veille du combat se

se sont attachez au bras le nom de leurs ancêtres, afin qu'étant morts, ils fussent tôt ou tard reconnus, pour être mis dans les tombeaux de leurs pères; & de tout tems les monumens des morts ont été sacréz, il y avoit une peine très sévère contre ceux qui avoient violé le bucher, ou rompu une colombe du sepulcre.

Les Atheniens condamnoient à la mort le Capitaine, qui n'avoit pas fait dresser à la mémoire d'un soldat qui avoit été tué pour la Patrie, un monument digne de sa valeur. A Sparte, le corps mort d'un homme étoit revêtu de pourpre, & couvert de teuilles d'olivier, & il n'étoit pas permis que les Vers, qui composoient son Epitaphe, marquassent son nom, s'il n'avoit perdu la vie contre les ennemis de l'Etat. Les Macédo-

niens

niens n'avoient pas de plus beaux droits pour récompenser la vertu des gens de guerre, que de leur faire de magnifiques funérailles après leur mort. Vulpian grand Jurisconsulte rapporte, que c'étoit une action infame de violer les tombeaux des morts; & un autre a laissé par écrit, que celui qui avoit rompu un sepulcre pour en tirer le corps mort ou ses os, devoit être puni de mort, s'il étoit du simple peuple, & s'il étoit plus considérable, on le devoit bannir, ou le condamner à travailler aux mines. Enfin, la sepulture a été respectée jusques dans les ennemis même, ainsi que la Loi l'ordonnoit chez les Hébreux. De sorte que le sentiment de Cajus ne doit point être reçu quand il dit, que l'on ne doit point avoir d'égard pour les tombeaux des ennemis, &

que

348 LA MORALE
que l'on peut se servir à d'autres usages des pierres qui composoient le monument.

II. REFLEXION.

Cependant, comme les coutumes sont bizarres, & que ce qui est établi chez de certains Peuples, est défendu parmi d'autres Nations ; il ne faut pas s'étonner, que les hommes aient eu des sentimens différens sur la sépulture, aussi y en a-t-il qui se font moquez du soin que l'on en prenoit, & qui ont soutenu qu'il étoit indifférent, que l'eau, le feu, ou la terre, fît la dissolution des parties d'un corps mort. Ceux d'Alba le laissoient parmi le fumier & l'ordure ; les Troglotides attachoient la cervelle du mort à ses pieds, lui mettoient une Corne de bouc

UNIVERSELLE. 349
à la tête, & le promenoient en tous lieux avec des risées & des moqueries, & puis l'enterroient dans le premier endroit qui se trouvoit ; les anciens Arabes avoient un tel mépris pour tous les honneurs qui se pratiquoient aux obseques des morts, qu'ils jettoient à la voirie les corps des plus qualifiez d'entr'eux, & de leurs Souverains même ; & les Sabéens poussèrent la chose si loin, qu'ils estimèrent qu'il y avoit du crime d'avoir soin de la sépulture des morts.

Beaucoup de Philosophes se sont peu embarrassés de leur sépulture ; & même Epicure qui sçavoit parfaitement bien, que ces sortes de monumens avoient une extrême vanité, ne voulut point que son Sage s'y laissât séduire ; en effet, si l'on veut se détacher un peu des sentimens de l'amour propre, on
ver.

verra que l'inquiétude de vouloir s'ériger un trophée après sa mort, est peu convenable à la foiblesse de l'homme, & qu'il est même inutile à son orgueil de vouloir revivre dans les masses de pierre, de bronze, ou de marbre.

Je ne loué pas la coutume de ces Peuples, dont je viens de parler; je ne blâme pas non plus ceux qui élèvent des monumens en faveur de ce qu'ils ont aimé, mais je ne scaurois approuver la foiblesse de ceux qui ordonnent dans leurs testamens, que la postérité les connoisse par la structure d'un superbe mausolée.

Quelle est l'idée qu'ils ont pendant leur vie, de vouloir perpétuer leur mémoire par des choses qui doivent tout leur éclat à l'argent qui y est employé; & suppose même que les inscriptions

tions qui sont à ces monumens appriissent tout ce qu'il y a de plus sublime & de plus grand? Quel plaisir cela peut-il faire à un homme qui n'est plus? Il faut vivre d'une manière, que l'on s'attire pendant la vie l'estime des honnêtes gens, il faut jouir de cette douce satisfaction: mais de s'imaginer qu'après la mort il y ait un charme de la braver par un Epitaphe ou un tombeau de marbre, c'est une chimère ridicule & pleine de vanité; il faut laisser ce soin à nos amis, parce qu'étant vivans, ils jouissent du fruit de leur amitié, qu'ils s'applaudissent dans ce qu'ils ont érigé à la gloire de leur ami, & que dans le fond ce monument est autant à leur avantage, qu'en l'honneur de celui qui n'est plus, & qui ne peut plus prendre de part au blâme, ni aux éloges.

D'ail.

D'ailleurs, n'est-ce pas fonder l'immortalité de son nom sur une chose peu stable, que sur un monument, le tems est l'écueil de tout, il anéantit le marbre & le bronze. Le mausolée qu'Alexandre érigea pour célébrer l'amitié qu'il avoit portée à Ephestion, fut autant à sa propre gloire qu'à celle de son favori, mais enfin il n'est plus. Les tombeaux des Césars ont péri, & si les Héros & les grands hommes n'avoient eu que la magnificence de leurs monumens pour les Historiens de leurs actions, il y a long tems qu'elles seroient ensevelies dans l'oubli; le tombeau de César ne nous a point appris la beauté de son esprit, la grandeur de ses desseins, ni sa valeur surprenante; & celui qui fut érigé dans Babilone au vainqueur des Perses, ne fait point voir jusqu'à quel

ex.

UNIVERSELLE. 353
excès d'élévation son heureuse témérité le porta.



MAXIME XXIII.

Depuis le péché il y a toujours eu de la subordination parmi les hommes, les uns ont commandé, & les autres ont obéi.

I. REFLEXION.

LA Providence divine a voulu par des secrets, qui nous sont inconnus, que de certains hommes fussent libres, & que d'autres fussent dans la dépendance; aussi les plus sçavans Jurisconsultes tombent d'accord que la servitude n'est point naturelle, & qu'elle n'est établie que par le droit des Nations. Saint Ambroise dit, que la liberté

berté régnoit encore parmi les hommes avant l'invention du vin, & que personne n'avoit entrepris jusqu'alors d'assujettir celui que la nature avoit fait son égal, & que si l'excès de cette boisson n'avoit point dominé sur les hommes, il n'y auroit point eu d'esclavage.

Ce Docteur parle en cet endroit sur la malédiction, qui fut donnée par Noé à Cham, à cause de laquelle il devint l'esclave de ses frères : mais il est certain que la tyrannie des hommes & leur puissance, avoient commencé avant le deluge, & comme la servitude n'a point eu d'autre cause que la foiblesse des uns, & la force des autres ; c'est ce qui a fait que Caïn, Tubalcain & Nembrot, au rapport de Joseph, forcèrent leurs semblables de vivre dans la servitude où ils les assujettirent.

Ce.

Cependant, cette funeste coutume ayant pris son cours, parce que les grands y trouvèrent de l'utilité, & qu'ils la conférèrent ; elle fut douce ou rigoureuse, selon le génie des Législateurs, ou selon le caractère des Maîtres. Abraham, qui avoit la justice pour le principe de toutes ses actions, considéra que la servitude étoit un effet du hazard & du malheur, dont néanmoins le péché étoit la source : mais que cette même servitude étoit aussi un secret de la Providence divine, qui avoit voulu que les uns, plutôt que les autres, sentissent la rigueur de cette disgrâce ; aussi l'Ecriture nous fait voir, qu'il avoit beaucoup d'égard pour ceux qui le servoient, & que même il fioit tous ses biens à leur conduite, & qu'il faisoit tant d'estime du plus ancien de ses do-

P

mestiques,

mestiques, qu'il lui donna le soin de marier son propre fils.

Il ne faut point objecter ici contre la maxime qui y est avancée, qu'il n'y avoit point d'esclave en ce tems-là; l'Ecriture nous marque, que Loth & toute sa famille furent emmenez captifs, & l'on ne peut pas douter que celui qui étoit pris en guerre ne fut réduit à servir son vainqueur; elle nous marque encore que les frères de Joseph le vendirent aux Ismaélites.

Platon semble avoir entré dans le sentiment d'Abraham, lors qu'il dit dans le sixième Livre de ses Loix, qu'il faut avoir beaucoup plus d'amitié pour les esclaves, quand nous reconnoissons qu'ils se portent au bien, & qu'ils ont de la vertu, que nous ne chéririons nos frères & nos propres enfans.

Ce

Cependant, ces infortunez n'ont pas toujours trouvé parmi les hommes la même équité; il y en a qui se sont persuadés, que leur vertu étoit très imparfaite, & qu'il ne leur faisoit jamais rien fier qui fût de conséquence; c'étoit le sentiment d'Homère; & Caton l'ancien sembla être tellement persuadé de cette opinion, qu'ayant parmi ses esclaves le Grammairien Chilon, qui avoit enseigné à plusieurs jeunes hommes, il ne voulut jamais qu'il fût le maître de son fils, & il aimeroit mieux se donner cette peine, que de l'exposer à être repris par un homme qui étoit dans les fers. Admirez la bizarrerie de la sagesse Romaine: Caton ne voulut pas que son fils eût un esclave pour maître, parce qu'il étoit indigne, à ce qu'il s'imaginait, que le fils de Ca-

P 2

ton

340 LA MORALE
ton reçût des avis salutaires d'un
homme qui avoit été réduit dans
la servitude. Je suis ravi que
Cœlius Rodigenus nous rappor-
te dans ce trait historique quel
étoit le génie de celui que les
Romains regardoient comme un
modele achevé de sagesse.

J'ai souvent examiné le ca-
ractère des Romains, & jamais
je n'y ai vu même parmi leurs
plus éclatantes actions qu'une
fausse vertu : cependant, ces
Maîtres du monde écrivoient a-
vec beaucoup de précaution,
pour ne rien dire qui ne fût à
leur avantage : mais la vérité pa-
roit toujours. Le plus sage de
leurs Citoyens méprisa de don-
ner à son fils pour précepteur,
Chilon. Quelle fut sa raison,
l'esclavage de ce Grammairien ?
Est-il rien de plus pitoyable ?
Et si Caton avoit été un vérita-
ble Stoïcien, ainsi que sa ma-
nière

UNIVERSELLE. 341
nière de vivre le faisoit paroître.
Ne sçavoit-il pas que le Sage
de sa secte regardoit le Prince
comme l'Esclave, & l'Esclave
comme le Prince, & qu'ainsi
l'esclavage ou la liberté ne fai-
soient pas la science ou le ca-
ractère de l'homme, & que
Chilon, captif ou libre, étant
un fort habile Grammairien,
auroit donné à son fils toutes les
belles impressions que donne l'é-
tude des lettres.

La perte de la liberté vient
de l'injuste caprice des causes se-
condes, à qui Dieu laisse pren-
dre un certain cours, mais ce
n'est point un obstacle au mé-
rite. On a vu parmi les fers
briller la force de l'esprit, on y
a vu les plus belles marques de
la constance & de l'intrepidité ;
enfin, la vertu y a reçu des éloges
& des récompenses ; Joseph
fut fait prisonnier à la prise de

rusalem, sa captivité n'empêcha pas que l'Empereur Vespasien, ni les Princes ses fils, n'eussent une grande estime pour lui; si l'on avoit suivi la sévère Morale de Caton, ce sçavant Hébreu n'eût point eu dans Rome une statue d'or.

Esopé fut l'admiration de son siècle; un grand Roi reçut avec plaisir l'hommage qu'il lui rendit en lui présentant ses ouvrages, la postérité les a lus plus souvent qu'aucun autre Auteur, & le tems, qui fait quelquefois perdre aux plus belles choses leur réputation, a conservé celle de ses excellentes Moralez.

Si Rufus avoit méprisé les salutaires conseils de son esclave, il auroit peut-être perdu la vie que César lui donna; & ce même Caton, qui méprisa de donner Chilon pour précepteur à son

son fils, sans autre raison que celle d'un injuste esclavage, abaissa néanmoins assez sa fierté pour prendre en mariage à l'âge de quatrevingt ans la fille de Salonius, qui étoit son vassal.

II. REFLEXION.

EN vérité l'on ne peut assez réfléchir sur les différens sentimens des hommes, sans être tout à fait surpris, que sous le même Ciel, sur la même terre & dans un sujet, dont l'origine est égale, qui est pareillement composé de chair, de sang, d'os, de fibres, & de nerfs, il y ait néanmoins tant de diversité par la liaison différente des principes qui le forment.

Ce même Caton, dont nous venons de faire voir le caprice orgueilleux, poussa beaucoup

plus loin sa haine contre les esclaves , car lors qu'ils étoient invalides , ou vieux , il avoit de coutume de les chasser comme des bêtes , ou il les faisoit mettre en pièces , comme s'il n'eût pas été injuste de n'en plus avoir de soin , parce qu'ils étoient devenus inutiles.

Oserois-je ici demander aux Panégyristes de la vertu Romaine, quelle excuse ils pourroient trouver à l'inhumanité de ce Misantrope ? Et pourquoi n'avoir pas de l'indulgence pour des esclaves quand ils ont travaillé tout le tems de leur vie , puis que l'on a cet égard pour des chiens & pour des chevaux , & que même la sage République d'Athènes ordonna, que les mulets qui auroient été employés au bâtiment d'un certain Temple , fussent laissez libres pour paître indifféremment par tout,

tout , sans travailler davantage ; & qu'un particulier s'étant mis de son bon gré à la conduite des chevaux qui étoient attelés aux chariots pour aller à la torteresse de la Ville , il fut donné en sa faveur un decret qui portoit qu'il seroit nourri aux dépens du public.

Le célèbre Epicure vouloit , que la vertu fût considérée dans toutes sortes d'états , & que l'esclave , aussi-bien que le libre , fût admis dans l'Empire des lettres , pour y recevoir un applaudissement proportionné au progrès qu'il y feroit , aussi affranchit-il Muses qui avoit été l'heureux compagnon de ses études.



III. REFLEXION.

Apparamment que Caton avoit suivi, mais d'une manière différente, les mémoires de certains Peuples de la Toscane dont la cruauté étoit excitée par les charmes de la Musique: car par un genre nouveau de supplice ils faisoient fouetter leurs Esclaves au son des flûtes & des hautbois; & c'est en cet endroit que Plutarque nous marque, qu'il est un inhumain, de châtier les hommes pour se rassasier du plaisir d'en faire la punition.

S'il étoit indigne parmi les plus honnêtes gens du Paganisme, de maltraiter les esclaves, & de payer d'ingratitude & de cruauté les services qu'ils avoient rendus, il est honteux

chez

chez les Chrétiens de vivre avec ses domestiques de la même manière que s'ils n'avoient pas comme nous l'ame immortelle, & qu'ils ne fussent pas appelés à la gloire de l'autre vie.

Un fameux Payen parle admirablement bien sur ce sujet: Sçachez, dit-il, que vos serviteurs sont des hommes, qu'ils respirent le même air, & qu'ils ont la même maison que vous, qu'ils sont vos amis, mais des amis soumis & dépendans: sur tout considérez qu'un revers de fortune peut vous réduire dans le même état.

Quittez donc, dit ce Philosophe, un sourcil orgueilleux qui vous fait craindre, prenez le parti de vous faire aimer, c'est le grand secret d'être servi avec respect & avec affection; trouvez-vous que ce soit si peu de chose que l'amour d'un domestique,

348 LA MORALE
tique , puis que Dieu même est
satisfait de celui des hommes.



MAXIME XXIV.

*Le serment est l'assurance que l'on
peut tirer de la parole des
hommes.*

REFLEXION.

IL y a eu de tout tems par-
mi les hommes de la déhan-
ce , les paroles n'ont point été
capables de persuader la vérité
de leurs promesses , il a fallu
qu'elles ayent été autorisées par
le serment.

Abraham s'en servit le pre-
mier pour faire croire qu'il é-
toit véritable dans ce qu'il assu-
roit : car lors qu'il eut vaincu
les

UNIVERSELLE. 349
les Assyriens , & que le Roi de
Sodome lui eut dit de garder
les dépouilles qui lui apparte-
noient par le droit de la guer-
re , pourvû qu'il lui rendît seu-
lement les prisonniers qu'il avoit
delivrez. *Je lève* , lui dit ce
Patriarche , *la main devant le*
grand Dieu vivant , qui est le
Maître du Ciel & de la Terre ,
que tout vous sera restitué ; C'est
apparemment de là qu'est venu
la coûtume de faire lever la
main à ceux à qui on fait assu-
rer quelque chose par serment.

La manière cependant n'a pas
toujours été égale . quand Abra-
ham exigea du plus ancien de
ses domestiques , qu'il ne pren-
droit point à son fils une fem-
me qui fût du País des Cana-
néens , il lui fit mettre la main
sous sa cuisse , & quoi qu'il lui
fist promettre par le Dieu du
Ciel & de la Terre , qu'il sui-
vroit

vroit tout ce qu'il lui ordonnoit à cet égard ; il fit néanmoins voir quelle est la différence du maître & du serviteur ; que dans cette distinction Dieu y est toujours considéré comme le témoin de la promesse , mais que l'un lève la main vers le Ciel , parce qu'il ne relève que de celui qui y est , & que l'autre pour marque de sa dépendance , met simplement la main sous la cuisse de celui à qui il appartient.

Quand Jacob voulut traiter avec Esaü de son droit d'aînesse , comme il y a quelque chose d'indécent à celui que son incontinence porta jusqu'à vouloir perdre le droit de la prérogative : l'Ecriture fait voir que Dieu ne fut point appelé au serment qui se fit : *Jurez* , dit simplement Jacob à son frère , & Esaü jura , qu'il vendroit légitimement

mement à son frère le privilège que la nature lui avoit donné.

Itaac ayant eu dispute avec Abimelech , il en fut recherché pour venir à quelque accommodement ; ce qu'étant résolu d'accepter , il leur fit un festin : mais le serment , à ce que remarque le Texte Sacré , ne fut fait que le lendemain , pour faire voir qu'il est d'une extrême conséquence de bien réfléchir auparavant que de s'engager à jurer , parce que la conscience & l'honneur sont intéressés dans l'observation de ce que l'on s'est réciproquement promis.

Après que Jacob & Laban eurent fait leur Traité , Jacob le ratifia par serment , & jura par la crainte de son père Itaac , qu'il l'exécutoit , & puis ensuite , pour rendre Dieu témoin de sa promesse , il immola des victimes & appella ses frères
pour

352 LA MORALE
pour manger du pain avec lui ,
afin que cette confiance mutuel-
le fût le lien solide de leur ami-
tié.

Les hommes avoient de coût-
ume de jurer par tout ce qui
leur étoit ou de plus redouta-
ble , ou de plus sacré ; ainsi A-
braham jura par le Dieu vivant ,
Isaac par la crainte de son père ,
& Joseph étant l'Intendant , &
le Ministre de Pharaon affirma
par le salut de ce Prince , en
parlant à ses frères , qui ne le
connoissoient pas , qu'il les fe-
roit punir comme des espions ,
s'ils ne lui ramenoient le plus
jeune d'entr'eux.

Ce même Joseph tout-puif-
fant à la Cour du plus grand
Roi qui fût pour lors sur la
terre , est néanmoins traité par
son père avec toute la différen-
ce qu'il y a entre un père & un
fils , *Si vous voulez écouter ma*
voix,

UNIVERSELLE. 353
voix , lui dit Jacob , *assurez moi*
que l'Egipte ne sera point ma se-
pulture. Je vous obéirai , lui répon-
dit Joseph. Cependant , le vieil-
lard ne fut point satisfait d'une
simple promesse : *Mettez la main*
sous ma cuisse , lui repliqua-t-il ,
& *jurez que vous me renvoirez*
après ma mort dans le tombeau de
mes Ancêtres. Joseph obéit , &
jura. Vous voyez qu'il traita
son fils , pour la forme du ser-
ment , de la même manière
qu'Abraham avoit fait à l'égard
de son serviteur ; Joseph ne ju-
ra pas ainsi qu'il avoit fait plus
haut , comme favori de Pharaon ,
par le salut de ce Prince , mais
comme fils de Jacob , il mit la
main sous sa cuisse qui étoit le
serment ordinaire entr'eux , lors
qu'il y avoit de la subordina-
tion.

Le serment étoit sacré , ce
fut Dieu qui en montra l'exem-
ple

ple aux hommes, ainsi qu'il est marqué dans le Deutéronome, *Parce que Dieu vous a aimé, & qu'il a gardé le serment qu'il avoit fait à vos Peres, il vous a delivré de la main puissante de vos ennemis, il vous a racheté de la servitude, & vous a retiré de l'esclavage, où Pharaon vous vouloit remettre.*

Aussi Moïse fuyant avec son Peuple, la fureur de ce Prince, endurci aux ordres de Dieu, emporta les os de Joseph, parce qu'il avoit fait jurer aux Israélites qu'ils ne les laisseroient point en Egypte; Josué fit tenir le serment qui avoit été fait à la courtisane Rahab; & Saul qui avoit juré, que celui qui prendroit quelque nourriture, avant que le Soleil fût couché, seroit maudit, voulut faire mourir son propre fils, qui avoit goûté du

miel,

miel, sans sçavoir le serment du Prince, mais le Peuple n'y voulut pas consentir, & le delivra.

Aussi le serment de Dieu étoit, *Je vis moi qui suis le Seigneur*; aussi Saul dit à Jonatas la même chose, pour lui accorder la vie de David, *Le Seigneur vit, David ne mourra point.*

Quand Abner eût été tué en trahison, David dit devant tout le Peuple, pour se purger de ce crime, *Que Dieu me fasse la même chose, & qu'il m'afflige plus cruellement, si je mange du pain avant la fin du jour.*

L'impie Jézabel fut la première qui osa enfreindre le commandement de Dieu, qui détendoit d'attester dans le serment un autre nom que celui du Seigneur; car elle envoya dire à Elie, qui avoit fait mourir les faux Prophetes des Idoles: *Que*
les

les Dieux me perdent, dit la Reine, & *qu'ils me fassent pis, si je ne venge leur mort par la perte de votre vie.*

Chaque Nation avoit sa manière de jurer, les Romains juroient par Jupiter, & celui qui juroit, tenant une pierre en main, disoit à haute voix : *Si je songe à tromper, que celui qui me regarde conserve Rome & la Capitole, & qu'il me fasse ce que je fais à cette pierre*; & puis incontinent il la jettoit.

Tite-Live dit, que pour la confirmation de quelque Traité, celui qui juroit prenoit un agneau de la main gauche, & un caillou de la droite, & puis en même tems il disoit : *S'il y a quelque pensée de surprise en moi, je prie Jupiter & tous les Dieux de me donner la mort, ainsi que je la donne à cet animal*; & ensuite de l'imprécation il brisoit la tête de

de l'agneau contre le caillou.

Les Grecs avoient de coutume, quand ils juroient, de prendre un fer rouge qu'ils jetoient en même tems dans la mer, en souhaitant, que ce que l'on promettoit d'observer, fût pour autant de tems, que ce même fer seroit caché sous les flots.

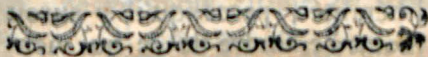
Les uns juroient par le salut & par la félicité du Prince, par sa vie, & par son diadème; cela se faisoit ordinairement aux pieds de sa statué; & c'étoit un crime capital que d'enfreindre ce serment, ou celui qui étoit fait par le nom du Prince. Un delateur ayant rapporté, que Rubrius avoit juré faux par le nom d'Auguste, les Consuls en écrivirent à Tibère; sa réponse fut admirable: Je ne prétens pas, leur manda-t-il, que les Romains reçoivent aucun mal, par.

parce que mon père a été mis au nombre des Dieux ; celui qui a fait ce faux serment , dont il est accusé , a trompé Jupiter dans la personne d'Auguste , c'est aux Dieux qu'appartient le soin de venger les injures qui leur sont faites.

Les Rois de Perse juroient par le Soleil , les Dieux de la fable par le Scix ; Semiramis fit un serment de ne point raccommoder ses cheveux , qu'elle n'eût puni la révolte de les sujets ; enfin , chacun s'est formé une manière de jurer selon l'occasion , le hazard , & l'habitude.

Il semble que les Stoiciens se soient toujours plus à se distinguer du reste des hommes par leurs manières ridicules : les uns juroient par une espèce de choux , & les autres par des capres , ainsi que Zenon. N'étoit-ce pas une

une chose plaisante de voir cet homme que Sénèque appelle , le Chef d'une secte intrepide & sainte , dire selon l'esprit des Stoiciens au milieu des douleurs de la goutte : Je jure par une Capre que la douleur n'est point un mal.



MAXIME XXV.

On a donné de tout tems , la liberté a toujours été le caractère de l'amour.

REFLEXION.

LE premier présent qui avoit été fait après la création du monde , fut celui qu'Eve donna à Adam dans le fruit qu'elle trouva si bon & si beau , elle

360 LA MORALE
elle le voulut partager avec lui :
mais ce funeste present fut ap-
paremment la cause que l'hom-
me ne voulut plus rien prendre
de la femme , parce qu'il étoit
en droit de se défier de ses pre-
sents , & qu'il établit la coutu-
me , que le beau sexe au con-
traire recevoit les effets de sa
libéralité , parce qu'il y auroit
moins à craindre de ce qui vien-
droit de sa part.

Cette coutume s'étant donc
introduite , elle ne fut pas d'a-
bord dans ce degré de force
qu'elle s'est aquis par la suite :
car l'Ecriture fait voir qu'Abi-
melech ayant sçu que Sara ,
qu'il avoit ravie à cause de sa
beauté , étoit femme d'Abraham ,
il la rendit à ce Patriarche , &
dit à Sara : J'ai donné à votre
frère mille pièces d'argent pour
vous avoir un voile.

Ce Prince avoit été charmé
par

UNIVERSELLE. 361
par la vûe de cette belle per-
sonne , qu'Abraham avoit dit
n'être que sa sœur , il l'avoit
prise pour sa femme , sans néan-
moins avoir eu de commerce
avec elle , quoi qu'il en fût pas-
sionnément amoureux , il l'a ren-
dit sans se porter à aucune vio-
lence : mais comme il avoit con-
çu une véritable estime de son
mérite , il eut peur que ce mé-
rite n'excitât quelqu'un de faire
ce qu'il avoit fait , & qu'elle
ne trouvât pas un Amant si rai-
sonnable que lui : de sorte que
voulant lui faire present d'un
voile qui cachât sa beauté , il ne
lui donna pas directement , mais
il voulut par un procédé géné-
reux , qu'elle le reçût de la
main d'Abraham.

Quoi que cette manière de
donner soit dans une espèce de
bienfaisance , c'étoit toujours don-
ner , cette coutume n'est pas tout

Q

à

à fait abolie dans nôtre siècle , & bien des gens suivent la politique d'Abimelech.

Enfin , le tems fortifie toutes choses , & l'usage de donner sans beaucoup de mesure devint en règne ; aussi le domestique d'Abraham , qui est le second exemple de libéralité que nous ayons , n'attendit pas que le frère de Rebecca vint pour lui donner les pendans d'oreilles & les bracelets d'or qu'il destinoit à sa sœur , il vit une jeune personne parfaitement belle , & il présuma alors qu'elle devoit être la femme d'Isaac.

C'est une chose admirable , pour réussir , que la libéralité , & sur tout avec le beau sexe ; lors que ce domestique vit Rebecca , il ne lui fit point les éloges d'Abraham , il ne lui dit point que c'étoit un puissant Prince , qu'il avoit de l'or & de l'ar.

l'argent en abondance , qu'il avoit une grande quantité de troupeaux & de bétail , & qu'il avoit triomphé de cinq Rois , il tira seulement de pendans d'or qu'il attacha à ses oreilles ; cet habile serviteur étoit bien convaincu qu'il n'y avoit point d'éloquence qui persuadât avec tant d'avantage que les présens.

Lucrèce qui nous dépeint à sa manière la formation du monde , assure que les premiers habitans de la terre , quoi que très sauvages , ne laissoient pas dans les bois & dans les forêts , de vouloir plaire par les présens qu'ils faisoient à celles dont ils attaquoient le cœur , comme la nature n'avoit point encore été aidée par l'art , ils cueilloient sur les arbres les fruits qu'elle leur presentoit d'une main libérale ; des poires & des pommes étoient les galanteries de ces pre-

miers tems , & elles avoient la même force qu'ont à present l'or & les pierreries.

Quoi que l'usage de donner au beau sexe ne nous paroisse que long tems après la création de toutes les choses , il faut néanmoins être persuadé que l'on a donné dès l'instant que l'on a aimé , & que l'amour étant aussi ancien que le monde , les presens ont été de tout tems.

Un cœur sensible & une humeur avare sont incompatibles , on ne cherche qu'à s'unir à l'objet de son amour , & cette union si charmante , ne peut se faire avec plaisir que par la profusion de tout ce que l'on possède ; qui-conque donne le nom de sage conduite , à l'avare retenue de celui qui ne donne rien , n'a jamais connu le véritable caractère de la passion.

Puis que nous sommes dans
le

le siècle d'Abraham , & que son fils Ismaël , aussi-bien que lui , fut Prince des Arabes ; il me semble que pour diversifier les sujets , que traite cette Morale , on peut parler ici de l'Arabie , & des mœurs de ses anciens habitans.

L'Arabie est une des plus grandes parties de l'Asie , si l'on croit les Poètes , elle tire son nom d'Arab Babylonien fils d'Apollon : mais si l'on rend le témoignage qui est dû à la vérité , elle est ainsi appelée d'un terme Hébreu , qui signifie se cacher.

Il y a la deserte , la pierreuse , & l'heureuse ; les habitans de la première , sont nommez par Plin & par Strabon , *Sarrazins* , *Nomates* , & *Scenites* ; ils n'ont point de demeures fixes , & campent sous des tentes : la seconde porte le nom de

la Capitale, que l'Ecriture appelle, *la Pierre du Desert*, à présent, *Michau*, on y voit la célèbre montagne de Sinai, où la Loi fut donnée, il y a maintenant un Convent de Moines Maronites qui suivent la manière de vivre des Grecs : la troisième a mérité ce nom par l'abondance des choses rares qu'elle porte, comme la mirre, le nard, le baume, la casse, la canelle, il y a une très grande quantité d'encens dans le seul Pais des Sabéens : mais tous n'ont pas également le droit de le ramasser, il n'appartient qu'à de certaines familles, il y a cette circonstance, qu'il ne faut point auparavant avoir eu de commerce avec la femme, & ne s'être point trouvé aux funérailles des morts, il y a beaucoup de pierres précieuses & de perles, & l'on assure qu'à cause des her-

bes

bes odoriférantes qui y croissent, c'est ce seul lieu où naît le Phœnix : voici ce que dit Tacite de cet oiseau merveilleux.

Sous le Consulat de Fabius, & de Vitellius, il vint après une longue suite de siècles un Phœnix en Egypte : cet oiseau miraculeux fut un beau sujet pour servir de matière aux sçavans du Pais, aussi-bien qu'à ceux d'entre les Grecs, qui s'étoient attachez à la connoissance des choses naturelles : de sorte qu'il ne sera point inutile de rapporter les sentimens des uns & des autres sur ce qui paroît certain ou douteux.

Cet oiseau admirable est consacré au Soleil, & sa figure & les couleurs de son plumage sont tout à fait différens de la forme & de la couleur des autres oiseaux ; on parle diversément du tems de sa vie, l'opi-

Q +

nion

nion commune veut qu'elle ne se termine qu'à cinq cens ans : mais il y en a qui assurent qu'elle va jusqu'à mil quatre cens soixante.

Il est unique sur la terre, & ceux de son espèce qui commencent à se montrer, les premiers parurent sous le règne de Sesostris, puis ensuite sous celui d'Amasis, & enfin, sous l'Empire de Ptolomée, qui étoit le troisième; depuis que les Macédoniens avoient usurpé le Sceptre de l'Égypte, ils volèrent tout droit vers la ville d'Héliopolis, qui est dédiée au Soleil, & l'on remarqua qu'ils étoient accompagnés d'un grand concours de toute sortes d'oiseaux, que la nouveauté de leur plumage, & de leur figure attiroit de tous côtez; mais comme il n'y avoit pas moins de deux cens cinquante ans depuis Ptolomée

lomée jusqu'à Tibère; beaucoup de gens crurent que ce Phœnix n'étoit qu'une imagination, qu'il n'étoit point venu de l'Arabie, & que tout ce qui avoit été dit de cet oiseau par les anciens, n'étoit qu'une fausseté.

Quand il a vécu le terme que la nature lui a prescrit, & qu'il voit que sa fin approche, il se fait un nid dans le lieu de sa naissance & il y reçoit la mort, par ce qu'il y donne la vie, car il répand une certaine force vitale, qui renferme en soi la réparation de son espèce, d'où naît un autre Phœnix; aussi, comme pour marque de reconnaissance, celui qu'il produit n'est pas plutôt avancé en âge, qu'il songe à faire les funérailles de son père; mais il ne fait rien que par précaution.

Il prend donc une sorte de pierre qui est excellente & rare,

re , il la porte pendant un long espace de chemin , pour faire l'essai de ses forces , & dès l'instant qu'il se sent en état de soutenir ce fardeau , & qu'il n'y succombe point en volant , il se charge du corps mort de son père qu'il porte sur l'Autel du Soleil , où il lui dresse un bucher.

Les Arabes tirent leur nom ainsi qu'il a été dit plus haut d'un terme Hébreu , qui veut dire se cacher , & dresser des pièges , il leur a été justement donné , parce qu'ils sont naturellement portez au vol , & à surprendre les passans ; ils ont toujours méprisé l'agriculture , pour suivre entièrement le métier de la guerre , c'est ce qui fit que l'Empereur Héraclius se servit d'eux contre les Perses : mais comme on les frustra de la paye qui leur avoit été promi-

se ,

se , cette injustice les anima & les poussa à la révolte.

Leur témérité fut si vivement soutenue de leur valeur , qu'ils conquièrent l'Egypte , la Perse , Antioche , & Jérusalem ; cette rapidité avec laquelle ils vainquirent tout ce qui s'opposait la force de leurs armes , ne se pas pour un tems , car l'Asie qu'ils subjuguèrent , demeura pendant près de six siècles sous leur puissance , & l'Europe ne fut pas exempte de leurs ravages , puis qu'ils possédèrent long tems les Espagnes. Voici quelques-unes de leurs coutumes.





MAXIME XXVI.

*La vieillesse doit être respectée,
il lui faut donner le
commandement.*

I. REFLEXION.

LE respect qui est dû à la vieillesse est de droit divin, de droit naturel, & de droit positif; Dieu l'a enseigné dans l'Ecriture, la nature l'a comme gravé en nous, & les Loix l'ont établi. La vieillesse étoit très considérée parmi les Hébreux, qui étoient les premiers Peuples du monde, & comme les Arabes descendoient d'eux, ils ont conservé cette coutume.

Il est certain que cet âge a été dans une haute estime parmi les Grecs; & Platon disoit qu'un jeune homme qui frappoit un vieillard, étoit l'opprobre des hommes, qu'il s'attiroit la haine des Dieux, & que quand même il en auroit été maltraité, il devoit souffrir cette injure avec patience; ceux de Sparte avoient pour les vieillards la dernière déférence; aussi Litandre répétoit souvent qu'il n'y avoit point de lieu dans la vaste étendue de la terre, où il fût plus avantageux de vieillir que dans cette Ville-là; c'est apparemment, comme dit Homère, parce qu'il n'y a que les vieillards qui soient capables d'apprendre aux jeunes gens l'art de bien parler, & de bien faire.

Les Romains aussi avoient beaucoup de respect pour la vieillesse, & comme l'Oracle
de

374 LA MORALE
de Delphes avoit appellé le Conseil des Rois de Lacédémone , les Anciens ; de même ils avoient nommé Senat l'Assemblée de leurs plus considérables vieillards , qu'ils appelloient Pères Conscripts. Plutarque rapporte , que Tarquin ayant été chassé de Rome , & Publicola , ayant été créé Consuls , il fit élire pour son Collègue Lucretius père de l'intortunée Lucrèce , auquel il céda la place d'honneur , à cause de son âge avancé , & voulut que les sergens portassent devant lui les haches & les faisceaux d'armes ; prérogative qui fut toujours conservée aux vieillards.

II. REFLEXION.

LA coutume , dit Plutarque , veut que les Rois , pour marquer

UNIVERSELLE. 375
que de leur autorité portent le diadème & le sceptre , ainsi la nature donne aux vieillards les cheveux blancs , & la barbe blanche , pour faire voir qu'ils doivent commander ; en effet , cet âge avancé est l'âge virile de l'ame , il fait sa grandeur , il donne la fermeté de l'esprit , il n'a plus ces emportemens de la jeunesse , s'il a des passions elles sont paisibles , l'expérience l'a rendu capable de donner des conseils salutaires , & c'est de lui qu'il faut apprendre l'art heureux de les exécuter , il est enfin délivré du plus grand des malheurs , puis que les approches de la mort ne lui donnent point d'allarme , & redoublent au contraire son intrépidité.

Un vieillard de cette manière doit être ainsi tormé dès sa jeunesse , ses belles habitudes ne naissent point tout d'un coup , &

& dès que ce feu de la jeunesse est éteint, il faut en préparer les semences pour les faire éclore dans leur saison, aussi Cyrus dit dans Xenophon, que pour être dans un âge fort avancé, il ne s'en étoit jamais aperçu, parce qu'il avoit toujours vécu selon les préceptes de la vertu, qui conservoit la vigueur du corps & de l'esprit. Lucius Metellus ayant été fait souverain Pontife, après qu'il eut quitté le Consulat, s'applaudissoit de ce que sa vieillesse étoit si heureuse qu'elle ne lui faisoit point regretter ses premières années, & Gorgias Leontin qui avoit le corps, l'esprit, & la mémoire dans la même force d'un jeune homme, quoi qu'il eût cent quatrevingt ans, étoit l'admiration de son siècle : Sçavez-vous, disoit ce Philosophe à tous ceux qui le regardoient

doient avec étonnement, la cause de cette heureuse disposition où vous me voyez, c'est que je me suis toujours privé de tout ce qui s'appelle plaisir.

Un vieillard mérite de commander, mais il faut qu'outre son âge il ait ce qui fait la beauté & l'excellence du commandement, il faut qu'il soit en droit par sa vie passée, de se faire respecter des jeunes gens, ainsi que César Auguste, qui disoit à ceux de son tems qui murmuroient contre lui, parce qu'il vouloit réprimer leur dérèglement. Ecoutez à présent un vieillard, que les vieillards mêmes ont écouté, quand il étoit jeune : cette manière de se faire obéir est grande, elle impose, il est impossible de ne s'y pas rendre.

Il est beau de parler avec éloquence, mais il est encore plus

378 LA MORALE
plus illustre à un vieillard, lors
qu'il joint, à ce qu'il dit, l'ex-
emple des actions glorieuses de
sa vie, c'est ce qui forma Arit-
tides sous Clistennes, Ernion
sous Aristides, Phocion sous
Chabrias, Caton sous Fabius
Maximus, Pompée sous Scilla,
& Polibe sous Philopoëmene.

Qui auroit disputé à Agefi-
laus, dit Xenophon, l'avantage
du commandement, parce qu'il
étoit vieux, puis que jamais jeu-
nesse n'a eu un si beau feu qu'a-
voit sa vieillesse, il étoit formi-
dable aux plus jeunes guerriers
à qui il faisoit éprouver sa va-
leur, il n'y avoit point de jeu-
ne homme qui allât aux coups
avec plus de hardiesse que ce
fier Prince; on n'en voyoit
point qui retint mieux que lui
les Alliez dans leur devoir, il
approchoit du tombeau, & tout
mourant qu'il étoit, il imprimoit

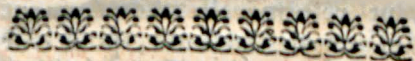
UNIVERSELLE. 379
moit en tous lieux le respect &
la crainte: enfin, jamais mort
n'a donné tant de joye aux en-
nemis que la sienne en fit naî-
tre, & depuis les premiers fon-
demens de la République, on
n'a point regretté la perte d'au-
cun jeune homme, comme on
fit celle de ce grand Capitaine,
quoi qu'il fût dans une extrê-
me vieillesse.

Voilà les vieillards qui méri-
tent d'être élevez au dessus des
autres: car celui qui a vécu par-
mi la mollesse des plaisirs, &
dans le dérèglement des passions,
& qui conserve encore, tout
près d'expirer, les idées de ce
qu'il ne peut plus pratiquer,
est indigne de posséder aucune
charge, parce qu'il est toujours
agité, & qu'il n'est pas assez
maître de soi-même pour se
pouvoir conduire. Ne seroit-il
donc pas très dangereux dans un
état

état de donner à un tel homme une situation élevée ? C'est exposer aux yeux de la jeunesse un modèle vicieux ; que Caton fait une belle leçon à la vieillesse pour la corriger ? N'a-t-elle pas , dit ce Romain , assez de difformité en elle-même , sans qu'elle se rende encore plus affreuse par une vie déréglée.

Ainsi cette maxime des Arabes , & des autres Peuples , qui veulent que les vieillards aient toute l'autorité , est un peu trop vaste , il y faut quelque tempérance , il n'y a rien qui soit moins capable de conduire un Etat qu'un vieillard corrompu , il vaudroit beaucoup mieux qu'il fût entre les mains d'un jeune homme , il y a toujours quelque espérance , que par la suite il changera ses mauvaises mœurs , tout au moins il a de la force pour exécuter ce qu'il en-

entreprend , & sa témérité a quelquefois plus de succès que l'action languissante d'un vieillard , qui n'a plus d'autre feu que celui de sa colère , ou de sa passion ; il n'est donc pas juste qu'ils commandent , que quand ils sont du caractère de ceux dont on vient de faire les éloges.



MAXIME XXVII.

Les biens y étoient communs , aussi-bien que les femmes , mais cette communauté n'étoit que dans la même famille.

I. REFLEXION.

IL semble que Platon ait pris des Arabes cette communauté de

382 LA MORALE
de biens qu'il vouloit introdui-
re dans sa République, & je
trouve que ces Peuples avoient
plus de raison que ce Philoso-
phe, puis qu'ils ne la recevoient
que dans chaque famille ; en
effet, pour faire que tout un
Peuple n'ait rien en particulier,
& qu'il jouisse sans trouble en
commun de tout ce qu'il y a dans
l'Etat, il faudroit avoir aupara-
vant réformé le tempérament
différent des hommes, pour leur
donner à tous l'uniformité d'hu-
meur, il seroit absolument né-
cessaire d'imiter ce que fit Li-
curge dans Sparte, & que l'u-
sage de l'or, de l'argent & des
pierreries, y fut défendu, que
toutes les superfluités en fussent
bannies, qu'il n'y eût point
d'autres richesses que celles de
la nature, que la première Loi
de l'Etat fût la continence & la
sobriété, & qu'il se trouvât des
hom.

UNIVERSELLE. 383
hommes assez heureusement for-
mez, pour l'observer exacte-
ment.

Toutes ces circonstances se
pourroient trouver difficilement,
il est impossible que les hom-
mes soient unis de sentiment, il
y en a de prodigues, d'avares,
de soumis, de rebelles, & c'est
un mal qui a toujours été per-
pétué depuis la chute d'Adam,
ainsi quelque Loi qui fût éta-
blie pour la communauté des
biens, il y auroit toujours quel-
que infracteur. Sparte ne con-
serva pas long tems les Loix de
Licurge, peu à peu elle en di-
minua la force, & quoi que l'u-
sage de l'or & de l'argent y
eussent été détendus, quand
Agis voulut remettre sur pied
l'ancienne rigueur des Loix, il
offrit de rendre en commun
trois cens soixante mille écus
qu'il avoit en argent comptant.

Ce

Ce n'est donc qu'une idée que cette communauté de biens, la pratique en est impossible, elle se peut néanmoins plutôt observer dans une famille que dans tout un Etat; cependant, dans une famille, & dans un Etat, c'est une coutume qui ne peut avoir du succès que dans ses commencemens, il est certain qu'elle est abolie par la suite du tems: car l'homme est naturellement avide du commandement; cette vanité le porte à chercher tout ce qui peut le mettre au dessus des autres, & le plus puissant nert de cette grandeur où il aspire, dépend du bien; on travaille donc pour en acquies, ce qui ne se peut faire sans détruire insensiblement cette communauté de bien.

Enfin, dans la naissance du monde tout étoit à Adam, parce qu'il étoit le seul homme

qui

qui fût sur la terre: mais dès l'instant qu'il eut Caïn & Abel, il n'y eut plus de communauté de biens, chacun posséda ce qu'il avoit en propre; Caïn offrit les prémices de ses fruits, & Abel les premiers nez de son troupeau.

Abraham & Loth se séparèrent, parce que l'abondance & le grand nombre de bétail qu'ils avoient chacun en leur particulier faisoit naître des contestations entre leurs pasteurs; les biens ont donc été partages dès les premiers tems: mais le partage, qui dans les commencemens n'avoit rien de fâcheux, devint enfin cruel par son inégalité; car les uns furent dans l'abondance, pendant que les autres se virent dans la disette, & cette injustice a toujours pris de nouvelles forces.

II. REFLEXION.

SI les Arabes vouloient que les femmes fussent communes, ce n'étoit que dans la même famille; Platon a enchéri sur cette coutume: car il vouloit qu'elles fussent généralement à tous, & Licurge se moquoit de la délicatesse de ces Peuples, dont la jalousie leur faisoit regarder comme un crime, si leurs femmes avoient eu quelque commerce avec d'autres.

Ce Législateur qui vouloit, qu'un particulier ne s'attachât qu'au bien public, ne regardoit pas les enfans qui sortoient des mariages, comme appartenans à leurs pères & à leurs mères, mais à l'Etat; ainsi lors qu'un homme d'un âge avancé avoit une belle femme, il étoit tellement

ment rempli de l'amour de la Patrie, qu'il se faisoit un plaisir de la donner à quelque jeune homme, afin qu'il en vint des enfans proportionnez à ce beau couple, & que Sparte en fût plus florissante par le nombre & par la force des hommes; il faisoit encore plus, car il trouvoit de la gloire de s'avouer le père de l'enfant qui naissoit de ce commerce.

Il est bien vrai qu'il n'y a rien d'impossible à la prévention & à la coutume, cette action est criminelle presque en tous lieux, elle fait naître les plus sanglans desordres, elle détruit les familles, & dans Lacédémone une femme étoit louée de ce qui lui auroit fait perdre la vie dans un autre País.

La manière dont les Arabes se servoient pour jouir des femmes étoit assez particulière, il

salloit qu'elles fussent de la même famille : car l'homme étoit puni de mort , s'il étoit convaincu d'avoir eu quelque commerce avec une étrangère ; cette Loi paroît encore avoir été prise des Hébreux , qui ne s'allioient qu'avec celles de leur Peuple : car Phineas tua celui qui étoit avec une Madianite , & Esdras fit quitter aux Israélites les étrangères qu'ils avoient prises pour femmes pendant leur captivité.

Celui donc qui vouloit jouir de la femme qui étoit commune , entroit dans la chambre & laissoit à la porte sa canne : c'étoit un signal de ce qui se passoit , & c'étoit une règle si inviolable , que personne ne la troublait ; comme la vieillesse étoit parmi eux beaucoup respectée , cette même femme passoit la nuit avec le plus âgé.

Cela n'auroit pas été du goût des Lacédémoniens , non plus que de la plupart des femmes , car il est ridicule d'unir une charmante jeunesse avec un vieillard , qui n'a pour tout agrément que ses infirmités. Mais examinez toutes les Loix du monde , vous verrez que dans leur établissement les femmes n'y ont jamais été appelées , le Législateur n'y a jamais regardé que son sexe , & il a fait des statuts , dont la délicatesse ou l'injustice l'a fait par la suite repentir plus d'une fois ; & pour moi je croi , que ce qui fit que les femmes souffrirent dans Sparte la défense de l'or , de l'argent , & des pierreries , c'est qu'elles se consolèrent de la rigueur de cette Loi par la douceur de celle qui leur permettoit de s'unir avec un homme , dont la jeunesse & la for-

390 LA MORALE
ce étoient capables de les rendre fécondes pour le bien de la République.



MAXIME XXVIII.

Le Prince ne paroîtra point en public , il sera lapidé s'il sort.

I. REFLEXION.

LEs Rois ont toujours été l'objet de la vénération des Peuples , & particulièrement chez les Orientaux , où leurs Sujets les ont traités avec les mêmes honneurs , qu'ils rendoient aux Dieux ; cependant , comme la dignité Royale est sacrée , on n'a point vu qu'aucune Nation l'ait assujettie au suplice , pour avoir violé une Loi assez bizarre.
L'HIST.

UNIVERSELLE. 391
L'Histoire ne parle que des seuls Arabes , qui , pour conserver un plus grand respect envers leurs Princes , leur ont défendu , sous peine d'être lapidés , de sortir de leurs Palais , parce qu'ils ont crû que c'étoit avilir leur grandeur que de se faire voir à leurs Peuples ; voilà sans doute une étrange manière de respecter la Majesté des Rois.

Quelle pouvoit être la raison des premiers Législateurs Arabes ? Ils n'avoient point tiré cette Loi des Juifs , quoi qu'ils fussent descendus d'eux ; les Princes de cette Nation n'ont jamais été forcez de vivre dans l'esclavage de la clôture , ils n'étoient pas non plus assez instruits dans les commencemens , pour réfléchir que les Rois étoient l'ame de l'Etat , & l'image de Dieu , & que , comme l'ame
R 4 étoit

392 LA MORALE
étoit invisible , quoi qu'elle fît
agir les corps par les mouve-
mens qu'elle lui donnoit , & que
Dieu ne parût que par les effets
de sa puissance , ainsi ceux qui
avoient été préposez à la con-
duite des Nations, devoient imi-
ter la manière dont l'ame se
communiquoit au corps , & dont
Dieu faisoit mouvoir tout l'Uni-
vers.

II. REFLEXION.

IL y auroit , ce me semble ,
plus d'apparence de donner
un autre tour à l'établissement
de cette coutume : car comme
les Arabes n'avoient pas jeté les
fondemens de leur Monarchie
sur l'équité , & que la violence
& l'injustice en avoient été la
baze , il est plus facile de croi-
re que ceux qui avoient eu par-
mi

UNIVERSELLE. 393
mi eux l'autorité suprême , s'y
étoient élevez de la même ma-
nière dont ces Peuples s'étoient
servis pour assujettir les plus
foibles. Tout se faisant donc a-
veuglement , selon qu'il plaisoit
au Prince , il se rendoit redou-
table , & domptoit cette Nation
barbare ; qu'un Gouvernement
modéré n'auroit pû contenir.
Ainsi les premiers Rois Arabes,
visitant souvent les terres de leur
domination, ils y faisoient tou-
tes sortes de violences , ou per-
mettoient à leurs troupes & à
leurs Officiers d'y commettre de
grands excès ; ce qui auroit peut-
être été causé que dans une As-
semblée générale ils auroient fait
passer pour Loi , d'empêcher le
Prince de sortir de son Palais.

Cela paroît d'autant plus vrai-
semblable , que cette peine im-
posée au Prince qui sort , est
téméraire , & viole les droits du
R 5 dia.

diadème, & si l'amour & le respect avoient été l'ame de cette Loi, il ne seroit jamais entré dans l'esprit des peuples, de proposer un genre de mort cruel contre un Roi, qu'ils auroient véritablement aimé.

Les Perses au contraire regardoient comme une grace particulière lors que leurs Rois paroisoient en public, ils en étoient tous remplis de joye, les rues étoient préparées, on faisoit exhaler en tous lieux mille odeurs différentes, & leur voix faisoit retentir l'air de cris & de déclamations.

III. REFLEXION.

Cependant, on pourroit faire une question, s'il est plus avantageux au Prince de suivre cette coutume, que de se montrer en public; il y a, ce me semble, des raisons pour soutenir l'un & l'autre sentiment: premièrement il faut considérer le génie de la Nation, ses mœurs & ce qui a passé chez elle pour une espèce de Loi, que le tems a affermie; de sorte qu'un Peuple qui croit que

que la grandeur de son Prince dépend de la manière fière avec laquelle il traite ses sujets, auroit peut-être du mépris pour lui, s'il se communiquoit facilement; ainsi chez les Turcs tout se fait avec violence, les commandemens du Souverain, justes ou injustes, y servent de Loi, & cette servitude, qui est fortifiée par l'habitude, conserve l'harmonie de l'Etat; un gouvernement plus doux, pourroit peut-être la troubler, l'habitude prévaut sur tout; quiconque la veut changer altère toute l'économie qui est établie: de sorte que si les Peuples à qui le Prince donne un libre accès auprès de sa Personne, se voyoient tout d'un coup priver de sa vue, & si les grands du Royaume n'étoient plus reçus à le voir, cela diminueroit l'amour & le respect, & l'on se plaindroit. Si le Prince agissoit par fierté, ils chercheroient les occasions de secouer le joug d'une domination superbe, & si c'étoit par mollesse, le mépris leur inspireroit la révolte.

Cette coutume de ne se point laisser voir a été quelquefois préjudi-

chable au Prince & à l'Etat ; ainsi les Mages chez les Perses , profitant de ce que les Rois n'étoient pas visibles , tuèrent Smergis , à qui le Sceptre appartenoit après la mort de Cambisès , & mirent sur le Trône Oropastes , qui étoit un d'eux ; le Peuple fut long tems abusé , & l'auroit toujours été , parce qu'il ne voyoit point leur Prince : Mais Ostran puissant Seigneur parmi les Perses , se doutant de quelque surprise , fit demander à sa fille , qui étoit parmi les femmes du Roi , si le fils de Cirus étoit celui qui régnoit ; & comme elle ne pût l'éclaircir sur ce qu'il lui demandoit , il lui fit dire de prendre garde si le Prince avoit des oreilles , car Oropastes les avoit eu coupées par l'ordre du Roi mort , à cause qu'il ressembloit tout à fait à Smergis de visage & de taille ; ses conjectures ne furent point vaines , puis qu'il sut que celui qu'ils avoient pour Roi étoit sans oreilles , & qu'ainsi ce ne pouvoit être qu'Oropastes : de manière qu'il fit connoître la vérité aux Grands du Royaume , qui conspirèrent contre les usurpateurs ,

pateurs , & leur arrachèrent l'Empire.

Cette coutume fut beaucoup plus avantageuse aux Assyriens , car Ninus étant mort , il laissa un fils fort jeune , & par conséquent incapable de régner. La sœur Sémiramis qui étoit sa mère , n'osa pas lui fier l'Empire , mais elle ne voulut pas non plus régner ouvertement , dans la crainte que tant de Nations diverses & si aguerries , refusassent d'obéir à une femme ; elle profita donc de l'usage de la Loi , qui rendoit aux sujets le Palais du Prince inaccessible ; elle prit la Thiarre , & s'habilla comme devoit être vêtu le fils de Ninus , quoi qu'elle ne fût que la femme du feu Roi : cette tromperie fut heureuse à la Syrie , car comme Sémiramis avoit la prudence des plus grands hommes , & la valeur des plus fameux Héros , elle triompha toujours , & remplit tout l'Univers du bruit de son nom.

IV. REFLEXION.

IL est néanmoins plus avantageux au Prince de se montrer à ses sujets , que

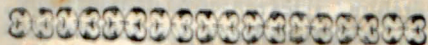
que de ne se pas faire voir par un faste orgueilleux ; le grand Agésilas, dit Xenophon, n'avoit jamais plus de joye, que quand il paroïssoit en public, ce qu'il faisoit à toutes sortes d'occasions. Il n'appartient qu'à celui, dont la vie est digne de reproche, de chercher les ténèbres, la vertu aime la lumière, & se plaît de servir aux hommes d'un beau spectacle.

L'objet sans doute émeut la puissance ; un Prince est l'image de Dieu, il est l'effet visible de sa puissance ; les sujets sont charmez de voir celui qui, par la douceur de son Règne, fait la félicité publique ; les Grands se plaisent de jouir pendant la douceur de la Paix du Héros qu'ils ont vu à leur tête dans les périls de la Guerre ; c'est un spectacle illustre qu'un Roi, dont l'air majestueux répond à la grandeur de son ame, dont les commandemens sont toujours selon la justice, dont les graces se répandent sur des dignes sujets, dont la vigilance ne peut être surprise, dont le discernement est infaillible, & qui sçait tenir la balance dans un tel équilibre, que l'amour du Prince envers les sujets, & que l'a-

mour

mour des sujets pour le Prince, font renaitre le Siècle d'or dans ses Etats.

C'est le charme que goûtent sans cesse ceux qui vivent sous les Loix de nôtre sage Monarque, car il est le Prince dont nous venons de donner l'idée ; il se montre à ses sujets, parce qu'il sçait qu'il est aussi absolu dans leur cœur, qu'il est souverain dans son Empire ; il donne de l'admiration par l'air auguste de Sa Majesté, toutes les voix se réunissent pour faire l'éloge de la grandeur de son ame, & si la dignité Royale le fait regarder avec vénération, sa bonté & sa justice lui attirent l'applaudissement & l'amour de tous ses Peuples.



MAXIME XXIX.

Si le Prêtre sort il sera lapidé, il n'appartient qu'à lui de juger les différens de la Nation.

REFLEXION.

Celui qui donna le commencement à la première Loi de cette Maxime,

me,

me, ne fut point assurément un de ces barbares Arabes, ou s'il en fut, il faut avouer qu'il eut, selon le sentiment d'Epicure, toutes les dispositions, qui forment le Philosophe & le Législateur. Le Prêtre doit avoir une sagesse parfaite pour s'aquiter de ses fonctions, & il faut qu'il soit sans cesse occupé à la contemplation, pour réduire en pratique ce qu'il a médité.

Ce Législateur connoissoit sans doute toute l'étendue des devoirs du sacerdoce, & il comprit fort bien que la retraite étoit le seul moyen de donner aux Ministres de la Religion l'intelligence qui leur étoit nécessaire, aussi par la sévérité de la Loi qui étoit établie, il les renferma dans les lieux, qui étoient destinez pour leur demeure, afin que par cette clôture ils fussent entièrement attachés à tout ce qui regardoit le culte, dont ils étoient les Ministres.

C'étoit un secret admirable pour s'opposer au dérèglement des passions, qui sont très difficilement domptées parmi le tumulte du monde; c'étoit pour leur faire perdre l'envie de dominer sur les Peuples; c'étoit enfin pour

leur

leur ôter les occasions de devenir vicieux, parce qu'ils étoient proposez pour servir d'exemple.

II. REFLEXION.

JE ne sçai si la Loi, qui leur donnoit le droit d'exercer la justice, étoit aussi raisonnable: car n'est-ce pas être dans l'embaras du monde, que d'être Juge? N'est-ce pas être exposé aux sollicitations & à la tentation de la corruption? N'est-ce pas avoir un grand commerce avec les hommes? Et ne peut-on pas y perdre son innocence & son intégrité?

Cependant, les Prophetes chez les Hébreux ont jugé les Peuples, les Saronides ont fait la même chose chez les anciens Gaulois, & il y a eu beaucoup de Nations, qui ont déferé cet emploi aux Ministres de leur Religion, c'est qu'ils se persuadoient aparamment, que la justice ne pouvoit être mieux administrée, que par les Interpretes de la volonté des Dieux. Il se peut faire aussi, que comme il n'y

avoit

voit que les Prêtres qui s'appliquassent aux Sciences, ils étoient seuls capables de terminer les différens des particuliers, peut être aussi qu'ils étoient les dépositaires des Loix, ou qu'enfin parce qu'ils passaient pour être sans prévention, sans ambition, sans intérêts, les Peuples se rapportoient entièrement à eux pour être jugés sur les contestations qui arrivoient; d'ailleurs la vie de ces Prêtres répondoit à leurs paroles, & ils n'envisageoient rien autre chose que de tenir les Peuples dans la concorde, & de les rendre soumis au Prince & zélés pour leur Religion.

Comme les Arabes venoient des Chananéens descendus de Cham qui fut maudit par son Père Noé, ils ont toujours été dans l'ignorance de la véritable Religion, & ils ont les premiers inventé toute cette foule de Dieux, à qui le Paganisme a dressé des Temples. Arrian néanmoins veut qu'ils n'aient point eu d'autres Divinités, que le Ciel, & le Père Libère, ils suivent à présent le Mahométisme.

Si cette Nation dans l'établissement de sa Monarchie eut beaucoup de mépris pour les Sciences, lors qu'elle fut parvenue au degré de grandeur, où sa valeur l'éleva, elle perdit insensiblement la première ignorance, & s'adonna aux Sciences comme à la Philosophie, & à la Médecine, parce que beaucoup d'eux traduisirent en leur Langue les plus sçavans Livres, & qu'ainsi ils devinrent communs à ceux qui s'y voulaient appliquer. Averroës & Avicennâ ont été de cette Nation.

F I N.



T A B L E

DES MAXIMES ET REFLEXIONS

CONTENUES EN

C E L I V R E.

MAXIME PREMIERE.

LE monde est l'ouvrage de la main toute puissante de Dieu ; les Philosophes ont erré dans les principes qu'ils ont donné à ce grand Tout, ces principes ne sont que les causes secondes de la volonté Divine. Pa. 7

MAX. II. L'homme est l'ouvrage de Dieu, il ne peut être un assemblage fortuit. 12

MAX. III. Dieu prit l'homme & le mit dans un lieu de plaisir afin qu'il y travaillât & qu'il le gardât. 15

MAX. IV. L'imposition des noms n'est

T A B L E.

n'est point un effet de la sagesse d'Adam. 20

MAX. V. Dieu fit la première Loi du monde lors qu'il exigea d'Adam, qu'il ne mangeât point du fruit, qui avoit en soi la science du bien & du mal. 26

MAX. VI. Dieu forma la femme de la côte qu'il avoit ôtée à Adam, parce que l'homme n'étoit point né pour être seul. 30

MAX. VII. L'homme abandonnera son père & sa mère, pour s'attacher à sa femme, qui doit occuper sans partage toute sa tendresse & tout son amour. 47

MAX. VIII. L'or est très bon, si l'on en fait un bon usage. 75

MAX. IX. La curiosité, l'orgueil, & la convoitise, sont dangereux. 82

I. REFLEXION. Sur la cause des passions. 86

REFLEX. Quelle est la véritable passion de l'homme. 91

I. REFLEX. L'Amour. 93

T A B L E.

- I. REFLEX. Sur la jalousie. 102
 I. REFLEX. Sur la haine. 113
 I. REFLEX. Sur l'Espérance. 125
 I. REFLEX. Sur le Desespoir. 134
 I. REFLEX. Sur la Hardiesse. 147
 I. REFLEX. Sur la Crainte. 153
 I. REFLEX. Sur la Colère. 157
 MAX. X. L'amour propre naquit dès
 l'instant quel'homme eut péché. 176
 I. REFLEX. Sur le Plaisir. 178
 I. REFLEX. Sur la douleur. 194
 I. REFLEX. Sur le Desir. 212
 MAX. XI. L'envie fit faire le pre-
 mier meurtre du monde. 220
 MAX. XII. Le siècle d'or des an-
 ciens est fabuleux. 227
 MAX. XIII. L'harmonie de l'Uni-
 vers prouve assez, que l'invention de
 la Musique est due à Adam. 240
 MAX. XIV. La vie champêtre
 est pleine d'agrément. 268
 MAX. XV. L'invention de la for-
 ge est des les premiers tems du
 monde, il en est de même des
 ouvrages de fer & d'airain. 272

MA.

T A B L E.

- MAX. XVI. L'impureté, pour ren-
 dre l'homme plus malheureux, se joi-
 gnit à l'orgueil, & à l'envie. 277
 MAX. XVII. Les péchez des
 hommes forcèrent Dieu de les pu-
 nir par un deluge universel. 280
 MAX. XVIII. L'usage du vin
 est bon, c'est le sentiment de l'O-
 racle des Sages, mais il faut
 qu'il soit modéré, son excès est
 très dangereux. 282
 MAX. XIX. L'Orgueil n'a ja-
 mais été sans punition. 288
 MAX. XX. Le succès du combat ne
 dépend pas toujours du nombre, ni
 de la valeur, il y faut de la condui-
 te; le stratagème & le bonheur don-
 nent souvent la victoire. 306
 MAX. XXI. L'ingratitude a ré-
 gné dès la naissance du monde: la
 téméraire Agar nous est un té-
 moin de cette vérité. 310
 MAX. XXII. La sepulture est
 due à tous les hommes. 339
 MAX. XXIII. Depuis le péché il

1

T A B L E.

y a toujours eu de la subordination
parmi les hommes, les uns ont com-
mandé, & les autres ont obéi. 353

MAX. XXIV. Le serment est
l'assurance que l'on peut tirer de
la parole des hommes. 348

MAX. XXV. On a donné de
tout tems, la libéralité a toujours
été le caractère de l'amour. 359

MAX. XXVI. La vieillesse doit
être respectée, il lui faut donner
le commandement. 372

MAX. XXVII. Les biens y
étoient communs aussi bien que les
fermes, mais cette communauté
n'étoit que dans la même famil-
le. 381

MAX. XXVIII. Le Prince ne
paraîtra point en public, il sera
lapidé s'il sort. 390

MAX. XXIX. Si le Prêtre sort
il sera lapidé, il n'appartient
qu'à lui de juger les différens de
la Nation. 399

Fin de la Table.



De la
Zout
D'ist

